

**This document has many inaccuracies,
and is not for general reading.**

**It is provided for the use of
historical researchers.**

Bab et les Babis

By Kazem Beg

From the Journal Asiatique 1866

An article concerning the Babi movement and the times

BAB ET LES BABIS,**ou****LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,****DE 1845 à 1853,****PAR MIRZA KAZEM-BEG.**

PRÉFACE.

L'Orient se relèvera-t-il un jour?... L'Islam sera-t-il donc toujours un obstacle au progrès?... Ainsi parlent et pensent les amis de la civilisation. Nous ne saurions certes préciser la nature du changement qui attend l'Orient, ni l'époque à laquelle ce changement aura lieu; cependant l'Orient forme la portion la plus considérable du monde intelligent; l'esprit civilisateur s'y tient caché et une force invisible y sème les germes de la vérité. L'Occident ne saurait ressusciter la civilisation en Asie par sa politique, il peut tout au plus coopérer à son développement graduel par ses sympathies et par son énergie. C'est dans le pays même que doivent naître les régénérateurs d'un pays; mais l'Islam ne peut être une sérieuse barrière au progrès.

Au temps des Abbassides, toute la civilisation de la Grèce fut transportée dans la capitale de l'Islam; de là, les différentes branches des arts et des sciences furent transmises à l'Europe en suivant la côte d'Afrique et en traversant l'Espagne; par terre et par mer, par la guerre et par le commerce. Aujourd'hui la haute classe dans la Turquie d'Europe ne semble pas étrangère à la civilisation européenne.

et depuis Mahmoud elle s'est appropriée beaucoup d'éléments civilisateurs. L'Islam proprement dit n'est point un obstacle à la civilisation : c'est bien plutôt le fanatisme de la caste cléricale et l'ignorance qui dans tous pays en étouffent les germes.

La Perse avance d'un pas lent et mesuré, mais elle est ébranlée par des commotions intérieures; en elle se manifestent bien des symptômes consolants pour sa civilisation à venir. Ses relations commerciales avec la Russie, beaucoup d'innovations, les bonnes dispositions du Chah actuel pour la civilisation¹, et par-dessus tout l'ébranlement du pouvoir de la caste cléricale, type personnifié du despotisme, le commencement d'une opposition qu'y rencontre le fanatisme religieux; tout cela présage un meilleur avenir à la Perse.

Le peuple persan est, en général, intelligent, et toujours il a été désireux de s'instruire; il est industriel et commerçant². Une chose digne d'attention, c'est qu'à diverses époques de son histoire on a remarqué ses aspirations vers la liberté, sa passion pour la musique et sa disposition à la gaieté. Cependant ces aspirations ont toujours été étouffées par le fanatisme et la dissimulation; on y aime généralement paraître meilleur qu'on n'est en réalité. Le mot le plus populaire en Perse, *Khelvét*³, est l'expression parfaite des ins-

¹ Le mot « civilisé » est en grande vogue en Perse; nous le rencontrons souvent même dans les lettres particulières et dans les journaux du pays.

² Les véritables Perses, les *Guèbres*, qui n'ont jamais subi le joug du fanatisme du clergé musulman, se sont toujours distingués et se distinguent encore aujourd'hui par leur amour du travail, leur probité et leur industrie en tous genres; ils sont laborieux et honnêtes.

³ *Khelvét* veut dire *isolement*, *éloignement* de la foule, de la société. Depuis le Chah lui-même jusqu'au dernier de ses sujets jouissant d'une certaine considération, chacun a ses heures de *khelvét*: alors les amis se réunissent; on lit, on vide quelques flacons de vin et l'on fait de la musique. Les Persans ont leur musique à eux, musique encore à l'état d'enfance: la femme et la musique, deux poésies qui chez eux se cachent encore sous le voile. Bab, comme nous le verrons, appelait les femmes sur la scène du monde; mais il ne put rien pour leur liberté.

tinets innés chez les Persans. Nul peuple de l'Orient n'aime plus à tenter le sort, n'est plus aventureux que les Persans; et quoique, à tout prendre, ce soit là un défaut, ce n'en est pas moins une preuve de l'existence d'un esprit de liberté, un symbole d'énergie.

Il y a déjà plus de neuf cents ans que les musulmans attendent un maître, une espèce de rédempteur qui devra gouverner le monde entier. C'est là une tradition bien vieille, mais qui s'applique aussi à l'Islam. Point de siècle qui n'ait vu dans quelque partie de l'immense empire musulman un imposteur de ce genre; il y eut les *Babek*, les *Mokann'a*, les *Abdoulla*, les *Abou-Mousslim*, les *Mansour*, les *Baïérid*, les *Cheïk-Ahmed*, et tant d'autres qui ont paru sur la scène de l'histoire. La Perse a toujours souffert de ce mal invétéré; mais on aperçoit, dans les derniers paroxysmes de ce mal même, un commencement de réaction, une lutte qui semble être une promesse d'avenir. Cette lutte peint clairement les tendances du peuple, et paraît devoir le conduire, à travers de pénibles incidents, à la destination réservée à l'homme, à la liberté consciente. Nous avons vu clairement, il y a quelques années, ces tendances et leurs résultats dans les troubles et les commotions qui ont agité la Perse.

Il y a quatorze ans à peu près que la Perse a eu beaucoup à souffrir de la propagation de la doctrine du dernier de ses sectaires (*Bab*); beaucoup de sang a été répandu, bien des familles ont été ruinées, un grand nombre de victimes de tout âge, de tout sexe et de toute condition ont été sacrifiées, et le Chah lui-même, à peine monté sur le trône, a eu à en souffrir.

Dès son apparition, la doctrine de Bab s'est distinguée entre toutes les réformes qui jusqu'ici se sont produites en Perse, et généralement en Orient, par une aspiration bien caractérisée vers la vérité et vers une liberté qui a conscience d'elle-même. Quoique dans le développement de cette doctrine tout porte trop l'empreinte des passions humaines et des luttes du fanatisme, on y distingue quelque chose de

sensé dirigé vers un bien désiré auquel tous aspirent, vers l'affranchissement de la volonté humaine.

Malheureusement, on ne saurait trop regretter qu'un grand nombre des promoteurs de cette doctrine aient été animés de sentiments ambitieux et que, dans des vues d'intérêt personnel, ils aient eu recours au fanatisme pour combattre le fanatisme; en sorte que ce mouvement, excellent dans le principe, dut forcément aboutir à une issue fatale.

L'histoire de ce fait si important pour la Perse, le soulèvement des Babis¹, est si intéressante, considérée au point de vue religieux, politique et littéraire, que j'ai trouvé utile de composer, à l'aide des matériaux que j'ai rassemblés², une relation sur la personne de l'auteur de ce soulèvement, sur les succès des Babis et les progrès de leur doctrine.

Le lecteur trouvera dans cette relation des faits du plus

¹ Nos jeunes orientalistes les appellent *Babiniens* et *Babistes*; cependant la dénomination de « Babis » me paraît plus exacte; c'est pourquoi je l'emploie dans cette relation, excepté lorsque je cite d'autres textes.

² Beaucoup de personnes, témoins oculaires des événements qui se sont passés à Tauris et dans le Mazandéran, m'ont fourni des renseignements que j'ai recueillis à diverses époques et dont j'ai composé ce mémoire. Je n'ai inséré dans ce mémoire que les renseignements sur lesquels le doute n'est point permis et qui s'accordent parfaitement entre eux. De plus, j'ai en ma possession : 1° l'histoire de la Perse moderne qui porte le nom de *Nasih-out-Tavárikh*, ouvrage qui renferme des renseignements très-détaillés sur Bab et les Babis dans la description des fêtes historiques de l'an 1260 — 1265 de l'hégire; 2° un cahier en dialecte du Mazandéran avec une traduction en persan appartenant à M. Dorn, membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg; ce savant en a fait l'acquisition lors de son voyage dans le Mazandéran en 1860, ainsi que d'autres matériaux pour servir à des recherches sur le dialecte de cette province: ce cahier est plein d'inexactitudes sous beaucoup de rapports, et il n'est d'aucune valeur historique. Le récit de *Cheikh-oul-Adjam*, l'auteur de cet écrit, n'est curieux que parce qu'il est rédigé en dialecte du Mazandéran; 3° deux mémoires sur les Babis, dont l'un a été écrit par un de mes élèves, M. Sévruguin, qui durant plus de vingt ans n'a pas quitté la Perse; l'autre est de M. Mochenin, ancien élève de l'Université de Saint-Petersbourg et qui a longtemps séjourné en Perse, où il se trouvait pendant les années de poursuites dirigées contre les Babis. Le mémoire de M. Sévruguin m'a été confié par M. Khanikoff, et celui de M. Mochenin, par l'auteur lui-même.

haut intérêt qui se sont passés en Perse à cette époque, tels que la lutte contre le fanatisme, une vague tendance vers une réforme religieuse et politique, et par-dessus tout la collision du fanatisme avec le fanatisme joint à une effrayante férocity des deux côtés. Ce schisme, qui a adopté le drapeau du *Tarikat*¹, prit naissance dans un coin obscur de la province de Chiraz. La doctrine de Bab, ou plutôt la doctrine fondée en son nom², pénétra bientôt à l'aide de ses prosélytes dans les deux capitales de la Perse et de là se répandit dans tout le royaume.

Il n'est pas dans l'histoire de l'Asie de schisme aussi remarquable que celui des Babis, et il a dû ses succès extraordinaires au zèle de ses *murides* ou propagateurs. On remarque aussi parmi eux des femmes qui ont joué un rôle important, des grands seigneurs appartenant à la cour du Chah, et parmi les Oulémas, des Seïds ou descendants de Mahomet.

CHAPITRE PREMIER.

BIOGRAPHIE DU SECTAIRE.

§ 1. SES PREMIÈRES ANNÉES.

Le nom propre de Bab était Ali-Mohammed; ce nom lui avait été donné en l'honneur du Prophète

¹ *Tarikat*, la voie (de la vérité), est le nom d'un système de mysticisme. (Voyez chap. II, § 1-3.)

² Dans le chapitre premier de cette relation le lecteur verra que Bab était un homme fort remarquable, et que cette doctrine, autant qu'elle nous est connue, est essentiellement une philosophie fondée sur l'amour du prochain. Ses disciples abusèrent de son nom et de sa doctrine en y mêlant beaucoup d'autres éléments étrangers et en la remaniant sous la pression du fanatisme; c'est pourquoi les documents que nous possédons sur la doctrine des Babis sont de nature si diverse, si obscure, si indéterminée, que l'on ne peut en tirer aucun système positif. Cependant on peut y voir partout l'idée prédominante au nom de laquelle cet édifice irrégulier et imparfait a été élevé : c'est la liberté, c'est le sentiment de l'instinct des droits de l'homme.

et de l'Imam¹. Comme il descendait de Mahomet par sa fille Fatimé, il se nommait aussi Seïd². A tous ces noms on ajouta dans la suite l'épithète de Hadji, qui se donne à quiconque a fait le pèlerinage de la Mecque. Ainsi son nom au complet était Hadji Seïd-Ali-Mohammed; mais il était connu dans le peuple sous celui de Mirza Ali-Mohammed. Il naquit dans l'ancienne et célèbre ville de Chiraz, patrie de Hafiz, de Sadi et de beaucoup de poètes et de philosophes remarquables. Son père, aussi pauvre que probe, portait l'épithète de *Bezzaz*, c'est-à-dire vendeur de tissus de coton (*bez*); mais son nom était Hadji Seïd-Riza; sa mère se nommait *Khadidjè*³.

Nous ignorons l'année de la naissance d'Ali-Mohammed⁴; ce que nous avons appris sur lui, nous

¹ C'est-à-dire de Mahomet et de son gendre Ali, nom que les Chiites donnent souvent à la fois à leurs enfants, tels que : Mohammed-Ali, Ali-Mohammed, Ali-Akbar, Mohammed-Hassan, etc.

² *Seïd* ou *Mir*, titre qui se donne aux descendants du Prophète, fort nombreux en Perse. En Turquie ce nom a perdu sa signification, mais en Perse il a conservé toute sa valeur; ceux d'entre les Seïds qui sont les plus marquants par leur origine et leur rang se donnent aujourd'hui le titre de Mirza, probablement pour se distinguer des simples Seïds qui, pour la plupart, passent leur vie dans le désœuvrement.

³ D'après le Cheikh-oul-Adjam, son père se nommait *Salib* et était né dans le village de Tchaharchenbé-pich; suivant cet auteur, c'est du Mazandéran qu'il se serait rendu à la Mecque et de là à Chiraz, ce qui est tout à fait inexact.

⁴ Nous n'avons aucune indication sur l'époque de la naissance de Bab. Le *Nasikh-out-tavarikh* dit qu'en 1848 il avait trente-cinq ans; par conséquent il ne peut être né avant 1812.

le tenons de personnes qui l'ont connu depuis l'âge de quatorze ans, et alors il n'avait encore reçu aucune instruction fondamentale. Son père, ne voulant pas qu'il appartînt à la classe des désœuvrés¹, le destinait à la carrière commerciale; c'est pourquoi à l'âge de quatorze à quinze ans Ali-Mohammed ne savait que lire, écrire et calculer. A cet âge, son père l'envoya pour affaire de commerce à Bender-Boucher², où les circonstances l'obligèrent à demeurer plus de sept ans. Nous ignorons comment il mena les affaires commerciales de son père; mais, d'après ce que nous avons appris de témoins oculaires, le jeune homme se faisait remarquer dans cette ville par un genre de vie tout exceptionnel: sous le poids d'une sorte d'hypocondrie, il recherchait souvent la solitude. En société il s'entretenait plus volontiers avec les savants ou écoutait les récits des voyageurs qui affluaient dans cette ville commerçante; aussi se plaisait-on à le ranger au nombre des sectateurs du *Tarikat*, fort respectés dans le peuple.

Après avoir satisfait son désir de s'instruire et

¹ En Orient, la classe des savants (les Oulémas) et la classe cléricale sont identiques; tous, et surtout ceux qui sont Seïds, sont affranchis de tout impôt et vivent le plus souvent de dons et d'aumônes. Parmi les nobles ou les marchands, ceux qui sont des savants ou des Seïds ne jouissent d'aucune dénomination cléricale; quand on veut faire allusion à leur savoir ou à leur éducation on se sert des dénominations de *fazil*, *sahib-kémâl* et autres semblables, signifiant : *instruit*, *parfait*, etc. Les Seïds des hautes classes, comme nous l'avons dit, se donnent le titre de *Mirza*.

² Ville maritime de la province de Chiraz, entrepôt important

s'être lié avec les représentants de plusieurs sectes, Seïd Ali-Mohammed (nous ignorons si c'était du consentement de son père ou bien après la mort de celui-ci) se rendit, à l'âge de vingt-trois ans¹, à Kerbèla, ville située sur la frontière turque, au bord de l'Euphrate², et lieu tellement sacré, que ceux qui s'y rendent par dévotion sont entourés des respects de tous. C'est là que l'on conserve les restes « du très-saint Housseïn », petit-fils bien-aimé du Prophète, tombé sous la main de l'ennemi abhorré de la maison d'Ali, ainsi que son fils, son frère, son neveu et autres membres de sa famille. L'affluence annuelle d'innombrables pèlerins qui viennent se prosterner devant le tombeau de ce saint prouve à quel point les Persans chiïtes vénèrent ce lieu sacré.

Durant son long séjour dans cette ville, Seïd Ali-Mohammed attirait constamment l'attention de ceux qui l'entouraient, par ses visites fréquentes au tombeau de « saint Housseïn, » par ses prières et ses jeûnes réitérés, par le soin qu'il mettait à éviter la société des hommes, souvent même par la singularité de ses manières, et surtout par son caractère taciturne. Il fréquentait assidûment les leçons du professeur du *Tarikat*, Cheïkh Hadji Seïd Kazem,

du commerce entre la Perse et l'Inde. En se conformant aux indications du *Nasih-out-tavarikh*, ce devait être de 1826 à 1827.

¹ Par conséquent en 1835, d'après le *Nasih-out-tavarikh*.

² Ce lieu porte l'épithète de *Mou'alla* « supérieur » et le tombeau de Housseïn est appelé *Merkadi-Moutaher* « tombeau très-pur. » Ceux qui ont visité ce lieu prennent pour toujours l'épithète de *Kerbèlaï*.

disciple immédiat du célèbre mourchid Cheïkh-Ahmed¹, et le plus populaire de toute la Perse. Après s'être distingué à Kerbèla par son ardeur à s'instruire et par une vie remarquablement austère, ainsi que par la grande estime que lui accordaient ses collègues et son Cheïkh², Mirza Ali-Mohammed commença à jouir d'une considération particulière auprès de ses compatriotes qui fréquentaient chaque année Kerbèla. La renommée de ses vertus se répandit de bouche en bouche à Chiraz et acquit à ce jeune homme retiré du monde des admirateurs dans toute la ville.

L'auteur du *Nasih-out-tavarikh*, quoique passionné pour la politique du Chah et des Oulémas fanatiques, se laisse entraîner malgré lui en décrivant cette époque de la vie de Bab; entre autres, il dit : « Lorsqu'il était encore à Boucher, Mirza Ali-Mohammed, excité par les insinuations de Satan et par ses propres passions, se voua à la vie monastique la plus rigoureuse, et cela à l'encontre du sacré Chariat², désirant par ce moyen atteindre le plus haut degré du développement spirituel. » La partialité de l'auteur est évidente, car une vie austère et religieuse n'est nullement contraire à Dieu et au Chariat. Plus loin, il dit encore : « Nous avons entendu dire qu'à Boucher, où le souffle matinal brûle en été comme la flamme d'un foyer, Mirza Ali-Mohammed parcourait les toits des maisons, pendant la

¹ Voyez chap. II, § 1.

² La loi sacrée.

plus grande chaleur du jour et la tête nue sous un soleil brûlant, et passait son temps en prières. Son cerveau en fut attaqué et il devint à moitié fou. C'est alors qu'il entreprit un pèlerinage à la Mecque et arriva à Kerbèla, où il s'entretenait tous les jours avec le Cheïkh Seïd Kazem et suivait ses leçons du *Tarikat*. C'est ainsi qu'il passa sa vie pendant deux ans, lorsque le Cheïkh Ali Mohammed emmena quelques-uns des disciples de celui-ci et se rendit à la mosquée de Koufia, où il passa quarante jours en prières. Dès lors il perdit entièrement l'esprit et prétendit être *la porte* (*bab*) conduisant à la vérité... » Il disait : « Quiconque veut parvenir jusqu'au Seigneur son Dieu, et connaître la vraie voie qui conduit à lui, doit le faire par mon entremise... » C'est ainsi qu'il commença à être connu sous le nom de *Bab*, et le nombre de ses adhérents augmentait de jour en jour... Il disait, entre autres : Maintenant, par mon apparition, la foi s'est accomplie. » Quand on lui demandait à quel signe, à l'exemple des anciens prophètes, on pouvait reconnaître sa mission, il s'appuyait sur ce que, en un jour, il pouvait écrire mille lignes inspirées. Ainsi se groupèrent autour de lui des murides, pris en partie parmi de vrais disciples, en partie parmi des gens avides de pouvoir et confiants dans les succès à venir... » C'est ainsi que, sous l'influence de sa partialité pour le clergé et de l'étonnement où le jettent les succès de l'homme qu'il nous dépeint comme un exalté et un fou, l'historien moderne de la Perse

parle des premiers temps de Bab. Voyons maintenant comment le peuple le jugeait et comment sa réputation d'homme extraordinaire grandit rapidement.

Donner de grandes proportions aux plus simples événements est propre à toutes les classes de la société. Par ses singularités et par l'austérité de sa vie, Mirza Ali-Mohammed acquit à Kerbela même la dénomination de *medjzoub* (illuminé). Avant qu'il eût quitté « le lieu saint, » où la dévotion amenait les musulmans de tous les points de la Perse, on parlait déjà de lui comme d'un jeune homme extraordinaire. On lui supposait de grandes connaissances en mysticisme, et quant à ses singularités et à ses paroles incompréhensibles, on les attribuait à une profonde sagesse. C'est surtout par les pèlerins de Chiraz, gens du peuple qui revenaient de Kerbela, que le bruit de sa réputation se répandit dans son pays. « Avez-vous entendu, » se disaient les uns aux autres les gens de Chiraz qui avaient connu le jeune fils du marchand, « avez-vous entendu parler de notre Seïd Ali-Mohammed? Il n'est plus ce qu'il était, il n'est plus comme nous autres pêcheurs; il est devenu célèbre, et, sur le seuil de l'imam Housseïn, il a mérité le nom de *l'élu de Dieu*; il fait des miracles! Tous, petits et grands, ont recours à lui dans leurs maux; quel bonheur pour ceux de sa famille et pour sa race! » C'est ainsi que des gens désœuvrés préparaient une fin malheureuse à un homme qui ne songeait peut-être pas

à atteindre dans la superstition populaire cette hauteur d'où il est tombé, entraînant dans sa chute des milliers de victimes.

§ 2. DÉBUT DE SA CARRIÈRE.

Vers sa vingt-huitième année¹, Mirza Ali-Mohammed retourna dans sa patrie avec le nouveau titre de *Kerbelaï*. Quoiqu'il fût humble de sa nature et que jamais peut-être l'idée de se poser en réformateur ne lui fût venue, l'honorable réception que lui firent ses amis, l'accueil flatteur de ses concitoyens, enfin l'attention curieuse et incessante dont il était l'objet de la part de son entourage, tout cela excita graduellement son amour-propre. Jusque-là il ne s'était considéré que comme un homme qui, par sa vie austère et sa continence, avait pénétré quelques-uns des secrets du *Tarikat*. Il se peut aussi cependant que les constantes flatteries de ceux qui l'approchaient aient fait naître en lui, et sans qu'il s'en doutât pour ainsi dire, d'autres pensées; le fait est que depuis ce temps il en vint à se considérer comme un maître désigné par le ciel même pour régénérer son pays. Il débuta, dans ses discours à double sens, par blâmer ouvertement les habitants du Fars, et en général ses compatriotes, de ne pas se conformer à la loi sacrée. « *Néfsi ammarî* (les passions qui nous commandent et nous dominent), disait-il, ont pris le dessus sur les paroles d'Allah;

¹ En 1840, en se conformant aux indications du *Nasih-out-tavarrikh*.

bientôt nous sortirons entièrement de la vraie voie, si nous ne nous amendons au plus tôt ! » La morale prêchée par un jeune homme à l'âge où les passions bouillonnent agit extraordinairement sur un auditoire composé de gens religieux jusqu'au fanatisme, surtout lorsque les paroles du prédicateur sont en parfaite harmonie avec ses actions. Personne ne doutait de la continence ni de la rigidité du Kerbelaï Seïd Ali-Mohammed : il parlait peu, était constamment rêveur et le plus souvent fuyait les hommes, ce qui excitait encore la curiosité ; on le recherchait de toute part.

Nous ne savons s'il faut attribuer cette conduite à une ferme volonté, ce qui par conséquent aurait été soit de l'hypocrisie, soit une bigoterie excessive, ou bien si c'était le résultat d'une profonde conviction. Cette dernière supposition nous paraît la plus probable ; le fait est que, par la moralité de sa vie, le jeune Seïd servait d'exemple à ceux qui l'entouraient. Aussi l'écoutait-on volontiers, lorsque dans des discours ambigus et entrecoupés il parlait contre les abus qui règnent dans toutes les classes de la société. On répétait ses paroles en les amplifiant ; on parlait de lui comme du vrai maître, et l'on se livrait à lui sans réserve. Bientôt une société d'adeptes aveugles se forma autour du nouveau maître mystique. Il paraît néanmoins que le Kerbelaï Seïd Ali-Mohammed continuait lui-même à s'instruire, car de temps en temps, et toujours inopinément, il assistait aux leçons du Cheïkh-Abid, connu et es-

timé à Chiraz. Il errait d'un lieu à l'autre comme un illuminé ou un insensé; tantôt, semblable à un être abandonné, sans patrie ni refuge, il sortait de la ville, parcourait les déserts et les montagnes, tantôt il se retirait dans des ruines peuplées de hiboux et de chouettes, puis tout à coup il apparaissait au milieu de ses condisciples. Cependant le peuple le suivait partout; lui ne remarquait personne, rarement même il reconnaissait des disciples et ne cessait de se livrer à ses rêveries habituelles; aussi chacune de ses rares paroles était-elle religieusement recueillie par son entourage. Les uns disaient qu'il était dans le *djezb*¹, les autres qu'il était transporté dans le monde de la révélation; d'autres enfin disaient qu'il était en conversation secrète avec l'imam invisible, gouverneur du monde; en un mot chaque muride ignorant le glorifiait à sa manière².

¹ Voyez chap. III, § 2, note à la fin de la *première lettre*.

² L'Européen éclairé ne comprendra pas sans doute comment de semblables faits peuvent se produire; en Orient, ils ne sauraient surprendre personne. J'ai dit plus haut que la portion non éclairée de l'humanité est toujours à la recherche et dans l'attente d'un maître. Ce maître et la doctrine qu'il apporte doivent à tout prix être quelque chose de surnaturel. En Orient, les murides du bas peuple attribuent à leurs mourchides des merveilles telles que le Prophète lui-même n'a jamais pu prétendre à tant d'honneur. Voici un fait encore présent à ma mémoire. En 1818 (j'avais alors quinze ans), il arriva à Derbend un cheikh du Khorasan accompagné de son muride. Au dire des gens du peuple il faisait des miracles; dans ses mains, disait-on, le fer et le plomb se changeaient en or, et chaque nuit il accomplissait le *miradj* (voyage dans les régions célestes attribué à Mahomet par les Musulmans) et

§ 3. ON LUI DONNE LE NOM DE BAB.

Si pure et si pieuse que fût la vie de Seïd Ali-Mohammed, telle qu'on nous la dépeint, l'enthousiasme de ses murides et de ses admirateurs dut lui donner une haute opinion de lui-même. Un jour, dans une de ces rares circonstances où il se laissait aller à converser avec son auditoire, il tomba dans un accès de *djezb* et, à ce que dit la tradition, il découvrit qu'il était *Bab*, la porte de la vérité!... qu'il était envoyé par Allah pour que ceux qui cherchent la vérité pussent y arriver par lui. C'est depuis cette époque qu'il commença à être connu sous le nom de Bab¹. Quoique ce surnom ne fût point nouveau dans les fastes religieux, il n'en était pas moins heureusement imaginé. Je ne sais si les paroles du Christ : « Je suis la porte » lui étaient connues; mais il n'ignorait sans doute pas que Mahomet avait dit : « Je

autres choses surnaturelles. Dans le peuple on croyait à tout cela, quoique ce fût tout à fait opposé aux doctrines de l'Islam. Des membres du clergé s'en mêlèrent. Le mouhtésib (surintendant de la police) fit venir le derviche et lui ordonna de donner des explications sur les bruits invraisemblables qu'il répandait. Celui-ci s'y refusa en présence de tous en ajoutant : « Quiconque m'attribue ces choses est un mécréant. » On le laissa aller. Cependant les rumeurs concernant cet homme ne cessaient pas, car son serviteur ou muride faisait en secret courir le bruit que son mourchide n'avait rien voulu avouer par modestie et humilité. Pour en finir, le commandant de place, J. J. Boukhvostoff, fit quitter la ville au derviche.

¹ L'auteur du *Nasih-out-tavarikh*, comme on l'a vu plus haut, parle de ceci ironiquement. Une autre tradition veut que ce nom lui ait été donné pour la première fois par son disciple et compagnon Moullah-Housseïn. (Voyez chap. II, art. 3.)

suis la ville du savoir et Ali (son gendre) est la porte de cette ville. » C'est pourquoi Ali, le premier imam des Chiïtes, était connu sous le nom de « porte de science, porte de vérité, » quoiqu'on ne le lui donne que fort rarement dans la conversation. Depuis ce temps, les murides dévoués au Seïd commencèrent à lui donner le nom de *Bab* et à prendre celui de *Babis* ou sectateurs de Bab. C'est ainsi que prit naissance une secte inconnue jusqu'alors, secte dont la doctrine n'est pas encore fixée et qui, même aujourd'hui, n'a probablement pas adopté de système.

§ 4. BAB VA À LA MECQUE. — PROGRÈS DE BOUCHROÛ.

Après avoir semé bon gré mal gré quelques mauvais grains dans cette terre de Chiraz si fertile en préjugés et en superstitions, le Kerbelaï Seïd Ali-Mohammed se rendit en pèlerinage à la Mecque. Il quitta Chiraz seul¹, dans le plus grand secret, et alors qu'on s'y attendait le moins : deux ou trois de ses disciples, tout au plus, furent instruits de son départ.

A cette époque la renommée du nouveau maître était déjà fort répandue dans les provinces limitrophes ; partout se rencontraient des gens disposés à suivre sa doctrine, et on parlait déjà de lui dans le Mazandéran et le Khorasan. En l'absence du

¹ D'après une tradition, il se fit accompagner d'un seul de ses disciples, jeune savant, âgé de vingt ans, nommé Mohammed-Ali, lequel dans la suite joua un rôle important dans le soulèvement du Mazandéran (chap. II, § 6). D'autres disent qu'il fit connaissance de Bab sur le chemin de la Mecque (*ibid.* note).

maître, qui était parti presque en fugitif, ses disciples s'occupèrent activement à soutenir et à étendre sa renommée. L'un d'eux, un certain Moullah-Housseïn-Bouchrouï, homme plein d'énergie et d'éloquence, agissait au nom de Bab en se donnant pour son vicaire (naïb)¹. Nous ignorons si Bab l'avait chargé de le représenter; nous savons seulement que Bouchrouï, à la tête des murides zélés de Bab, sut si bien rendre ce nom populaire que le gouvernement se vit obligé de prendre des mesures rigoureuses. Partout couraient des rumeurs dans le peuple sur la venue du sauveur attendu et d'un protecteur de l'Islam; partout les désœuvrés se disaient : « Voici venir un heureux temps; voici le commencement du royaume visible du *Sahib ouz-Zéman*², réunissons-nous sous son étendard; livrons-nous corps et âme à sa sainte volonté . . . et autres paroles semblables. Un gouvernement sage et une conduite sensée de la part du clergé auraient pu étouffer à sa naissance un semblable mouvement et en retirer même un enseignement moral; mais l'insouciance des autorités locales, l'opiniâtreté et la passion des gens de loi pour

¹ Sur ce personnage remarquable, voyez ch. 11.

² *Sahib ouz-Zéman*, d'après la doctrine des Chiïtes, gouverne invisiblement le siècle et les destinées des Musulmans. Quand il apparaîtra (ce qui doit être précédé de la seconde venue du Messie, d'après la doctrine de l'Islam), les bons musulmans devront venir en armes se ranger sous son étendard et s'abandonner aveuglément à sa sainte volonté. La situation de l'empire de Turquie est telle aujourd'hui que dans l'Asie Mineure on peut fort bien s'attendre aussi à l'apparition d'un imposteur de cette espèce, si des mesures ne sont pas prises.

les *soufis* ou mystiques, surtout au début de ce siècle lorsque apparurent les *Cheïkhites*, et l'exigence de la loi qui, dans des cas analogues, ne permet de condamner ou d'absoudre que d'après la décision du Chariat¹; toutes ces causes réunies contribuèrent au succès de ce mouvement dangereux.

§ 5. ARRESTATION DE BAB; SA FUITE. 1844 — 1846.

Nous n'avons aucun renseignement sur la durée de l'absence de Bab; mais à la fin de l'année 1260 (1844) il revint de la Mecque² à Bender-Boucher, et c'est là qu'il fut arrêté au mois d'octobre, par ordre du Nizam oud-Daoulé Housseïn-Khan, gouverneur de la province de Chiraz, et conduit dans cette ville.

¹ Quand un homme est accusé de schisme en pays musulman, il ne peut être condamné à mort que si devant le tribunal il fait une déclaration de foi tout à fait contraire aux dogmes principaux de la religion dominante; ces simples paroles, « Je certifie qu'il n'est point d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète » suffisent pour sauver de la peine capitale tout individu accusé d'incrédulité, d'après les lois communes aux Sunnites et aux Chiites. Ces derniers ajoutent à cette formule un troisième article de foi, « et que Ali est le *Véli* d'Allah; » mais la signification du mot *Véli* est si vague, si indéterminée, que les dissidents parmi les Chiites hésitent entre diverses nuances que présente ce mot : saint, dispensateur spirituel, directeur, etc. . . La foi dominante appelée *Isna'-achari*, ou bien *djafari*, donne à ce mot un sens plus ou moins étendu, d'autres un sens plus abstrait; quelques uns enfin renchérissent encore sur ce sens, de sorte que pour eux *Véli* est la force même d'Ali. Ainsi, lorsqu'un Chiite inculpé prononce ces trois articles de la formule citée, il est absous et l'on ne pousse pas plus loin les investigations. (Conf. chap. III, § 1, sur le *Vilaïet*.)

² D'après l'historien de la Perse, Bab ne serait pas allé jusqu'à la Mecque; il aurait rebroussé chemin et serait revenu à Boucher.

Cet événement ne produisit aucune agitation parmi les Babis, car le long séjour que Bab avait fait à la Mecque les avait habitués à son absence, et d'ailleurs le principal moteur dans toute cette affaire était plutôt le nom de Bab dont la renommée grandissait de jour en jour; en outre les persécutions que le fanatisme dirigeait contre sa personne devaient contribuer encore à étendre cette renommée.

Nous possédons deux renseignements sur le sort de Bab à Chiraz. Le premier nous est fourni par l'auteur de l'histoire moderne de la Perse. Bien que son récit soit entièrement opposé à ceux des témoins oculaires, tout à fait contraire au simple bon sens et visiblement dicté par un esprit de courtoisie et de partialité envers le clergé, nous n'avons pas le droit de le passer sous silence.

D'après cet historien, Bab, une fois amené à Chiraz sur l'ordre du Nizam oud-Daoulé, fut relégué dans la maison qu'il avait héritée de son père. Le gouverneur, voulant démasquer plus sûrement le sectaire et après s'être préalablement concerté avec le clergé, se présenta à Bab comme étant un de ses murides, et dans des entretiens secrets qu'il eut avec lui il sut le convaincre de son dévouement. Bab, à ce que prétend l'historien, fut dupe de la ruse de Housseïn-Khan et continua à prêcher avec plus de hardiesse. Le gouverneur lui proposa de convaincre en sa présence les oulémas de Chiraz, afin de répandre, avec leur concours, sa bienfaisante doctrine. Vous savez, lui dit-il respectueusement, que le suc-

cès de notre entreprise dépend entièrement des oulémas ; par votre divine inspiration convainquez-en, ne serait-ce que quelques-uns, alors la ville entière acceptera votre croyance, et votre autorité sera affermie. Bab y consentit, et un jour fut fixé.

Les oulémas s'assemblèrent. Bab parut au milieu d'eux, et il parla avec courage et entraînement. Tous se taisaient. Le gouverneur lui proposa humblement de démontrer à l'assemblée en quoi sa doctrine était supérieure à celle du Coran. Bab répondit hardiment : « Prenez mon Coran, comparez-le avec celui de votre Prophète ; vous vous convaincrez que le mien est plus éloquemment écrit que le vôtre et que ma croyance est préférable à la religion de Mahomet. » A ces paroles le gouverneur, changeant de ton, appela les ferrachs apostés, et indiqua du geste le coupable. Bab fut garrotté, et suivant la coutume reçut la bastonnade sur les talons : il maudit en cet instant et son existence et ses convictions. Il fut ensuite jeté dans un cachot, où il resta six mois durant. Le gouverneur d'Ispahan, le Motimed oul-Davlé, ayant entendu parler de la doctrine de Bab et des miracles qu'on lui attribuait, voulut le voir, car, toujours au dire de l'historien, ce personnage avait une grande prédilection pour des prédicateurs de ce genre. Il expédia à cet effet quelques cavaliers qui devaient employer tous les moyens pour le délivrer de ses chaînes et l'amener secrètement à Ispahan. Cette tentative d'évasion réussit d'autant mieux, que le choléra sévissait alors

avec fureur à Chiraz, et personne ne songeait à qui que ce fût.

C'est ainsi que Bab fut amené à Ispahan¹. Mais d'après des témoins oculaires qui nous inspirent plus de confiance, Bab ne resta pas longtemps à Chiraz. Quoique fort peu de personnes parvinssent jusqu'à lui, vu les mesures sévères que prenaient les autorités pour empêcher le peuple de l'approcher, il disparut tout à coup de cette ville sans que nous sachions au juste comment. Bref, il apparut inopinément sur la route d'Ispahan. On raconte à ce sujet qu'un célèbre savant de Chiraz, Seïd Iahia-Darabi, l'un des plus anciens disciples du Cheïkh, facilita son évasion. Il visitait publiquement Bab pendant sa reclusion, et, selon nous, il était déjà à cette époque secrètement son disciple. Nous le voyons en effet, plus tard, parmi ses plus dévoués

¹ Voilà donc l'exposé historique des persécutions que Bab eut à essuyer à Chiraz et la relation de sa délivrance! D'abord tout y est en contradiction avec le simple bon sens, car bien que le pouvoir séculier et le pouvoir religieux eussent traité Bab en criminel et l'eussent accusé d'être en contravention avec les dogmes de la foi, ils n'avaient pourtant point porté de sentence contre lui d'après le *Chariat*, et cela malgré tout leur désir de trouver une occasion pour le châtier. Et puis, qu'est-ce que cet enlèvement, cette supercherie attribuée par l'historien à un homme d'État? Faire délivrer secrètement un criminel d'État, et par qui?... par le gouverneur général d'Ispahan! Et enfin, d'après les paroles de ce même historien, ce personnage donne asile au sectaire dans lequel il espérait trouver une espèce d'homme divin, et, après avoir reconnu son erreur, il n'en continue pas moins à le protéger jusqu'à la fin de sa vie contre les attaques du clergé.

murides¹. D'après le témoignage de ce personnage, qui jouissait à Chiraz d'une grande popularité en qualité de Cheïkhite, on ajoute qu'il n'y avait rien à redire aux réponses de Bab relativement aux dogmes de la foi².

Les prosélytes de Bab, ayant eu connaissance de sa fuite, essayèrent de se réunir à lui; mais les documents qui sont en notre possession ne donnent aucun éclaircissement là-dessus; il paraît même que des obstacles invincibles ont dû faire avorter ce projet. D'autres disent que Bab lui-même évita cette réunion parce qu'il ne voulait pas se laisser séduire par l'attrait du pouvoir; cette assertion nous paraît la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, cette dernière circonstance fut on ne peut plus utile à Bab et à ses adhérents; le doute s'établit sur sa culpabilité, et ses prosélytes purent encore continuer secrètement leur œuvre pendant assez longtemps.

¹ Voy. chap. II, § 19.

² Jamais Bab, ni alors ni plus tard, ne put être convaincu du crime qu'on lui imputait, c'est-à-dire d'un supposé blasphème: telle est au moins la conviction de la majorité du peuple. D'autres cependant disent qu'il fut convaincu de ce crime, et, d'après la loi, condamné à la reclusion et à la mort. C'est là du moins l'opinion du gouvernement et de la plus grande partie du clergé, afin sans doute de justifier plus tard leur conduite. Du reste, je n'ai pu me procurer de renseignements clairs et précis relativement à l'accusation portée contre Bab; le gouvernement le traitait plutôt, lui et ses complices, en criminels d'État, comme nous le verrons dans la suite du récit.

§ 6. BAB A ISPAHAN : IL EST DE NOUVEAU EMPRISONNÉ (1847).

A cette époque des troubles avaient éclaté à Ispahan, l'antique capitale de la Perse. Ces troubles avaient été causés par l'influence qu'y exerçaient les bandes de *Loutis*¹ qui depuis le règne de Feth-Ali-Chah remplissaient cette ville de terreur.

Le gouverneur chargé de l'administration du pays était le célèbre eunuque Manoutchehr-Khan, compagnon de captivité de Khozrev-Khan, deux survivants des premières conquêtes de la Russie dans les

¹ On nomme *Louti* une classe de vauriens aussi désœuvrés que malicieux et trompeurs éhontés. Grâce à l'incurie de la police ils s'étaient fort multipliés en Perse, surtout à Tauris et à Ispahan; confondus dans la foule des citoyens, ils prenaient le langage et les allures des honnêtes gens. Lorsqu'ils se réunissaient en secret dans des ruines ou des souterrains, ils se livraient à la débauche, à l'ivrognerie, aux sacrilèges. Ils étaient divisés par bandes. Leurs chefs, au nombre de dix à quinze, jouissaient dans la capitale de la considération de tous comme notables et gens honorables; il se trouva même parmi eux de grands personnages comme Haïder-Mirza, l'un des princes de la dynastie des Safavides. La secrète influence dont ils jouissaient, grâce à leurs complices fainéants, était si grande, qu'ils répandaient de temps à autre la terreur dans toute la ville, et forçaient même parfois les gouverneurs à fuir; ce qui arriva plusieurs fois à Ispahan. A Tauris ils amenèrent des événements encore plus sérieux, tels que l'agitation et le soulèvement de 1848, événement que nous raconterons plus loin. Feth-Ali-Chah commença des poursuites contre les *Loutis* à Ispahan: Mohammed-Chah prit aussi des mesures contre eux. Cependant il était réservé au Chah actuel de les réduire à l'impuissance, et c'est surtout grâce à la vigilance active que déploya contre eux en 1848-1849 un homme d'esprit et d'action, Mirza Taky-Khan, que la Perse a été définitivement délivrée de ce fléau. Le mot *louti* s'emploie souvent en bonne part: dans ce cas il signifie sage, avisé, malin, en un mot un homme dont l'esprit a des ressources.

provinces musulmanes au commencement de ce siècle¹. Nonobstant l'historien de la Perse qui, comme nous l'avons déjà vu, juge à tort et à travers le caractère de ce personnage célèbre, nous préférons, quant à ce qui concerne la fuite de Bab, une relation plus en rapport avec la vérité. A cette époque, d'après ce témoignage, des bruits sur la doctrine de Bab circulaient parmi les habitants. On disait qu'il était en chemin pour Ispahan; les *Loutis* s'en réjouissaient, les curieux l'attendaient avec impatience, et le clergé également l'attendait, mais c'était animé du désir de mettre fin à cette opposition qui s'élevait contre lui, en faisant périr Bab. Ce dernier était sans doute instruit de toutes ces menées, et il ne lui restait rien à faire, sinon de chercher à se défendre.

Bab écrivit donc une lettre à Manoutchehr-Khan, ainsi conçue : « Poursuivi par tous, persécuté, j'accours me placer sous votre égide; j'attends votre réponse au seuil de la capitale, et n'y entrerai pas avant d'avoir obtenu l'assurance de votre protection². » Le Moutéméd oud-Davlé se réjouit fort de

¹ Devant la ville de Gandjé (Elisavetpol), Manoutchehr et Chozrev, dans leur jeunesse, furent faits prisonniers par les Persans, eux et leurs compagnons; dans la suite ils parvinrent aux plus hautes dignités. Manoutchehr dont il est question ici est connu par ses belles qualités. Déjà sous Feth-Ali-Chah il avait été élevé au rang important de *Moutéméd oud-Davlé* (soutien de l'État); il mourut gouverneur général d'Ispahan sous le règne de Mohammed-Chah, mai 1847.

² Le contenu de cette lettre m'a été communiqué par des gens dignes de foi et qui le tenaient de Manoutchehr-Khan lui-même.

ce hasard; il accorda à Bab ce qu'il demandait, afin d'approfondir personnellement cette affaire, de justifier Bab en divulguant les mensonges et faussetés qu'on lui attribuait, et de mettre fin aux interprétations qui avaient cours chez le peuple; ou bien, s'il remarquait dans son protégé des paroles et des actions contraires à la foi et à l'honneur, de prendre des mesures rigoureuses contre lui. Bab entra donc dans la ville, et Manoutchehr lui assigna pour résidence la maison du premier dignitaire ecclésiastique d'Ispahan, où, sous tous les rapports, il pouvait être en sûreté, sans cependant se considérer comme prisonnier, puisqu'il cherchait un appui auprès du gardien de la foi des vrais croyants.

Ce membre du clergé, imam djouma¹, était prévenu contre les principes hérétiques de son hôte. Comme il cherchait tous les moyens de le trouver en faute, il permit que chacun eût un accès libre auprès de lui; mais Seïd Ali-Mohammed, soit ruse, soit sincérité, répondait à toutes les questions qui lui était adressées conformément aux lois de l'Islam. Cependant le clergé de la ville était trop mal dis-

M. Séyruguin, orientaliste distingué, dit aussi dans ses mémoires sur Bab: « Avant d'entrer à Ispahan, il envoya au gouverneur une lettre par laquelle il lui demandait sa protection, et déclarait qu'il n'entrerait dans la ville que si cette grâce lui était accordée. »

¹ C'est-à-dire desservant de la cathédrale. Le mot *djouma* veut dire *assemblée du vendredi*, jour désigné pour le service divin dans les cathédrales. Chaque ville a son *imam-djouma*, choisi parmi les plus vertueux et les plus instruits. Son influence est très-grande dans la ville, et surtout dans les capitales.

posé contre lui pour ne pas le soupçonner d'hypocrisie, et l'on répandit le bruit que Bab était dangereux, qu'il ne convenait pas de laisser le peuple l'approcher indistinctement. Le gouverneur ayant demandé ce dont on pouvait accuser le Seïd, il fut répondu qu'il défendait de fumer le kalia et de boire du café¹. Ces deux jouissances sont admises par l'usage et par le code en vigueur chez les Chiites. L'accusation était par trop puérile; puisqu'elle ne touchait en rien aux dogmes de l'Islam. Bab en effet ne fumait ni ne prenait de café, et il disait ouvertement que ces deux habitudes portent préjudice à la santé, et conséquemment sont des péchés. Il était difficile de s'attacher sérieusement à des choses qui ne touchaient qu'aux articles secondaires de la foi; mais le crime de Bab était d'avoir déjà acquis une trop grande importance, même aux yeux de ceux qui ne l'avaient jamais ni vu, ni entendu.

Le gouverneur, qui devait opter entre le peuple et le clergé, mais qui avait plus à craindre de celui-ci, résolut de cacher Bab dans le palais *imarétisadri*, et de faire répandre le bruit qu'il l'avait

¹ En Islam il y a beaucoup de ces fantaisies, de ces riens que quelques membres du clergé permettent et que d'autres défendent. L'opium, par exemple, est rigoureusement défendu par la plupart, et cependant l'usage en est fort répandu, surtout en Perse. Le kalia et généralement l'habitude de fumer sont universellement répandus en Perse et en Turquie; mais à Boukhara et en général parmi les Tatares, le tabac est interdit. Tout cela dépend de l'influence des usages locaux. Les membres les plus rigoristes du clergé considèrent le café comme une chose permise.

expédié dans une autre localité par ordre du gouvernement. Ainsi fit-il, et Seïd Ali-Mohammed vécut dans une honorable reclusion jusqu'à la mort de Manoutchehr-Khan arrivée en mai 1847¹.

Le gouvernement était régulièrement renseigné sur Bab et se montrait satisfait des sages dispositions prises par le gouverneur général d'Ispahan; mais, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de ce dernier, il prit des mesures pour enlever secrètement Bab et le conduire incognito à Téhéran. Le bruit s'en étant répandu, il fut impossible d'exécuter l'ordre du premier ministre Hadji Mirza-Agassi. D'Ispahan à Téhéran on ne parlait que de l'iniquité du clergé et du gouvernement par rapport à Bab; partout on murmurait, on criait à l'injustice.

§ 7. BAB SE TROUVE INOPINÉMENT À TAURIS.

(COMMENCEMENT DE 1848.)

La vie des peuples et des empires, disaient les sages, a deux mobiles : la foi et l'intérêt. L'intérêt est personnel ou général; la foi est l'apanage de tous. C'est pourquoi dans les cas d'intérêt indivi-

¹ D'après l'historien de la Perse, le gouverneur convoqua les savants d'Ispahan pour convaincre le coupable. Au jour fixé ils s'assemblèrent et le gouverneur ouvrit la séance; alors commencèrent les investigations et les interrogations. Toutes les explications que donnait Bab furent repoussées; on l'accusa d'ignorance et d'hérésie. Malgré cela le gouverneur, dans sa partialité passionnée, le défendit et le cacha pour l'arracher aux mains du clergé. Ce témoignage ne repose sur rien.

duel, là où il n'y a pas de lois arrêtées, la conscience du gouvernement lui permet d'être sourd aux cris de la justice. Dans les questions d'intérêt général et dans celles qui touchent à la foi, l'égoïsme et la prudence lui ordonnent de ne voir que son intérêt, que ce qu'exige sa sécurité. Cependant, en cette circonstance, les calculs du grand vizir se trouvèrent tout à fait en défaut. Dans la crainte que la présence de Bab à Téhéran n'occasionnât de nouveaux désordres (et il y en avait assez, grâce à ses fantaisies et à son mauvais système d'administration), il changea ses dispositions, et l'escorte qui conduisait Bab d'Ispahan à Téhéran reçut, à une trentaine de kilomètres de cette dernière capitale, l'ordre de n'y pas entrer et de conduire le prisonnier à Makou¹, ville où, dans la pensée du premier ministre, l'impôseur n'avait rien à espérer, parce que ses habitants, en reconnaissance des bienfaits et de la protection qu'ils avaient reçus de lui, prendraient des mesures pour étouffer les troubles qui pourraient naître. Nous ne savons pas positivement où l'on conduisit Bab, ni comment; mais nous le rencontrons peu de temps après à Tauris. D'après quelques personnes, Bab en chemin pour Makou aurait été retenu dans la capitale de l'Aderbidjan dans le but de le démasquer publiquement et de

¹ Patrie du premier ministre, sur la frontière de l'Aderbidjan. Cette ville est sortie de son obscurité sous l'administration de ce ministre, et beaucoup de gens de Makou furent élevés aux premiers postes de l'État, grâce à leur servilité pour Hadji Mirza-Agassi.

l'amener à repentance. D'autres disent qu'il y fut conduit de Makou dans le même but, mais que sa présence dans cette ville, sur la frontière de Russie, n'avait pas été jugée raisonnable et pouvait exciter les mécontentements du gouvernement russe; d'autres enfin prétendent qu'au lieu de Makou il fut conduit à Ourmiah, ville dans laquelle il séjourna quelque temps et d'où il fut amené à Tauris.

Si l'on en croit l'historien de la Perse, Bab aurait été transféré d'Ispahan, par décision du premier ministre, directement à Tschégrik, et de là, par ordre du Chah, conduit à Tauris pour y être démasqué. De manière ou d'autre, le fait est que, en avril 1848, Bab était déjà à Tauris, où l'attendaient les exhortations, les menaces et le supplice.

§ 8. ÉTAT DES CHOSES À TAURIS. — HADJI MOULLA-IOUSOUF.

Il y avait longtemps déjà qu'un des disciples les plus dévoués de Bab agissait dans l'Aderbidjan en son nom, soit en secret, soit publiquement, et s'était par là rendu célèbre dans toute la Perse. Il tomba enfin entre les mains des autorités, après la grande effusion de sang qui eut lieu dans le Mazandéran¹ : c'était le fameux Moulla-Iousouf d'Ardébil.

Ce n'est pas seulement dans le bas peuple et à Tauris qu'il cherchait et faisait des prosélytes; mais, missionnaire dévoué, il parcourait les campagnes, annonçant Bab comme l'*imam* attendu, le roi promis aux vrais croyants, *Sahib ouz-Zémân*. Les progrès

¹ A ce sujet voy. plus loin ch. II.

de cet homme énergique furent si grands et si rapides qu'aux portes de Tauris même les habitants d'un village fort peuplé se livrèrent à lui et prirent le nom de Babis. Il va sans dire que dans la ville même les Babis étaient assez nombreux, alors que le gouvernement prenait des mesures pour convaincre publiquement Bab d'imposture, le punir et par là se justifier devant le peuple.

Bab fut relégué temporairement dans le quartier Khiâban à Tauris. Le gouvernement, qui lui préparait un châtiment public, ne jugea pas à propos de défendre l'accès de sa personne et crut agir sagement en laissant pénétrer tous les curieux dans le lieu où il était détenu, afin que chacun pût s'assurer de la régularité des poursuites dirigées contre le perturbateur, l'imposteur; poursuites basées sur le *Chariat*. Des gens de toutes conditions affluaient auprès de Bab. La personne du prisonnier, sa situation pouvaient inspirer de la compassion à beaucoup d'hommes persuadés de son innocence et, en tout cas, disposés en sa faveur. Les curieux les plus indifférents, ceux qui n'avaient jamais vu Bab, ne rapportaient de sa prison aucun sentiment hostile contre lui. Les bruits les plus contradictoires circulaient dans la ville : Bab, disaient les uns, est vraiment un homme extraordinaire, surnaturel même; c'est un juste, disaient les autres; ce n'est qu'un insensé, disaient les amis du clergé et les amis du repos. C'est ainsi que chacun le blâmait ou le louait suivant ses convictions ou ses passions. Dans les rues

et les bazars on ne s'entretenait que du prisonnier ; les Loutis, de leur côté, soutenaient le parti qui leur offrait un intérêt plus sûr et plus palpable.

Parmi ceux qui visitaient assidûment Bab, il y avait un certain Mirza Ahmed-Bahanchah, cheïkhite également et très-connu, dont l'opinion était appréciée de tous, petits et grands. Quand on le questionnait sur Bab, il répondait : « Comme vous le pouvez voir vous-mêmes, Bab se tait le plus souvent ; mais lorsqu'il ouvre la bouche, ce qu'il dit est empreint de sagacité et de grandeur. » Une semblable réponse non seulement n'ajoutait rien à la charge contre lui, mais elle faisait encore pencher la balance en sa faveur.

Les commentaires continuaient, et plus on avançait, plus la position du gouvernement devenait critique. Les amis secrets de Bab ne s'endormaient pas ; l'agitation régnait dans toute la ville et le gouvernement dut avoir recours à des mesures plus sévères. Bab fut transféré dans la maison de Kasim-Khan, fils d'Islam-Khan, ferrach-bachi du Chah ; il y fut mis au secret et il ne fut plus possible de l'approcher.

§ 9. PREMIÈRE CONDAMNATION DE BAB.

(MILIEU DE L'ANNÉE 1848.)

A cette époque le Chah actuel remplissait, quoique fort jeune encore (il avait quinze ans), les fonctions de gouverneur de l'Aderbidjan. Parmi les fonctionnaires attachés à sa personne se trouvait

Mirza Taki-Khan, son futur premier ministre, personnage qui n'avait pas alors une grande importance dans la direction des affaires.

Les propos au sujet de Bab prenaient de jour en jour de plus grandes proportions. Le peuple, qui voyait avec méfiance son incarcération dans la maison d'un courtisan en faveur auprès du prince héritier, murmurait hautement. Le gouvernement prit enfin la résolution de réunir une assemblée du clergé, d'inviter Bab à s'y présenter et d'examiner cette affaire sous la présidence du prince ; jour fut pris à cet effet. Le principal d'entre le clergé, le célèbre Mirza Ahmed, qui considérait comme un péché de prendre part à ces débats, et qui avait antérieurement exprimé son opinion, en disant que dans la doctrine de Bab tout était contraire à l'Islam, ne parut point à l'assemblée. Les autres membres du clergé s'y rendirent. Ceux d'entre eux dont les idées étaient les plus avancées étaient Akhound Moulla Mohammed de Mamégan, célèbre par son savoir et sa parole emphatique, et qui plus d'une fois s'était distingué dans des controverses scolastiques ; puis Hadji Moulla Mahmoud, précepteur du prince héritier et qui depuis fut *Moullah-Bachi*¹ ou doyen des savants. La séance fut ouverte sous la présidence du prince.

Nous ne savons rien d'authentique sur ce qui s'est passé dans cette assemblée, personne n'y ayant

¹ Ce titre honorifique lui a été donné par le Chah actuel comme ayant été son précepteur.

été invité, sauf les membres du clergé et de l'administration avec leurs serviteurs¹. Grâce à ce huis clos, les bruits les plus contradictoires se répandaient. Selon les uns, on n'avait pu rien trouver de contraire aux dogmes de l'Islam dans les réponses de Bab; il s'était tu le plus souvent, et quand il avait parlé il l'avait fait avec enthousiasme, modestie et douceur, quoique d'une manière mystérieuse, et constamment dans l'esprit de l'Islam. D'autres cependant répandirent le récit suivant : Akhound Moulla Mohammed aurait ouvert la séance en demandant à Bab en quoi consistait sa doctrine; à quoi celui-ci aurait répondu sans la moindre hésitation : « Je suis celui que vous attendez depuis plus de mille ans². » A ces paroles audacieuses (car celui qui est attendu est le dernier imam, le *Sahib ouz-Zémân*, Mehdi, roi de l'Islam et du monde entier), Akhound lui dit : « Ne mange pas de boue ! mais si tu es celui que nous attendons, prouve-le-nous par un miracle quelconque; car la venue de celui que nous attendons doit être signalée par un miracle, et d'après les Écritures il doit en faire lui-même pour nous convaincre de l'authenticité de sa mission, etc.³ »

¹ Tel est l'usage en Perse; les grands ne font point un pas sans être suivis de leurs serviteurs.

² D'autres ajoutent qu'il dit encore : « Je suis celui que Moïse vit dans le buisson ardent. » Je me rappelle aussi avoir lu ces paroles dans les mémoires de M. Mochenin, notre consul à Arzeroum, qui était depuis longtemps en Perse lors des poursuites dirigées contre les Babis.

³ J'ai puisé ceci dans les mémoires de M. Sévrugnin.

Bab n'aurait rien répondu. Ensuite Hadji Moulla Mohammed aurait dit : « Par quoi, en effet, peux-tu nous prouver que ta doctrine est vraie ? » « Par mon Coran » aurait répondu Bab ; et, à la prière des assistants, il aurait lu quelques fragments de ce livre. La tradition prétend que ces fragments rimés sont composés sur le modèle du vrai Coran, mais remplis de fautes de grammaire. Les auditeurs se mirent à rire. Celui qui l'avait interpellé se mit à improviser aussitôt quelques phrases rimées, analogues à celles que Bab avait citées, et s'écria en riant : « Est-il possible que ce soit là aussi la parole de Dieu ! . . . puis se retournant du côté de l'auditoire : Comme vous le voyez, dit-il, ceci est mon improvisation ; que vous faut-il de plus ? . . . » Bab se tut. Le prince lui ayant fait inopinément une question de grammaire, sans doute tirée de ses leçons, aucune réponse n'y fut faite.

Ce que je viens de rapporter au sujet de cette discussion est presque en tout conforme au *Nasih-out-tavarikh*, qui donne encore beaucoup de détails.

Cependant il est difficile d'ajouter foi à tout ceci. Les réponses de Bab ne furent peut-être pas toutes satisfaisantes ; mais si la première et la deuxième réponse qu'on lui attribue, relativement à sa mission et à son Coran, étaient telles qu'on le dit, elles étaient par elles-mêmes un vrai blasphème aux yeux de tout musulman. Par conséquent le clergé et le gouvernement, qui cherchaient encore une fois l'occasion de dévoiler publiquement l'imposteur et

qui pouvaient mettre fin au schisme, soit en exhortant et en persuadant Bab de rentrer dans le giron de la vraie foi, soit, en cas de résistance, en le condamnant solennellement à mort, d'après le *Chariat*, comme coupable d'avoir abjuré sa croyance, le clergé, disons-nous, et le gouvernement ne se seraient pas contentés¹ d'appliquer la peine corporelle et l'exil², seule sentence qui pourtant fut prononcée dans cette séance extraordinaire. Il faut donc croire d'après cela que Bab n'a pu être convaincu du crime qu'on lui imputait, et que ce qu'on disait sur le silence constant qu'il gardait, ainsi que les actes qu'on lui attribuait, et qui étaient autant de signes caractéristiques et évidents de la folie qu'on lui attribuait, sont plus près de la vraisemblance. Il se peut fort bien aussi qu'il prononça quelques paroles incohérentes et à double sens; mais, d'après la loi, on ne peut condamner à mort l'inculpé s'il ne parle pas clairement et en pleine conscience. On peut supposer aussi que les disciples de Bab, qui agissaient avec zèle en son nom, s'appliquaient à le persuader de sa nature divine, et cela d'autant plus facilement que le sectaire voyait combien cette idée s'était accréditée dans le peuple.

¹ L'auteur de l'Histoire de la Perse cherche à justifier la conduite des juges en disant qu'ils considéraient Bab comme un fou, un illuminé, ce qui du reste ne lui fut d'aucun secours lors de la troisième épreuve qu'il eut à subir dix-huit mois plus tard.

² D'après cet historien il fut encore relégué à Tchégrik.

§ 10. SA CONDUITE À MAKOU PENDANT SON EXIL.

L'amour-propre de Bab se complaisait probablement dans ce sentiment d'admiration qu'il était habitué à inspirer depuis sa jeunesse, et peut-être est-ce là ce qui lui donna la force de supporter patiemment trois années de tourments et de persécutions de la part du gouvernement, d'injures de la part du clergé.

A Makou, où Bab se trouvait exilé, l'état des choses était le même, bien que, d'après des on-dit, le gouvernement persan eût déjà vu auparavant de mauvais œil sa présence dans une ville sur la frontière russe. Le peuple le recherchait plus que jamais, et il n'y avait point de jour que sa porte ne fût assiégée par une foule de curieux de toutes conditions et de tout âge.

D'un commun accord on attribue à Bab cette fois-ci plus de hardiesse et de franchise dans ce qu'il disait de lui-même et de sa doctrine.

Nous sommes d'autant plus porté à le croire que nous n'avons rencontré à ce sujet aucune contradiction. Il faut remarquer en outre que Bab et ses disciples étaient persuadés que les habitants de Makou, à cause des liens de reconnaissance qui les attachaient à leur Mécène, le grand vizir, feraient ce que n'avaient pu faire les autorités de Tauris, qui craignaient le peuple. Ce qui les fortifiait encore dans cette conviction, c'est que les agents du grand vizir avaient agi antérieurement à Makou contre

Bab, alors qu'il y était attendu. Il ne restait donc à lui et à ses disciples qu'un seul parti à prendre : gagner la confiance et l'affection de la majorité du bas peuple; et Bab employa pour cela les moyens les plus énergiques. Bien que ses réponses aux questions qu'on lui adressait (questions inspirées soit par la curiosité, soit par le désir de l'éprouver) fussent conformes au sens de la loi en vigueur, il exprimait en même temps sa manière de voir, sans crainte et en se référant au principe fondamental des Chiites qui dit que *bourhan* ou *houddjet*¹ peut changer les règlements du *Chariat*, d'après sa propre considération. Par maintes allusions, il se donnait comme étant une de ces autorités.

Malgré les mesures prises par le grand vizir, la popularité dont jouissait Bab dans toute la contrée y avait fait naître depuis longtemps des préventions favorables pour lui, même parmi les habitants de Makou. La personne de l'exilé, ses discours touchants, sa situation digne d'intérêt, tout se réunis-

¹ *Houddjet* veut dire littéralement *la preuve la plus certaine*; le mot *bourhan* a la même signification. Tous les deux s'emploient au figuré dans le sens de vérité, pouvoir véritable, etc. C'est pourquoi *bourhan* est une des épithètes données à Dieu. C'est de là sans doute que les Mongols appellent la Divinité *Bourhan*. Les Musulmans donnent aux prophètes et aux imams le nom de *houddjet*; de là ce nom est devenu une des épithètes du dernier imam *Mehdi* attendu par les Musulmans et dont le titre complet est : *Al-houddjet oul-kâim, Al-Mehdi, Sahib ouz-Zémân*, ce qui veut dire : la vérité absolue (autocrate, maître), Mehdi, maître (seigneur) des siècles (de l'univers). *Houddjet* s'emploie aussi dans le sens d'actes en justice et dans le commerce.

sait pour l'enhardir de plus en plus. A Makou, à ce qu'on assure (bien que nous ne le croyions pas), il prêchait son Coran, et, dans les derniers jours qu'il passa dans cette ville, il disait au peuple qu'il était ce même *kāim* (c'est-à-dire Mehdi) dont ils attendaient la venue¹. On assure que, pour convaincre de cela les gens de Makou et des environs, déjà fort disposés à se livrer à lui, il faisait des allusions à l'infidélité des traditions relatives aux signes précurseurs qui devaient annoncer la venue prochaine de l'imam attendu².

On prétend qu'il disait encore : « Le clergé a falsifié en partie ces traditions, et en partie ne les a pas comprises. » Cependant nous renouvelons nos doutes sur la parfaite exactitude de ces témoignages, car dans toutes les actions de Bab nous ne trouvons rien qui puisse faire supposer de sa part aucune idée arrêtée et préconçue d'imposture; c'est, selon nous, à ses disciples qu'il faut attribuer ces exagérations. Quoi qu'il en soit, l'affluence des habitants désœuvrés de Makou était journellement si grande que

¹ Dans les mémoires de M. Sévruguin, les paroles de Bab sont citées en entier : « En vérité, je suis ce *kāim* qui vous est promis. » Le mot *kāim* signifie *seigneur absolu*, invisiblement existant; c'est-à-dire *Mehdi*, qui gouverne d'une manière invisible les destinées du monde.

² D'après les traditions, 1° l'imam doit apparaître à la Mecque; 2° le règne de *Dedjal* (l'Antechrist) doit le précéder; 3° son apparition doit être immédiatement précédée de la descente du Christ du quatrième ciel, d'où il viendra pour préparer le monde à recevoir l'Imam, et enfin, 4° d'après une tradition, le soleil doit se lever du côté de l'occident, et par là finira le règne de Satan.

Bab refusait souvent de s'entretenir avec eux. Diverses prières et talismans, dont le bas peuple et en général les Persans et les Tatares sont grands amateurs, leur étaient journellement distribués, et le peuple se les passait de main en main ¹.

§ 11. CHANGEMENT IMPORTANT. — NOUVEAU GOUVERNEMENT.

Pendant que Bab était à Makou et que ses disciples agissaient partout et sans relâche, un autre grand événement s'accomplissait en Perse; Mohammed-Chah rendait le dernier soupir, le 5 septembre 1848. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, il s'éleva des désordres à Téhéran. Il y eut un interrègne de deux mois environ. On organisa un gouvernement provisoire composé de quatre membres administrateurs, sous la présidence de la veuve du Chah défunt. A la fin, et après beaucoup d'agitations, l'héritier légitime, le jeune prince gouverneur de l'Aderbidjan, Nâsir oud-din-Mirza, fut élevé au trône.

Un des premiers bienfaits dus à cet événement fut la fuite de l'ex-premier ministre Hadji Mirza-Agassi. Cet homme rusé s'était si bien emparé de la volonté du Chah défunt que l'on pouvait dire avec raison que le ministre était le véritable souverain; aussi ne put-il survivre à son ancienne fortune. A la mort de Mohammed-Chah il avait disparu et

¹ Nous croyons qu'il faut accuser de tout ceci non pas Bab, mais ses plus proches disciples, qui, par de secrètes tentatives, entraînaient la plèbe vers leur mythe, leur idéal, et agissaient en son nom.

avait pris le chemin de Kerbèla, où, sous la protection du très-saint Imam, un criminel d'État même trouve un asile inviolable. Il succomba bientôt sous le poids d'un chagrin rongeur qui, bien plus que ses remords, abrégea sa vie.

Pendant six mois à peu près, les plus grands, les plus affreux désordres régnèrent dans toute la Perse. D'un côté, des ambitieux qui cherchaient à accaparer, les uns une principauté indépendante, les autres le pouvoir et même le trône, soulevaient le peuple; d'un autre côté des Babis, ayant à leur tête cinq ou six prosélytes exaltés de Bab, excitaient une grande agitation dans l'Aderbidjan, l'Irak, le Mazandéran et le Khorasan. Le clergé agissait contre les Babis, et, mécontent du changement de ministère à Téhéran¹, préparait un soulèvement; enfin les Loutis, dans toutes les villes et surtout à Ispahan, pêchaient en eau trouble et occasionnaient des désordres inconnus jusque-là.

C'est dans ces circonstances difficiles que Mirza Taki-Khan fut élevé au poste de premier ministre. Cet homme d'État accompagnait le prince Khozrev-Mirza, lors de son voyage à Saint-Pétersbourg, en 1828-1829. Homme d'esprit et d'intelligence, c'est à lui que la Perse est redevable de tout ce qui

¹ L'ex-premier ministre, qui lui-même avait appartenu au clergé, contribua beaucoup à relever l'audace de ce corps. Le nouveau ministre, homme d'esprit et le plus sagace de tous les hommes d'État de la Perse, jugeait les choses d'un point de vue plus élevé et surtout plus européen; aussi débuta-t-il en affaiblissant, par des moyens intelligents et de sages mesures, le pouvoir du clergé.

s'y est fait de bon dans ces derniers temps. Il fut malheureusement peu apprécié malgré l'appui du Chah, qui lui-même était animé des meilleures dispositions et accueillait tout ce qui pouvait contribuer à l'amélioration et au bien-être de ses États.

Mirza Taki-Khan, dont la fin malheureuse est regrettée de tous ses contemporains, avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse; il avait beaucoup observé et beaucoup étudié la civilisation européenne et l'administration des États civilisés.

A peine eut-il établi son pouvoir et sa prépondérance à la cour du Chah qu'il prit d'actives mesures pour donner à sa patrie le calme et la tranquillité dont elle avait tant besoin. Un des problèmes qu'il s'agissait de résoudre et qui s'offrait à son incessante sollicitude, c'était l'affaiblissement d'abord, et puis l'anéantissement des forces des Babis, qui répandaient ostensiblement leur schisme dans toute la Perse. Il prit aussitôt des dispositions pour les poursuivre, les arrêter partout où ils se trouveraient, surtout à Tauris, où de grands troubles étaient survenus à cette époque.

§ 12. NOUVELLES MESURES PRISES CONTRE LES BABIS.

(FIN DE 1848).

La pacification de Tauris et d'Ispahan, ainsi que les mesures à prendre contre le soulèvement des Babis dans le Mazandéran, exigeaient toute l'activité du premier ministre. Dans cette circonstance, l'em-

ploi de la force était insuffisant; il fallait encore user d'adresse et bien connaître la situation.

Mirza Taki-Khan, alors qu'il n'était qu'Amir-Nizam près du prince héritier, avait réorganisé le régiment chrétien de Samsam-Khan sans qu'on ait compris d'abord la raison de cette mesure. Le premier ministre savait trop bien par expérience que la discipline militaire était souvent enfreinte dans sa patrie; c'était de la part des soldats une affaire de caprice, de partialité ou de préjugés: « les musulmans ne doivent pas répandre le sang de leurs coreligionnaires, » disaient-ils; et ceci avait une très-grande influence sur le peuple et contribuait à entretenir ses préjugés, et même à les exagérer¹.

En prévision des mesures que le gouvernement devait prendre contre le soulèvement des Babis, les intrigues du clergé et les désordres des Loutis, le premier ministre renforça encore le régiment chrétien. Depuis cette époque le régiment chrétien de-

¹ On raconte que, pendant l'administration de Hadji Mirza-Agassi, un criminel appartenant à la plus basse classe des moulfahs fut condamné à être fusillé. Un peloton de soldats avait été désigné pour exécuter la sentence, et le lieu du supplice était encombré par la foule. Les sarbazs chargèrent leurs armes à poudre seulement, inspirés par cette idée qu'on ne peut arracher la vie à un membre du clergé à quelque degré de la hiérarchie qu'il appartienne. Après qu'ils eurent fait feu sur cet homme, il resta naturellement debout et intact; le peuple, croyant à un miracle, se précipita vers lui en le vénérant comme un saint. Sa peine fut commuée en un exil dans un lieu saint, à Kerbèla. Je ne puis garantir la vérité de ce fait; mais il est tout à fait en rapport avec l'esprit musulman.

vint un modèle de discipline, et il n'y eut plus d'exemples d'insubordination ¹.

Bab, après avoir séjourné six mois à Makou, fut transféré dans les possessions de Iahia-Khan Ilkhani (beau-frère du défunt Mohammed-Chah²) et enfermé dans la citadelle de Tchégrik. Là, comme partout, le peuple s'empressa auprès de lui. M. Mochenin dit dans ses mémoires sur Bab : « Au mois de juin 1850 (ne serait-ce pas plutôt en 1849?), m'étant rendu à Tchégrik pour les affaires de mon service, je vis le *Bala-khané*³ du haut duquel Bab enseignait sa doctrine. L'affluence du peuple était si grande que la cour n'étant pas assez vaste pour contenir tous les auditeurs, la plupart restaient dans la rue et écoutaient avec recueillement les vers du nouveau Coran. Peu de temps après, Bab fut transféré à Tauris pour y être condamné à mort. »

Dans ce temps-là on parlait partout de nouveaux troubles survenus dans le Khorasan, à la suite du

¹ Aujourd'hui ce régiment n'existe plus; il a été licencié pour des raisons politiques.

² La sœur de ce Khan était une des femmes de Mohammed-Chah, dont elle eut Abbas-Mirza, frère du Chah actuel, qui dut prendre la fuite et se mettre en sûreté à Kerbèla; c'était le fils favori du défunt Chah. A l'avènement du souverain qui règne aujourd'hui, il prit le titre de Naib-ous-Sultanat, et à la suite d'intrigues de cour qui amenèrent la mort déplorable de l'éminent ministre Mirza Taghi-Khan, le jeune prince dut chercher son salut au tombeau « du très-saint Houssein. »

³ Pavillon ou étage supérieur avec terrasse et de moindre proportion que l'étage inférieur; de là vient le mot balcon.

N. B. M. Mochenin doit se tromper d'époque; en 1850, Bab n'existait plus. Il fut mis à mort vers le milieu de juillet 1849.

soulèvement suscité par Salar (voy. chap. II, § 13); partout il n'était bruit que du nombre toujours croissant des Babis et de massacres dans le Mazandéran. Des détachements peu nombreux avaient été expédiés dans cette province, et des troupes en assez grand nombre avaient été envoyées à Meched. Les temps étaient des plus critiques.

Mirza Taki-Khan jugea qu'il était urgent de se défaire de Bab, espérant par là mettre fin aux troubles du Mazandéran, et il fut décidé qu'on prendrait des dispositions pour transporter « l'imposteur » à Tauris, où l'ordre avait été donné de le mettre à mort.

§ 13. JUGEMENT ILLÉGAL QUE SUBIRENT BAB ET SES DISCIPLES.
(JUN 1849.)

Le moment de sévir étant venu, le cabinet de Téhéran arrêta d'avance un plan de conduite. En premier lieu on devait sommer les prisonniers de renier leurs croyances, de livrer à la malédiction tout ce qui dans leurs paroles et leurs actions passées se rapportait à ces croyances et d'abjurer leurs erreurs en présence du peuple; puis, s'ils refusaient de remplir ponctuellement ces conditions, on devait les condamner et les livrer immédiatement au supplice.

Le jour fixé pour cette abjuration solennelle¹, les coupables furent conduits à travers les rues

¹ Nous ne pouvons dire quel jour ceci eut lieu. D'après le *Nasih-out-tavarikh*, le jour où ils subirent leur supplice est le 27 du mois de

étroites de Tauris encombrées par la foule, d'abord chez le premier moujtéhid Hadji Mirza-Baghir, puis chez l'Akhound Moulla-Mohammed de Mamégan. Le premier de ces personnages était un conservateur fanatique des croyances de l'Islam; le second, un partisan de la doctrine des Cheïkhites, ce qui permettait d'espérer de sa part plus d'indulgence à l'égard des coupables. Le gouvernement cependant, voulant qu'ils fussent condamnés, avait tout disposé à cet effet. Rien de certain n'a transpiré sur les paroles qui ont été échangées entre les coupables et le premier moudjtéhid; on prétend même qu'ils ne répondirent point aux questions qui leur furent adressées, et lorsqu'ils furent en présence de Moulla-Mohammed, Bab se contenta de dire : « Ainsi tu me condamnes à la mort? » Il ne proféra pas d'autres paroles. Nous ne savons pas jusqu'à quel point on peut ajouter foi à ce que disent MM. Sévruguin et Mochenin à propos des paroles ironiques qu'aurait proférées le Maméganien¹; mais ce dont nous sommes certain, c'est qu'il n'a pas été jugé d'après les lois du *Chariat* et que les membres du clergé qui, lors de la première assemblée à Tauris sous la présidence du prince héritier, avaient évité de le condamner à mort, auraient eu bien plus droit de le faire alors en s'appuyant sur la loi que dans le cas actuel. C'est

Chaban 1265 de l'hégire, ce qui doit correspondre au 19 juillet 1849, si nous ne nous trompons.

¹ Il aurait dit à Bab : « Si tu es vraiment *kouddjet* et si tu as le don des miracles, détourne la mort de toi, etc. »

pourquoi le peuple est resté convaincu que sa condamnation était un parti pris antérieurement par le gouvernement, dans le cas où les accusés n'abjureaient pas des croyances qui cependant n'avaient jamais été énoncées en public, et surtout jamais en présence des juges¹.

§ 14. CONDUITE DES DISCIPLES DE BAB.

Au moment où Bab avait été arrêté, deux per-

¹ Nous avons rappelé plus haut (§ 9) que si Bab avait renié devant ses premiers juges les dogmes de l'Islam, comme on l'a prétendu, il aurait été indubitablement condamné à mort; mais nous ne voyons pas que rien de semblable ait eu lieu, malgré le prétexte que le gouvernement cherchait pour le trouver en faute. D'après l'historien moderne de la Perse, le gouvernement était, cette fois-ci, résolu à le condamner s'il ne reniait pas publiquement ses convictions; cet historien accuse de lenteur l'ex-premier ministre Hadji Mirza-Agassi. Entraîné par sa partialité, il dit que le gouverneur de l'Aderbidjan avait donné ordre de convoquer une assemblée composée d'Oulémas, afin de juger Bab, mais que, ceux-ci s'y étant refusés, il lui avait adressé lui-même quelques questions en présence de trois grands du royaume et l'avait trouvé coupable. Il convint alors, d'après leurs avis, de le livrer immédiatement au supplice; mais il n'osa pas le faire, dans la crainte qu'une exécution secrète ne contribuât à égarer le peuple, qui aurait pu croire que Bab n'était pas mort, qu'il vivait invisible, etc. etc. C'est pourquoi il prit la résolution de faire passer Bab et ses complices par les rues les plus fréquentées de la ville et de les conduire devant les principaux membres du haut clergé pour y être condamné à mort. Tout se passa ainsi, dit-il; mais en présence de ses juges et devant le peuple admis à son interrogatoire, « Bab se tut, renfermant en lui-même ses convictions, » ce qui n'empêcha pas Bab et ses compagnons d'être condamnés à mort. D'après cette explication nous pouvons comprendre que le peuple avait tout droit de murmurer contre l'injustice du tribunal qui les avait condamnés; c'est ce qui arriva, et les partisans de Bab en profitèrent.

sonnes qui l'accompagnaient le furent aussi : c'étaient Seïd Housseïn et son frère Seïd Hassan, tous deux de la ville de Yezd. Ils n'avaient pas quitté Bab depuis le jour où, protégé par Manoutchehr-Khan, il avait quitté Ispahan. Seïd Housseïn, alors à la fleur de l'âge, avait achevé ses études de droit et de théologie et était, par conséquent, fort versé dans la langue arabe. D'après une tradition, il s'était livré corps et âme à Bab dès leur première entrevue, quoique le maître fût bien au-dessous du disciple. Nous pensons que Seïd Housseïn avait en vue d'exploiter à son profit l'immense popularité dont jouissait Bab. Ainsi que son frère Hassan, il était constamment auprès de lui, l'aidait de son savoir et de son esprit et communiquait à ceux qui venaient voir le maître ses propres pensées en les faisant passer pour celles de Bab. Les deux frères furent amenés avec Bab dans la capitale de l'Aderbidjan et jetés dans un cachot où se trouvaient déjà depuis quelques jours deux de ses partisans Agha Mohammed-Ali et Seïd Ahmed. Le premier avait été à Tauris en qualité de lieutenant de Bab. C'était un homme des plus dangereux ; il était du nombre des plus ardents propagateurs de la doctrine de Bab et agissait partout avec une remarquable abnégation. Il était facile de deviner dans ses actions et dans ses paroles que sous l'apparence d'éléments religieux se cachaient d'autres idées : délivrer sa patrie d'un clergé avide et de l'oppression des tyrans, tel était son programme secret. Nous rencontrons plusieurs individualités

semblables parmi les prosélytes de cet homme incompréhensible et remarquable ; ils sont nombreux, et, encore aujourd'hui, ils agissent en secret dans diverses parties de la Perse et travaillent dans l'intérêt des réformes à venir. Ils sortirent cinq de ce cachot pour marcher à la mort, et deux seulement furent exécutés, car Seïd Ahmed et les deux frères renièrent leur maître à la vue des apprêts du supplice.

En présence du peuple assemblé, la police les obligea de traiter Bab d'hypocrite, d'imposteur, de séducteur et même de lui cracher au visage. Dans cette circonstance se dévoila la mauvaise pensée de Seïd Housseïn qui, comme nous l'avons fait observer, ne voulait que profiter du nom de Bab¹. Ce même calcul le conduisit une seconde fois sur la scène, en 1852, à Téhéran ; mais alors il ne put sauver sa vie (ch. II, § 20).

Bab marcha donc à la mort avec le disciple qui lui était resté fidèle, Agha Mohammed-Ali. Le courage de ce dernier fut si grand, sa fermeté et son intrépidité si remarquables, que les ennemis les plus acharnés de Bab, ceux-là même qui désiraient le plus sa mort, éprouvèrent un sentiment de mé-

¹ Après avoir renié son maître, Housseïn raconta sur lui nombre de faits mensongers auxquels personne ne crut. La seule chose vraie qu'il aurait pu dire, selon nous, c'est que le Coran de Bab avait été écrit en entier de sa main et par sa propre inspiration. Il prétendit l'avoir écrit sous la dictée du maître ; mais ce dont nous sommes pleinement convaincu, c'est que la plus grande partie de ce Coran appartient en propre à Seïd Housseïn.

pris et de dégoût pour les traîtres, et que la conduite lâche et méprisable de ces disciples ingrats rehaussa dans l'opinion publique la conduite noble de ce fidèle compagnon.

Après que Seïd Housseïn eut maudit son maître et lui eut craché au visage, Agha Mohammed-Ali lui baisa les mains avec toutes les marques du plus tendre et du plus profond respect, et s'écria d'une voix solennelle en le montrant au peuple : « Celui-ci est la porte de la vérité, l'imam de l'Islam ! » Cette conduite et ces paroles nous sont confirmées, non-seulement par de nombreux témoins, mais encore par l'historien de la Perse, ordinairement si partial¹.

§ 15. LE SUPPLICE (19 JUILLET 1849).

On avait choisi pour le lieu du supplice la cour de la caserne des sarbazes, et les rues qui y conduisent ainsi que les toits des maisons étaient couverts d'une foule de spectateurs. Les condamnés furent amenés et l'on procéda immédiatement à l'exécution de la sentence. Lorsqu'on fusilla, en Perse, les condamnés sont attachés à un poteau, le dos tourné aux spectateurs et de sorte qu'ils ne puissent voir les signes du commandement. Agha Mohammed-Ali demanda à être tourné du côté de

¹ Quoi qu'on fit pour engager Mohammed-Ali à renier Bab, dit cet historien, on n'y put parvenir. On lui amena ses enfants en bas âge afin de l'attendrir, de lui inspirer de la compassion pour ces petits êtres et de l'entraîner à se repentir; tout fut sans résultat; il ne faisait que répéter : « Tuez-moi d'abord, et ensuite tuez Bab. »

la foule qui encombrait la cour; puis, d'une voix haute et calme, il se mit à dire des fragments de prières composées par le maître. Bab gardait le silence; son pâle et beau visage qu'encadraient une barbe noire et de petites moustaches, sa tournure et ses manières distinguées, ses mains blanches et délicates, ses vêtements simples, mais d'une exquise propreté, tout enfin dans sa personne éveillait la sympathie et la compassion. Un fait à observer, c'est que ceux qui étaient rassemblés dans ce lieu étaient les ennemis les plus acharnés de Bab et des Babis. Le gouverneur et les gens du clergé péroraient en attendant le supplice, exagérant, comme il arrive toujours et partout en pareil cas, le sang qui avait été versé et qui se versait encore dans diverses parties de la Perse, grâce à l'hostilité persistante des Babis; ils peignaient aux musulmans assemblés, sous les plus vives et les plus pathétiques couleurs, le meurtre de « l'homme saint, » du moudjtéhid de Kazvin, qui était tombé sous les coups de ses assassins par la fourberie d'une femme prosélyte de Bab¹; ils parlaient de la terreur que les Babis inspiraient dans le Mazandéran, des préparatifs qu'ils faisaient à Zendjan, etc. etc.²

Tout ce peuple assemblé était donc peu disposé

¹ Il s'agit ici de Ghourrèt-oul-Aïn. Nous parlerons de cette femme au chapitre sur les Babis (chap. II, § 5).

² A cette époque il y avait en effet des troubles dans le Mazandéran et il s'en préparait à Zendjan (voy. chap. II), ce qui excitait contre les Babis une grande indignation que le gouvernement désirait faire tourner à son profit.

à ressentir de la compassion pour ces « malfaiteurs dignes des châtimens les plus terribles ; » cependant l'indigne conduite des deux frères renégats et traîtres, l'abnégation d'Agha Mohammed-Ali, ainsi que la situation de Bab, lui donnèrent dans ce moment nombre de partisans tout disposés à embrasser sa doctrine. Une démonstration en sa faveur aurait pu éclater, si l'irritation qui régnait dans la majorité du peuple n'avait été soigneusement entretenue par le clergé, et si une certaine crainte ne s'était emparée de tous les esprits à la vue des apprêts imposants du supplice ; la sentence put donc être exécutée sans que l'ordre fût un instant troublé.

A un signal donné, un peloton du régiment chrétien s'avança et fit feu. Par un hasard extraordinaire, les balles ne touchèrent que les cordes qui tenaient Bab attaché ; elles se rompirent et il se sentit libre. Du bruit, des éclats de voix retentirent de tous les côtés sans qu'on comprît d'abord de quoi il s'agissait. Bab se précipita, dit-on, vers le peuple en essayant de faire croire à un miracle. Il eût peut-être réussi si les soldats avaient été des musulmans¹ ;

¹ Point de doute que, si du côté des sarbazes il y avait eu la moindre hésitation, il y aurait eu des manifestations en faveur des condamnés ; aussi les raisons qui avaient fait choisir un régiment chrétien ressortent d'elles-mêmes. Certains diplomates ont prétendu qu'on avait fait choix de chrétiens pour faire tourner la fureur du peuple contre ceux de cette religion dans le cas où des troubles auraient éclaté. Malgré le peu de logique d'une pareille supposition, il y a des gens qui y ont ajouté foi. Nous avons parlé plus haut des raisons qui avaient engagé à réorganiser le régiment chrétien de Samsam-Khan.

mais les sarbazes chrétiens accoururent aussitôt en montrant au peuple les cordes que les balles avaient déchirées et lièrent Bab une seconde fois. Agha Mohammed-Ali fut fusillé le premier, Bab le fut après lui. La foule se dispersa en silence, mais beaucoup d'hommes emportaient dans leurs cœurs des germes d'hostilité contre le gouvernement.

Ainsi se termina dans la trente-septième année de sa vie le triste sort de Bab. Dans le chapitre suivant nous parlerons des Babis; mais pour conclusion de tout ce qui précède nous jugeons indispensable de résumer notre opinion sur Bab. D'après nos convictions, l'apparition de Bab fut le résultat de l'agitation religieuse qui régnait dans toute la Perse, principalement dans le Fars et l'Irak; ce fut la conséquence des querelles qui s'étaient élevées entre les Cheïkhites et ceux qui suivent à la lettre l'enseignement dogmatique de la doctrine musulmane. Mais qu'était-ce que les Cheïkhites? C'est ce que nous verrons dans le chapitre deuxième de notre relation.

§ 16. CONCLUSION SUR LA PERSONNE DE BAB.

Dès sa plus tendre jeunesse Bab avait attiré l'attention de tous par une grande pureté de mœurs et une grande austérité, au point que le bruit de sa renommée s'était répandu, non-seulement dans tout le Chiraz, mais encore jusqu'à Kerbèla, où se réfugiaient dans la prière et la continence les plus vertueux d'entre les musulmans. De plus il était obsédé par

une mélancolie profonde et aimait à se livrer seul à ses pensées; aussi fuyait-il la société de ses semblables et parlait-il peu.

Ajoutons à cela que Bab appartenait à la classe des mystiques et que ses discours avaient toujours un double sens dont il ne donnait l'interprétation à personne, ce qui fait que plusieurs le croyaient fou. Les Cheïkhites le considéraient comme un extatique, un *innocent*¹, et en Orient les fous sont respectés.

Il est à remarquer que l'unique voie qui, dans l'Islam, puisse conduire à la réforme, c'est la doctrine du mysticisme. Nul pouvoir souverain, avec son intelligence et la force dont il dispose, ne sera jamais en état d'y faire ce que peut l'homme le plus simple armé du *Tarikat*. Cette doctrine repose sur la morale la plus élevée et la plus pure dont les ambitieux interprètes de cette doctrine ont souvent abusé. A l'origine, ceux qui la suivaient formaient une communauté religieuse; dans la science, cette communauté forma des écoles; dans la religion, elle forma des sectes; dans la vie politique, des militants; le prosélytisme jouait partout un grand rôle, et dans les questions de simple politique ainsi que dans les questions religieuses et politiques il s'abritait sous le manteau du fanatisme.

Pour atteindre leur but, les partisans du mal se

¹ On donne dans certaines provinces en France ce même nom d'innocents à des personnes atteintes d'une folie qui les porte à la rêverie.

sont toujours attachés à une idée religieuse qui devenait un instrument entre leurs mains. C'est ainsi que Baïézid, le fondateur de la secte des Raouchenis, s'était fait passer pour Imam dans l'Afghanistan, vers la deuxième moitié du xvi^e siècle, et que Kazi-Moulla y réussit également dans le Daguestan, en 1830. C'est en employant les mêmes moyens que les disciples de Bab agirent dans diverses provinces de la Perse et que se préparèrent, au nom de la religion, ces agitations qui durèrent de 1842 à 1852. Ainsi dans l'histoire de l'Islam d'autres imposteurs se signalèrent par des actes de cruauté en répandant le sang d'innocentes victimes, et leurs noms ont évoqué les malédictions du *Chariat*.

Pour ne parler que de Bab, nous trouvons en lui quelques éléments vraiment grands, vraiment beaux qui prouvent qu'il avait des convictions fermes et arrêtées. C'était un homme moral dans toute l'acception du mot, moral jusqu'au fond de l'âme, et qui agissait par conviction, prêchant sans cesse la fusion de tous ses compatriotes en une communauté unie par les liens intellectuels et moraux. Il parlait aussi de l'urgence d'une réforme religieuse et sociale; il désirait avec ardeur la fin de toutes les persécutions; enfin il parlait de la nécessité d'améliorer le sort des femmes. Tout cela, au reste, était énoncé dans des discours à double sens, parfois cependant il en parlait assez clairement; tout enfin indiquait en lui un esprit de réveil, un esprit de réforme.

Est-il vrai pourtant qu'il se fit passer pour Bab,

pour le vrai Imam, pour un saint? Si cela est, pourquoi l'a-t-il fait et dans quel but? C'est ce que nous ignorons. Il est probable aussi qu'on le rendit responsable d'idées qu'il n'avait jamais eues et que des disciples répandaient dans le peuple en son nom; rien ne nous prouve qu'il ait contribué à les accréditer. En admettant même qu'il parlât à peu près dans ce sens à ses disciples, ce ne pouvait être que dans le langage figuré dont il se servait dans son enseignement. Dans l'Islam, et particulièrement dans le *Tarikat*, appeler le maître source de divin mystère, porte de vérité, etc. n'est d'aucune importance. Le mysticisme a partout un langage qui lui est propre. Nous ne connaissons pas jusqu'à présent le véritable caractère de Bab, et personne ne peut se vanter de le connaître à fond. En attendant, nous le considérons comme la personnification d'un mythe, d'un idéal, au nom duquel agissaient ses disciples, qui jouèrent un rôle des plus importants dans ce schisme, qui était surtout politique.

Si insensé, si fou qu'on nous ait représenté Bab, il va sans dire que les sentiments de vénération que ressentaient pour lui ses disciples, que la compassion qu'ils éprouvaient pour lui en le voyant entre les mains de ses oppresseurs, que leur espoir de voir bientôt le flambeau du peuple, comme ils l'appelaient, triompher enfin de tous les obstacles, que tout cela, disons-nous, les entraîna, soit par conviction, soit dans un but caché, à répandre ces idées dans le peuple, et Bab lui-même fut proba-

blement conduit à proférer quelques paroles équivoques qui semblaient confirmer les idées que répandaient ses disciples. Nous ne le considérons ni comme un aventurier, ni comme un fanatique, mais bien comme un homme éminemment moral, un rêveur élevé à l'école des Cheïkhites et possédant quelque teinte de christianisme ; nous le regardons enfin comme un homme troublé par l'influence directe de quelques-uns de ses disciples dévoués et ambitieux. Dans tous les cas nous croyons que l'apparition de Bab servira avec le temps, et plus ou moins, à la cause de la civilisation dans l'Iran.

La fondation de loges maçonniques dans les capitales de la Perse, le refroidissement visible des classes élevées et éclairées pour le clergé, ainsi qu'une certaine liberté de penser, et autres bons symptômes analogues, sont, selon nous, les résultats du mouvement général qui s'est fait dans les esprits, mouvement signalé en Perse dès le commencement de la seconde moitié de ce siècle et dû à l'impulsion donnée par la doctrine de Bab.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1866.

BAB ET LES BABIS,
OU
LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,
DE 1845 À 1853,
PAR MIRZA KAZEM-BEG.

CHAPITRE II.

DES BABIS.

§ 1. FONDATEUR DE LA DOCTRINE DES CHEÏKHITES. PROGRÈS DES CHEÏKHITES.

Les Babis avaient été précédés par les *Cheïkhites*, dont les doctrines s'étaient rapidement propagées.

Nous avons dit autre part dans un travail sur « le muridisme ¹ » qu'outre trente-cinq ordres possédant une organisation formelle et exerçant, selon le temps et les circonstances, une grande et forte influence en Orient, il y avait encore une foule d'associations particulières dans lesquelles se trouvaient des savants, des littérateurs, des poètes, tous plus ou moins philosophes. Dans leur philosophie

¹ *Parole russe*, oct. 1859.

comme dans leur poésie on traitait de l'éducation spirituelle (*irchad*), du maître et du disciple (*mourchid* et *murid*), de la voie de la vérité (*tarikat*), des moyens de parvenir à la vérité (*vousoul*), de la vérité même (*hakikat*). Tout ceci se rapportait à la connaissance de Dieu et à l'amour pour lui, par conséquent rien qui fût répréhensible; c'étaient là des sujets de pure contemplation. Mais on s'égarait parfois en parlant des droits du maître, des conditions du muridisme, des gradations par lesquelles on arrive à la vérité, à Dieu. Dans l'opinion du peuple, il y eut des mourchids qui s'étaient élevés non-seulement au-dessus des hommes, mais encore au-dessus des anges, et qui étaient arrivés au degré de la divinité. Une vie austère, une abnégation absolue, le renoncement à toutes les jouissances de ce monde, telles avaient toujours été les conditions indispensables pour parvenir à cette hauteur de perfection.

Cheïkh-Ahmed, le fondateur de la doctrine des Cheïkhites, était Arabe. Son surnom de *Legsdi* (le Lehsaien) prouve qu'il était né à Lehsy, ville principale de la province d'El-Hasa, sur la côte sud-ouest du golfe Persique. Il vivait au commencement de ce siècle. Ses vertus, son austérité et son érudition le rendirent célèbre parmi ses contemporains; il passa les dernières années de sa vie à Kerbela. Dès sa jeunesse, il s'était consacré au *Tarikat*, et par cette voie avait atteint à la perfection, but de ses ardents désirs. Il fonda une école particulière de mysticisme. De tous les côtés les disciples affluaient vers

lui, et il acquit bientôt une grande popularité; sa doctrine n'avait aucun but politique et il ne mettait sa gloire que dans une bonne renommée; cependant il se peut aussi qu'il se soit laissé entraîner par ses propres convictions. Ce qui distinguait son enseignement, c'était l'idée que l'Être suprême pénètre tout l'univers qui émane de lui, et que tous les élus de Dieu, tous les imams, tous les justes, sont la personnification des attributs divins. En partant de ce principe, il croyait que tous les douze imams de la religion chiite, depuis Ali jusqu'à Al-Mehdi, sont la personnification des douze attributs suprêmes les plus parfaits de Dieu¹, que par conséquent ils sont éternels et partout existants. Parmi les douze imams, Ali occupe le premier rang; il est supérieur aux anges et aux prophètes, et, quoique

¹ Les attributs de Dieu sont tous égaux, tous un en qualité, disent les scholiastes musulmans; mais, par rapport à la compréhension humaine, les uns semblent supérieurs aux autres; par exemple, Dieu est terrible; Dieu est miséricordieux, et cependant sa miséricorde et sa longanimité surpassent sa sévérité. D'après la doctrine des *Sifatids*, les attributs de Dieu coexistent avec sa suprême existence, par conséquent ont existé de toute éternité; cependant les *Montazilids* n'admettent pas ceci et disent: Une seule chose est préexistante aux siècles, c'est la suprême existence de Dieu; dans le cas contraire, disent-ils, il faudrait admettre une infinité d'êtres existant avant les siècles, ce qui est contraire à la doctrine de l'unité divine. Il y en a d'autres qui tiennent le milieu entre ces deux anciennes écoles et qui disent que les attributs de Dieu sont éternels en lui et sont inséparables de lui; donc, d'après la doctrine des *Cheikhites*, les attributs de Dieu, découlant de sa suprême existence, peuvent par sa volonté même être personnifiés en se fondant avec l'esprit et l'âme humaine, qui, elle aussi, émane de Dieu.

au-dessus de Mahomet, il est vraiment au-dessous de lui qui est l'expression de l'attribut de Dieu, le dispensateur de tous les dons (*kasim oul arzak*). Quoique cette manière de voir soit en parfaite opposition avec l'enseignement dogmatique des Chiites-imites, et que les *fakih*s (légistes) se soient élevés contre le Cheïkh, cependant l'ancien penchant des Persans pour la doctrine de l'incarnation et de la réincarnation s'était toujours manifesté et se manifeste encore dans leur constante disposition pour de semblables discussions, et il a toujours servi de mobile principal aux progrès des anciens schismes dans le *Tarikat*. Le savant Cheïkh, dont la vie était exemplaire et des plus austères, se vit bientôt entouré d'une multitude de disciples et d'auditeurs, et le nombre de ses murids ¹ augmentait de jour en jour. Beaucoup de ces derniers étaient de la Perse méridionale et de l'Irak, où se trouvaient les naïbs ou vicaires représentants du mourchid et désignés par lui pour la propagation et la défense de la doctrine ².

¹ Nous désignons sous le nom de *disciples* ses plus intimes murids qui ne le quittaient pas et prêchaient sa doctrine; sous celui d'*auditeurs*, nous comprenons seulement ceux qui suivaient son enseignement, ses leçons; ses *murids* étaient par conséquent ceux qui dans le peuple avaient embrassé sa doctrine, y compris ceux-là mêmes qui ne l'avaient jamais vu; mais dans les derniers temps on a donné le nom de *murid* à ceux qui, dans les soulèvements politiques ou religieux, prennent les armes, comme nous l'avons vu dans le Daghestan.

² Nous avons connu dans la suite un de ces naïbs; c'était un des dignitaires persans à Kirmès; il se nommait Kérim-Khan.

§ 2. LE SUCCESSEUR DE CHEÏKH-AHMED : CHEÏKH-KAZEM,
MAÎTRE DE BAB.

Cheïkh-Ahmed, étant tombé subitement malade, mourut peu de temps après. Les murids se trouvèrent sans guide et sans maître, car en mourant le Cheïkh n'avait pas désigné celui qui devait lui succéder.

Il faut remarquer ici que, dans le *Tarikat*, comme dans toutes les affaires qui touchent à la religion, le droit de succession n'existe point; ou bien c'est le maître qui désigne le plus digne d'entre ses disciples et ses murids, ou c'est l'élection qui décide. Dans le cas où l'on a recours à l'élection, il va sans dire que le pouvoir religieux, tant recherché, appartiendra à ceux qui, par leurs vertus, la rigidité de leur vie et bien souvent aussi par leurs intrigues, auront su acquérir la popularité. Nul doute que l'esprit et la science ne jouent ici un rôle important, comme on peut voir dans notre travail sur le muridisme et sur Chamil.

Après la mort de Cheïkh-Ahmed, Cheïkh-Seïd-Kazem, l'un de ses plus proches disciples, fut élu à sa place, mais non sans une grande opposition de la part de divers concurrents. Comme il s'était formé dans le bas peuple plusieurs partis qui tous plaidaient la cause de leurs maîtres respectifs¹, et

¹ Les plus proches disciples du maître (*mourchid*, guide) ont une grande influence dans le bas peuple, qui se divise sans réflexion en partis; et, aux moindres sollicitations des maîtres, ils se

que chacun de ces partis prétendait à la suprématie, Seïd-Kazem refusa l'honneur qu'on voulait lui faire sous prétexte qu'il ne s'en trouvait pas digne. On assure qu'il était de bonne foi et qu'il fit tout son possible pour n'être point élu. La lutte se prolongea longtemps; mais enfin, les compétiteurs et les opposants s'étant mis d'accord, le modeste Seïd-Kazem fut élu et dut accepter.

Aussitôt que Cheïkh-Seïd-Kazem eut été élevé à la dignité de mourchid, il confirma dans leurs fonctions les anciens naïbs des diverses provinces de la Perse. De nouveaux disciples affluèrent de toute part à Kerbela et se groupèrent autour de lui. Parmi eux, comme nous l'avons déjà dit, se trouvait notre héros Mirza-Ali-Mohammed.

Sa manière de penser et d'agir attira d'abord sur lui l'attention du maître et celle de ses compagnons. Ce jeune homme à la vie rigide, plein de candeur et si mystérieux dans ses actions, devait se faire remarquer dans une réunion de penseurs¹; quelques-uns, plus mondains ou plus positifs, attribuaient cette conduite à une espèce de folie; la plupart le surnommaient *l'illuminé*.

Mirza-Ali-Mohammed suivait, dit-on, fort irrégulièrement les leçons de Seïd-Kazem, et y assistait

partagent en catégories hostiles, ce qui contribue à former des sectes séparées.

¹ Dans notre étude sur le muridisme, nous avons eu souvent l'occasion de signaler le caractère mystique du *Tarikat*; ses partisans et ses adeptes portent le nom de *Akli-sirr*, c'est-à-dire «les mystiques.»

même assez rarement. Il fuyait ordinairement la société des hommes, et, dans la suite, lorsqu'il venait écouter le maître, des conversations s'engageaient dans l'assemblée à son sujet : « Le voici ! voici l'être mystérieux, le sublime jeune homme ! » s'écriait-on de toutes parts. A ce qu'on assure, le maître lui-même exprimait hautement l'estime dans laquelle il tenait ce disciple et parlait de lui d'une façon énigmatique. On assure que, lorsque ses disciples lui demandaient lequel d'entre eux serait leur mourchid après lui, il répondait ordinairement : « Vous le chercherez vous-mêmes et le trouverez bien. » Parfois il disait aussi : « Il est au milieu de vous. »

Lorsque Mirza-Ali-Mohammed se présentait durant la leçon et prenait place, suivant son habitude, près de la porte, il arrivait que le maître lui-même s'écriait : « Le voici ! » Personne ne faisait alors attention à ces paroles dont plus tard on s'est souvenu. Tout le monde s'accorde sur ces premiers détails de la vie de Bab.

Mirza-Ali-Mohammed quitta enfin Kerbela et retourna à Chiraz, sa patrie, où, comme nous l'avons dit dans sa biographie, il fut reçu avec honneur.

Durant la vie de Seïd-Kazem, la doctrine des Cheïkhites se répandit dans toute la Perse, si bien que dans la seule province d'Irak il y avait plus de cent mille murids. Cependant nulle part on n'eut à constater une forte opposition de la part du clergé, ou une tendance politique qui fût évidemment hostile au gouvernement. Au contraire, nous rencon-

trons, parmi les admirateurs du Cheïkh, un grand nombre de fonctionnaires de l'État et des principaux membres du clergé, tous enthousiastes de sa philosophie et fiers de sa renommée ¹.

§ 3. ORIGINE ET PROGRÈS DE LA COMMUNAUTÉ SECRÈTE
DES BABIS (1842-1846).

Hadji-Seïd-Kazem mourut après avoir administré les affaires des Cheïkhites durant dix-sept années selon les uns, et vingt ans selon d'autres. Il n'avait pas désigné son successeur, soit qu'il n'en ait pas eu le temps, soit qu'il n'ait pas voulu ostensiblement le désigner. Les Cheïkhites de Kerbela désignèrent quatorze des leurs qui durent se rendre partout où leur doctrine avait un nombre important d'adhérents, afin de chercher parmi eux celui qui, par son mérite et par ses vertus, serait digne d'être leur chef et leur guide spirituel, car le maître avait dit pendant sa vie : « Vous le chercherez et le trouverez. »

Au nombre des plus anciens disciples de Seïd-Kazem, il y en avait qui étaient fort considérés de tous les autres, et quatre d'entre eux, Moulla-Housseïn-Bouchrouï, Moulla-Hàssan, surnommé *Gaouher*, Kérim-Khan et Moulla-Iousouf d'Ardebil, jouissaient d'une très-grande autorité. Moulla-Housseïn-Bouchrouï et Moulla-Iousouf songeaient depuis longtemps à réformer la doctrine des Cheïkhites,

¹ Nous dirons quelques mots de la doctrine des Cheïkhites dans le dernier chapitre de cette relation.

ainsi qu'aux moyens de lui donner secrètement une signification politique, afin d'affaiblir le pouvoir clérical et l'absolutisme des rois. Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient la force nécessaire pour une si grande tâche, et la considération dont ils étaient entourés ne pouvait être qu'une cause de discorde.

Le nom de Mirza-Ali-Mohammed jouissait d'une grande popularité ; sa vie exemplaire, son caractère et son humilité donnaient à ces deux ambitieux l'espoir de réussir en mettant en avant le nom du favori du peuple.

Lorsque les disciples de Seïd-Kazem se furent divisés, les uns reconnurent pour successeur à la place de leur défunt maître Kérim-Khan de Kirman, d'autres choisirent Moulla-Hassan surnommé *Gaouher*, et enfin un troisième parti élut Moulla-Housseïn. Celui-ci, qui était alors à Chiraz, écrivit à ses confrères de Kerbela que ni lui ni aucun autre ne méritait d'être élevé à la dignité de mourchid et que le seul qui en fût digne était cet *illuminé* auquel leur maître Seïd-Kazem avait fait plusieurs fois allusion pendant ses leçons. « Je l'ai trouvé à Chiraz, écrivait-il, et seul il est digne d'être mourchid. »

La lettre de Moulla-Housseïn, qui venait confirmer ce qu'on avait entendu dire de son refus d'être le guide spirituel des Cheïkhites, attira sur lui l'attention de beaucoup de partisans de cette doctrine.

Ils se réunirent donc en grand nombre à Chiraz, où Moulla-Housseïn se trouvait déjà depuis quelque

temps auprès de Mirza-Ali-Mohammed, et ils choisirent ce dernier pour leur mourchid. Les autres disciples de cette école, et c'était le plus petit nombre, se partagèrent, les uns en faveur de Moulla-Hassan, les autres en faveur de Kérim-Khan.

Cependant Ali-Mohammed n'avait en rien changé sa manière d'être. Toujours tel que nous l'avons décrit dans sa biographie, il ne parlait que d'une façon énigmatique et à double sens; il menait la vie la plus austère, ne parlait pas volontiers, fuyant souvent la société des hommes et même celle de ses disciples.

Nous ignorons de quelles convictions étaient pénétrés alors Mirza-Ali-Mohammed et ses disciples; ce dont nous sommes certain seulement, c'est que ces derniers se réunirent secrètement et posèrent le premier programme de sa doctrine.

Nous ignorons également dans quelle mesure le maître lui-même prit part à ces plans de réforme; mais nous sommes disposé à croire que le côté moral de ce programme doit lui être attribué; tout le reste a été ajouté successivement et plus tard. Nous ne pouvons en rien blâmer Mirza-Ali-Mohammed, sinon de s'être donné l'épithète de Bab « porte » (de la vérité). Il est même permis de supposer que cette idée lui a été suggérée par ses disciples, et il se peut qu'il y ait été entraîné par faiblesse. Une tradition dit que ce surnom lui a été donné parce que, pendant les leçons de Seïd-Kazem, il se tenait constamment près de la porte, et

que, lorsqu'il fut élevé au rang de mourchid, le rusé Moulla-Housseïn rappela cette circonstance et lui dit : « Tu étais *porte* dans l'ordre de la science et de l'éducation spirituelle (c'est-à-dire ils passaient par toi pour entrer dans l'auditoire), et maintenant toi, tu es la *porte* de l'éducation spirituelle et la porte de la vérité. »

Nous ne pouvons dire jusqu'à quel point cette assertion est vraie; mais elle est au moins probable et donne une certaine vraisemblance à notre supposition, que la secte des Babis remonte moins à Bab lui-même qu'à ses premiers disciples, et que Bab apparaît plutôt comme un mythe, un idéal personifié, au nom duquel agissaient ceux qui aspiraient à la liberté.

On ignore le nombre des disciples qui, à cette époque, entouraient Bab et agissaient en son nom : nous ne voyons que cinq individus participant à des réunions secrètes, et organisant dans la suite une vraie milice de Babis; ces cinq disciples sont : Moulla-Housseïn-Bouchrouï, Moulla-Iousouf d'Ardebil, Hadji-Mohammed, Agha-Mohammed-Ali et un certain Seïd-Ali. Nous trouvons les quatre premiers agissant constamment dans diverses parties de la Perse; quant au dernier, nous ne le rencontrons nulle part. M. Sévruguin dit qu'il fut chargé d'agir dans l'Irak¹.

Lorsque Bab eut tout quitté pour se retirer à la

¹ Ce doit être Moulla-Cheikh-Ali, qui dans la suite apparaît à la tête des Babis de Téhéran. (Voyez § 5.)

Mecque (1843²), Moulla-Housseïn s'annonça comme étant son naïb (représentant, vicaire); il se rendit dans l'Irak après avoir envoyé des naïbs dans diverses provinces en son nom. Hadji-Mohammed-Ali¹ s'était rendu quelque temps auparavant dans le Mazandéran, où vinrent également trois ou quatre ans après Moulla-Housseïn et Kourret oul Aïn (§ 5), qui arrivait de Kazvin; Moulla-Iousouf et Agha-Mohammed-Ali furent envoyés dans l'Aderbidjan.

Les propagateurs, apôtres de la nouvelle doctrine, avaient de plus leurs affiliés, qui avaient fait le serment de mourir pour le nom de Bab et de travailler sans repos ni trêve à atteindre au but qui leur était indiqué; ainsi la société secrète des Babis croissait rapidement, et partout on en parlait.

Il ne faut point perdre de vue que l'enseignement de Bab devait être la continuation de la doctrine des Cheïkhites et qu'il avait pris le titre de mourchid en lieu et place de son précédent maître Seïd-Kazem; et en ceci on n'a aucun reproche à lui adresser. Cependant, dès les premiers temps de

¹ On l'appelle tantôt Hadji-Mohammed-Ali, tantôt simplement Hadji-Mohammed; les uns prétendent qu'il accompagnait Bab dans son pèlerinage à la Mecque; d'autres, qu'il fit sa connaissance sur le chemin de la Mecque. Ceci embrouille un peu les faits, d'autant plus que l'envoi de naïbs dans diverses provinces de la Perse eut lieu en l'absence de Bab lors de son pèlerinage; ainsi Hadji-Mohammed-Ali ne pouvait se trouver dans le Mazandéran s'il accompagnait Bab à la Mecque. L'historien de la Perse dit que Bab n'alla pas jusqu'à la Mecque et qu'il revint sur ses pas; mais il est de notoriété publique que Bab est allé à la Mecque.

l'établissement de la nouvelle doctrine, beaucoup d'entre les Cheïkhites, voyant dans Moulla-Housseïn des idées entièrement opposées à ce qu'ils en attendaient, se séparèrent de lui. Au nombre de ces dissidents étaient Mirza-Ahmed-Bahanchagui, Seïd-Iahia-Varabî, Moulla-Mohammed-Magani et autres dont nous dirons quelques mots plus tard. Le premier d'entre eux, comme nous l'avons vu dans la biographie de Bab (§ 8), eut occasion de lui rendre quelques services; le second se fit plus tard et en secret son murid, et dans la suite il prêcha ouvertement en son nom. C'est sur lui que retombe la responsabilité des affreux désordres et des massacres dont il sera parlé plus tard (§ 19); le dernier enfin, à la grande surprise de Bab, consentit à ce qu'il fût condamné à mort. Après cela les Cheïkhites qui n'acceptèrent point la nouvelle doctrine se séparèrent des Babis et ne formèrent plus de secte à part. On rencontre encore quelques savants qui tiennent à cette doctrine; mais ils n'ont aucune influence.

§ 4. INFLUENCE DE SEÏD-HOUSSEÏN SUR BAB; SON CARACTÈRE
(1847).

Lorsque le gouvernement commença à prendre des mesures pour poursuivre les Babis et Bab lui-même, ses disciples se dispersèrent sans cependant cesser d'être en relation secrète avec lui. Moulla-Housseïn, à la tête de la communauté secrète des Babis, parvint à réunir un nombre important de murids dans l'Irak, le Mazandéran et le Khorasan.

Bab se trouvait alors à Ispahan, et deux hommes des plus dangereux par leurs idées et leurs desseins se livrèrent entièrement à lui; c'étaient les deux frères Seïd-Housseïn et Seïd-Hassan dont nous avons fait mention (chap. I, § 14).

Nous ne croyons pas superflu de nous étendre ici plus en détail sur ces deux frères, surtout sur Seïd-Housseïn, dévot intrigant des plus remarquables, tels qu'on en rencontre trop souvent dans l'histoire des schismes.

D'après M. Sévruguin, ces deux frères étaient de Yezd. Seïd-Housseïn, jeune homme de dix-neuf ans, avait étudié à Méched et, accompagné de son frère, il s'était mis à voyager pour compléter son instruction. A Ispahan ils s'étaient liés avec Bab, dont ils ne se séparèrent plus jusqu'à sa mort. Seïd-Housseïn était parvenu à s'emparer entièrement de l'esprit de son maître. C'est au nom de Bab qu'il écrivait à ses prosélytes, les encourageait, les stimulait dans le rigoureux accomplissement de leurs devoirs; c'est lui qui écrivit le Coran de Bab et en fit parvenir les fragments à ses murids. Il distribuait des prières et des talismans à ceux qui venaient visiter le maître; en un mot il ne le quittait pas plus que son ombre. Cet homme avait si bien su pénétrer dans la confiance de Bab que celui-ci fait plusieurs fois allusion à sa personne dans ses exhortations et dans les paroles énigmatiques du Coran qui porte son nom.

Constamment occupé du soin d'augmenter le

nombre des prosélytes de Bab, Seïd-Housseïn maintenait des intelligences secrètes à Ispahan; ses relations s'étendaient à Tauris, à Makou et jusque dans la citadelle de Tchégrik; il servait d'intermédiaire entre Bab et ses nombreux visiteurs.

Si Bab s'est laissé entraîner par les hommages dont l'entouraient ses partisans et le peuple, et si dans ses discours énigmatiques il se faisait passer pour imam et pour la divinité incarnée, comme les musulmans l'en accusent, c'est à ses disciples qu'il faut s'en prendre et surtout à Moulla-Housseïn et à Seïd-Housseïn. Nous ne savons rien sur les rapports personnels qui existaient entre ces deux principaux propagateurs du Babisme; seulement nous savons qu'ils étaient secrètement en correspondance suivie.

Après la reclusion de Bab, Moulla-Housseïn et les autres naïbs avec lesquels il était d'accord agitaient en son nom l'Irak, le Mazandéran, le Khorasan et l'Aderbidjan; cependant Seïd-Housseïn resta constamment auprès de Bab, agissant pour le but commun. Quel était donc ce but commun? Était-ce l'abaissement de l'islam? s'agissait-il de fonder une nouvelle religion, un nouveau schisme? Ou bien ce but avait-il un caractère politique et tendait-il à une réforme générale? Tout était obscur, indéterminé. Il y avait bien pourtant un peu de tout cela; tous ces éléments divers se confondaient sous la dénomination de Babisme, et, à la première occasion favorable, chaque meneur, chaque chef de parti aurait pu mettre en avant tel ou tel

principe en l'accommodant à ses vues, aux circonstances et à l'esprit du temps. En principe, le but pour ainsi dire avoué était d'affaiblir d'abord, puis d'anéantir le pouvoir du clergé et du gouvernement.

L'infructueuse tentative des Babis et les tristes résultats de leurs menées présentent des données sur lesquelles nous fondons nos suppositions; cependant la trahison de Seïd-Housseïn ne nous permet pas d'admettre qu'il ait été mû par aucun mobile noble et élevé. Une seule chose est bien évidente, c'est qu'il voulait se former un parti de fanatiques, et par ce moyen se frayer avec le temps un chemin au pouvoir suprême religieux. Beaucoup de passages du Coran ainsi que des prières qu'il composait au nom de Bab prouvent qu'il encourageait l'ignorance afin d'agir avec plus de force sur l'esprit de partisans aveugles.

§ 5. PROGRÈS DES BABIS. — PROSÉLYTES REMARQUABLES.

Pendant que des poursuites étaient dirigées contre Bab à Ispahan, à Tauris et à Makou¹, le nombre de ses murids augmentait peu à peu secrètement. Bouchrouï et Hadji-Mohammed agissaient avec succès dans le Khorasan et le Mazandéran. Dans l'Irak, cette doctrine fut propagée d'abord, sous la direction de Moulla-Housseïn, par Cheïkh-Ali, qui y apporta un dévouement extraordinaire,

¹ Voy. chap. 1, § 6-10.

et ensuite par Cheïkh-Ali ¹ seul, et avec beaucoup de succès.

Dans Tauris et les environs, le Babisme fut prêché par Agha-Mohammed-Ali et Moulla-Iousouf : les succès de celui-ci furent tels que le village entier de Milân embrassa sa doctrine. Dans la ville de Kazvin, c'était une femme qui prêchait cette doctrine. Cette femme, remarquable par sa naissance, sa beauté et son instruction, avait entendu parler de la nouvelle doctrine, qui accordait aux personnes de son sexe les mêmes droits qu'aux hommes et de plus leur permettait de se montrer en public le visage découvert; elle apparaît sur la scène deux ans auparavant, alors que Moulla-Iousouf enseignait avec succès dans l'Irak. C'était la fille de Hadji-Mohammed-Salih, *Moudjtéhid* de Kazvin, personnage très-connu, et elle était fiancée ² au *Moudjtéhid* Akhound-Hadji-Mohammed-Taki, de Baragan; ainsi par sa position elle était respectée entre toutes les femmes de son pays.

Kourret oul-Aïn (lumière des yeux), — tel est le nom de notre héroïne, — se met en correspondance avec Moulla-Iousouf; elle a des entrevues secrètes avec lui, et au nom de Bab se fait initier à la nouvelle doctrine ³. Le bruit s'en répandit bientôt à

¹ C'était un des disciples de Cheïkh-Ahmed et de Seïd-Kazem. Dès l'apparition des Babis, il devint partisan zélé de leur doctrine et ne cessa d'agir dans ce sens jusqu'à l'anéantissement des Babis de Téhéran en 1852.

² D'après le *Nasih out-Tavarikh*, elle était femme de Moulla-Mohammed, fils de Moulla-Mohammed-Taki.

³ Beaucoup de personnes, et de ce nombre l'auteur de l'Histoire

Kazvin. Ni les exhortations, ni les menaces, ni les larmes de ses parents, ni le mépris de ses adversaires, rien ne peut l'arrêter. Elle va partout sans voile, prêchant l'amour pour Bab et sa doctrine, et organise en peu de temps une communauté nombreuse. Deux partis se formèrent bientôt à Kazvin : l'un sous la menaçante influence des vieux conservateurs des préjugés de l'islam; l'autre, entraîné par Lumière des yeux, s'était fait le défenseur de la nouvelle doctrine.

Comment une femme, créature si faible en Perse, et surtout dans une ville comme Kazvin, où le clergé possède une si grande influence, où les oulemas, par leur nombre et leur importance, attirent l'attention du gouvernement et du peuple, comment se peut-il que là, justement, dans des conditions si peu favorables, une femme ait pu organiser un parti si puissant d'hérétiques? C'est là une question qui déconcerte quelque peu même l'historien de la Perse, Soupehr; c'était en effet sans exemple dans le passé.

Cet historien tâche d'expliquer ainsi ce fait. La fille du *Moudjtéhid*, dit-il, avait reçu une instruction peu commune, elle était savante même et possédait au plus haut degré le don de la parole, mais par-dessus tout elle était belle, et de la beauté la plus éclatante; voilà pourquoi elle s'est vue si vite et si

de la Perse, disent que la doctrine de Bab est parvenue à Kourretoul-Aïn par d'autres voies; suivant eux, elle aurait été en correspondance avec Bab et Moulla-Housseïn.

facilement entourée d'une foule d'adorateurs. C'est ainsi qu'un musulman, aveuglé par la partialité, se rend compte d'un phénomène si extraordinaire. Mais cette femme a eu sur « ces adorateurs » une influence toute spirituelle, elle a su leur inspirer une confiance sans bornes. Elle était en effet instruite et même savante, et sa beauté dû, sans aucun doute, lui être d'un grand secours ; grâce à ces armes, dont la nature l'avait si généreusement munie, elle put, comme on dit, braver le feu et l'eau : tout devait céder devant elle ; partout les chemins devaient lui être ouverts. Elle enleva le voile qui couvrait son visage, non pour fouler aux pieds les lois de la chasteté et de la pudeur si profondément gravées sur les tables de la loi orthodoxe et dans les préjugés populaires, mais bien plutôt afin de donner, par son regard, plus de force aux paroles inspirées qu'elle adressait aux hommes de bonne volonté et aux curieux. Ses discours stigmatisaient cette tyrannie grossière qui, depuis tant de siècles, enchaînait la liberté et dérobaient la beauté derrière un voile éternel ; par conséquent elle ne prêchait pas, ce qu'on lui attribue, au nom de l'impudeur ni au nom de l'abolition des lois de la modestie, mais elle soutenait la cause de la liberté qui, elle aussi, est une vertu.

Cette nouveauté attirait journellement autour d'elle une foule de curieux ; mais les paroles éloquentes et pleines de vérité qui sortaient de ses lèvres captivaient l'esprit, peut-être le cœur même des sages. Tous ceux qui l'avaient entendue s'en retournaient

pleins d'enthousiasme : seuls, quelques hypocrites incurables ne s'étonnaient que de l'impudence de ses discours.

La fille du *Moudjtéhid* se nommait *Zerrin-Tadj* (couronne d'or); ses admirateurs, frappés de sa beauté, lui donnèrent différents noms : ainsi on la surnomma d'abord *Badroud-Doudja* (plaine lune dans la nuit sombre); ensuite *Chams ouz-Zoha* (soleil au méridien), et puis enfin *Kourret oul-Aïn* (lumière des yeux), et *Tahiré* (la pure), noms qui lui sont restés toute sa vie et sous lesquels elle est mentionnée dans le Coran des Babis.

Les Babis, murids de *Kourret oul-Aïn*, se multipliaient de jour en jour à Kazvin. Ce que voyant, un des *Moudjtéhids* de la ville, parent de cette femme, employa tous les moyens pour lui faire abjurer son hérésie, mais sans pouvoir y parvenir. Dans sa colère et son indignation, cette autorité en islam anathématisa publiquement Bab et sa doctrine; mais il paya cet acte de sa vie: une nuit que, suivant sa coutume, il se rendait à la mosquée avant l'aurore, trois Babis se précipitèrent sur lui et le tuèrent.

Un fait semblable¹, horrible dans l'islam, pro-

¹ Le lecteur doit être au courant de l'importance du titre de *moudjtéhid*. Les *Moudjtéhids* sont peu nombreux et gouvernent le royaume spirituel de l'islam. Chacun d'eux a des *mukallids* (disciples), partisans de ses idées et prescriptions dans ce qui regarde l'accomplissement du rite religieux *, de sorte que la Perse chiite et même le chah et sa cour sont soumis à la direction spirituelle des *Moudjtéhids*.

* Voy. *Chérâf oul-Islam*, série 1, Saint-Petersbourg, p. ix, art. 7, § 3.

duisit une grande agitation dans toute la ville. Les coupables furent arrêtés, condamnés à mort, et leur victime mise au nombre des saints¹. Le crime de ces hommes était trop en contradiction avec les lois pour qu'ils trouvassent des défenseurs, et Kourret oul-Aïn dut quitter Kazvin; elle partit accompagnée de ses plus dévoués partisans pour se réunir aux Babis du Khorasan.

§ 6. SOULÈVEMENT ARMÉ DES BABIS DANS LE MAZANDÉRAN
(1848-1849).

Le Mazandéran et le Khorasan se sont toujours fait remarquer par le penchant de leurs habitants pour les querelles religieuses et la superstition; de plus, la situation géographique de ces deux provinces, éloignées du centre du gouvernement, contribuait beaucoup aux succès de tous les soulèvements. Le Babisme avait pris naissance à Chiraz et s'était fortifié dans l'Irak; mais c'est dans le Khorasan que s'organisa le premier soulèvement des Babis, et c'est dans le Mazandéran qu'il acquit une grande extension. Comme nous l'avons dit, Hadji-Mohammed-Ali agissait dans cette dernière province depuis longtemps, et beaucoup de murids s'étaient groupés autour de lui bien avant les succès obtenus par Moulla-Iousouf dans l'Aderbidjan. Plus de trois ans

¹ Ce *Moudjtéhid* est aussi nommé *Hadji-Mohammed-Taki*. On le gratifie maintenant de l'épithète de *Chéhidi-Salis*, ou troisième martyr après Al-Mekki, auteur du *Loum'a*, et Zeïn oud-Din, auteur du *Cherk oul-Loum'a*, commentaire du précédent. Tous les deux furent de célèbres juristes chiïtes.

avant la mort de Mohammed-Schah, Hadji-Mohammed y paraît déjà, et deux ans à peu près avant la mort de ce monarque nous trouvons Moulla-Housseïn dans le Khorasan, où il était accouru de l'Irak pour agir de concert avec Hadji-Mohammed-Ali. Ce Hadji avait, en sa qualité de *Moudjtéhid*, une grande importance dans le Mazandéran; puis on s'aperçut qu'il était partisan de la doctrine de Bab¹. Son activité dans l'Irak, le Khorasan et le Mazandéran, était infatigable. Moulla-Housseïn et lui répandaient la nouvelle doctrine, non-seulement parmi le bas peuple, mais ils ne craignaient pas d'y engager les plus puissants d'entre le clergé et les courtisans. D'après l'historien Soupehr, Moulla-Housseïn, lorsqu'il était encore dans l'Irak, chercha ouvertement à gagner à la doctrine de Bab Manoutchehr-Khan², gouverneur général d'Ispahan; à Kachan, il gagna le *Moudjtéhid* Hadji-Moulla-Mohammed, de Nérak, connu par son

¹ Quelques personnes pensent que ce Hadji-Mohammed n'avait point du tout été *Moudjtéhid*, mais qu'il jouissait dans le peuple des avantages de ce titre appartenant à son homonyme, qui en effet était revêtu de cette dignité dans le Mazandéran. L'historien de la Perse prétend que ce Babi effréné avait été dans sa jeunesse attaché au service du *Moudjtéhid* du Mazandéran qui portait le même nom (Hadji-Mohammed-Ali), et qu'il avait amassé auprès de lui quelque savoir et quelque argent; après quoi, il était parti pour la Mecque; avait rencontré Bab chemin faisant, avait embrassé sa doctrine et s'était donné à lui corps et âme. Revenu de la Mecque avec le nom de Hadji-Mohammed-Ali, il s'établit à Bar-Fourouch dans le Mazandéran et y agit de concert avec Moulla-Housseïn. (Voyez plus haut, § 3.)

² L'historien de la Perse soupçonne même ce gouverneur général d'avoir éprouvé des sympathies pour la doctrine de Bab. (Voir chap. 1, § 5.)

érudition, et enfin à Téhéran, le Chah lui-même et son premier ministre Hadji-Mirza-Aghassi auquel il présenta une lettre de la part de Bab. Ceci se passait au début de leur carrière, et l'audace de Moulla-Housseïn resta non-seulement impunie, mais les succès dont furent couronnées ses tentatives de prosélytisme auprès de personnages éminents de la Perse lui donnèrent une assurance dont il ne se départit jamais. Ainsi à Ispahan il fit un prosélyte de la plus haute importance dans la personne de Moulla-Mohammed-Taki, de Hérat, homme très-connu et qui appartenait au clergé de cette ville; dans les mosquées, il appelait le peuple à reconnaître la suprématie spirituelle de Bab ¹; à Kachan, il convertit un riche marchand du nom de *Hadji-Mirza-Djan*; à Méched, il acquit à la doctrine de Bab un savant célèbre, Cheïkhite d'un grand mérite, dont l'influence était très-grande dans le peuple; c'était Moulla-Abdoul-Kadir, de Yezd. A Nichabour enfin, il convertit Moulla-Ali-Asghar, *Moudjtéhid* fameux, ce qui produisit une grande agitation dans le peuple, et alors seulement les autorités locales songèrent à prendre des mesures répressives contre Moulla-Housseïn. Il fut arrêté par ordre de Hamza-Mirza, commandant supérieur de l'armée du Khorasan; mais il ne resta pas longtemps enfermé, car, lors des troubles qui eurent lieu à Méched ², il parvint à s'enfuir.

¹ Voy. *Nasih out-Tavarih*, t. III, à la relation des événements pour 1264 de l'hégire.

² Ces troubles eurent lieu au mois d'août 1848; ils furent causés

Après avoir écrit à Hadji-Mohammed-Ali et à Tahiré, l'héroïne de Kazvin, il se dirigea de façon à pouvoir se réunir à eux, allant de ville en ville à travers le Khorasan, et mettant à profit l'état des esprits pour faire un grand nombre de prosélytes. Lorsque, accompagné de ses adhérents, il arriva à Miami¹, trente-cinq des habitants se joignirent immédiatement à lui. Encouragé par tant de succès, il se mit à prêcher au nom de Bab avec plus d'ardeur que jamais, ce qui souleva contre lui le clergé du pays et occasionna des troubles. Les gens de Miami, excités par le clergé, se ruèrent sur les hérétiques, et, après une lutte courte mais ardente, les expulsèrent de la ville; ce fut la première escarmouche que les Babis eurent à soutenir dans le Khorasan. Après cet échec causé par l'infériorité du nombre, Moulla-Housseïn prit le chemin de Chahroud², où il fut aussi fort mal reçu; c'est pourquoi lui et ses partisans se rendirent à Bastam³ et allèrent s'installer à 13 kilomètres de cette ville, dans le village Housseïn-Abad, où il continua avec succès ses prédications.

Ces événements se passaient à l'époque de la mort de Mohammed-Chah (septembre 1848). En Perse,

par la mauvaise administration de Hamza-Mirza et fomentés par les intrigues secrètes d'un homme très-connu, nommé Salar. (Voy. ch. 1, § 12, et chap. II, § 13.)

¹ Petite ville sur la route, vers la frontière du Tabaristan, à 143 kilom. d'Asterabad.

² Ville à 50 kilom. de Miami.

³ Ville ancienne, aujourd'hui village de peu d'importance, à peu de distance et au nord de Chahroud.

les interrègnes sont ordinairement signalés par des troubles; aussi Moulla-Housseïn ne perdait aucune occasion pour en profiter. Il écrivit de nouveau à Hadji-Mohammed-Ali dans le Mazandéran, et à Kourretoul-Aïn, sur la nécessité de réunir leurs forces sur un seul point, et leur conseillait de se réunir à un moment donné à Bar-Fourouch, ville principale du Mazandéran.

A cette époque les communications étaient plus difficiles qu'elles ne le sont aujourd'hui; même à présent, dans cette partie de la Perse, une lettre met de six à sept jours pour parvenir d'une ville à une autre, lors même que la distance ne dépasse pas 200 kilomètres. Les lettres ne sont pas expédiées par la poste, mais elles sont confiées à des particuliers qui, chemin faisant, s'arrêtent pour leurs propres affaires et remettent les lettres dont ils se sont chargés souvent un mois après le terme voulu. J'ai cessé au reste de m'étonner de ces lenteurs depuis qu'un vice-amiral m'a appris qu'en été une lettre, expédiée de Saint-Pétersbourg pour Cronstadt par Londres, a la chance d'arriver plus vite à son adresse qu'une lettre expédiée en automne ou au printemps par la voie directe. Cette plaisanterie était certainement fondée sur ce qu'en automne et au printemps les communications sont parfois fort difficiles entre ces deux villes. Au reste il ne s'agit point de ceci, mais bien des correspondances entre les chefs des Babis. Les lettres furent confiées à des exprès qui se réunirent à des caravanes. A cette époque, Hadji-Mo-

hammed-Ali était en route pour Bar-Fourouch. A peu près six mois auparavant (en avril ou mai 1848), lorsque, accompagné de ses prosélytes, il se rendait de l'Irak dans le Khorasan, il avait appris la nouvelle des troubles qui avaient éclaté à Kazvin et des succès de Kourret oul-Aïn.

Le bruit lui était parvenu que cette femme remarquable avait quitté Kazvin suivie de ses adhérents pour se réunir aux Babis du Khorasan. Soit qu'il ait été renseigné antérieurement, soit calcul, le Hadji dirigea son voyage de façon à la rencontrer. Il la rejoignit dans une bourgade du nom de *Bedeht*, non loin de Bastam. L'historien de la Perse peint cette entrevue sous des couleurs fort romanesques. Il représente Hadji-Mohammed-Ali et Kourret oul-Aïn comme deux amoureux prêchant ensemble et en tous lieux le socialisme et le communisme jusqu'à l'établissement du royaume de Bab¹. Il continue son récit humoristique au sujet de ces deux personnages :

¹ On prétend qu'ils disaient : « Jusqu'à ce que le royaume de Bab embrasse le monde entier, jusqu'à ce que de nouvelles lois viennent régir la vie spirituelle et la vie temporelle, tous les Babis sont affranchis (au nom de Bab) de l'obéissance envers le *Chariat*; tout entre eux est en commun, et biens et femmes. » Mais des témoins oculaires assurent que Kourret oul-Aïn disait, en présence de Mohammed-Ali, aux Babis assemblés les paroles suivantes : « Tant que le royaume de Bab ne sera pas établi et que sa loi ne régnera pas parmi vous, vous êtes libres de vous soumettre au *Chariat* ou de le rejeter. En attendant, guidez-vous d'après les lois que Dieu a gravées dans vos consciences; observez tout ce qui est bon, tout ce qui est bien; fuyez le mal. Vous êtes tous membres de la même communauté, vous êtes tous frères : partagez donc vos biens entre vous comme il convient à des frères. »

qu'au jour où ils furent séparés par les persécutions des jeunes gens sortis de la masse du peuple, les uns ayant des vues sur la belle missionnaire et les autres craignant le scandale. Ces derniers, selon le même historien, à la tête de nombreux volontaires, poursuivaient partout les Babis, saccageant et pillant leurs demeures¹. Quoiqu'il en soit, nous savons que Hadji-Mohammed-Ali partit pour Bar-Fourouch, et Kourret, oul-Aïn alla se cacher au fond du Mazandéran avec ses adhérents, et, passant d'un lieu à l'autre, de village en village, elle poursuivait ses prédications enthousiastes.

A Bar-Fourouch, le Hadji, ayant appris l'approche de Moulla-Housseïn, rassembla tous ses partisans. Nous ignorons quel en était le nombre; nous savons seulement que trois cents des habitants de Bar-Fourouch s'étaient réunis à lui lors de l'arrivée de Moulla-Housseïn. Cet événement répandit la terreur parmi les gens du clergé, et les principaux d'entre eux ne sortaient qu'armés. Un nombre suffisant de fusiliers gardaient leurs demeures et les escortaient lorsqu'ils se rendaient, soit à la mosquée, soit chez leurs amis. Les habitants de cette ville, pour la plupart commerçants, marchands ou cultivateurs, s'effrayèrent des conséquences auxquelles pouvait entraîner cet état de choses; l'inter règne avait amené partout le désordre et la licence, et les habitants ne pouvaient songer qu'à la défense de leurs biens et de leurs personnes. En conséquence, plainte fut por-

¹ *Nasih out-Tavarikh*, t. III, relation des événements de 1264.

tée à Khanlar-Mirza, qui, à cette époque, était encore gouverneur du Mazandéran; on lui demanda aide et protection.

Les autorités de la province, qui pour le moment n'étaient point en état de prendre des mesures décisives, engagèrent les Babis à quitter Bar-Fourouch, à se séparer de ceux des habitants qui étaient étrangers à leur doctrine et à se retirer où bon leur semblerait dans les environs; Moulla-Housseïn y consentit. Tous les Babis, au nombre de plus de quatre cents, abandonnèrent la ville et s'établirent dans les montagnes de Sévad-Kouh¹. Bientôt après Khanlar-Mirza ayant été mandé dans la capitale, Moulla-Housseïn en profita pour retourner avec ses Babis à Bar-Fourouch, où leur présence causa de l'agitation, des dissensions et des querelles.

Le premier dignitaire parmi le clergé, le *Sa'id oul-oulema*, fit demander des troupes au commandant militaire de Laridjan, qui envoya trois cents hommes, sous les ordres du major Mohammed-Beg.

C'était la première fois que les Babis agissaient ouvertement dans le Mazandéran. Dans les premiers moments et tout en se défendant ils culbutèrent ceux qui les poursuivaient, et, après avoir fait un bon butin, se fortifièrent dans le caravanseraï qui touchait à l'enceinte de la ville, à Sebzé-Meïdan; puis ils conclurent un traité de paix avec les habitants de la ville.

¹ A 30 kilom. de Bar-Fourouch et à 10 kilom. de Cheikh-Tabersi,

Les autorités restèrent spectatrices impassibles et indifférentes, sous le prétexte spécieux qu'aucun ordre n'avait été reçu de la capitale; aussi ceux d'entre les habitants qui souffraient de l'état des choses disaient-ils hautement qu'elles s'étaient laissé corrompre par les dons des Babis; mais cela ne devait pas durer longtemps. Aussitôt que la nouvelle de l'avènement du nouveau roi se fut confirmée, Abbas-Kouli-Khan, sardar du Laridjan, voulut faire preuve de zèle en devançant les ordres du nouveau gouvernement. Il se transporta avec ses troupes à Bar-Fourouch. Moulla-Housseïn, qui ne s'y attendait pas et qui comprit aussitôt qu'il lui serait impossible de résister à des troupes régulières, était tout prêt à se retirer. Le sardar, qui voulait attirer sur lui les regards du nouveau gouvernement et qui ne désirait nullement en venir aux mains, proposa à Moulla-Housseïn d'abandonner le lieu où il s'était retranché et d'aller où il voudrait, lui et les siens; c'était tout ce que désirait Moulla-Housseïn, qui demanda à se retirer à Ali-Abad sur la limite du district du Laridjan. Le sardar y consentit volontiers et désigna un détachement de cavaliers armés qui durent escorter les Babis jusqu'à leur destination. Une fois leur mission accomplie, les cavaliers revinrent à Bar-Fourouch et les Babis s'établirent dans les environs d'Ali-Abad.

Un individu du nom de *Khosrev-Beg* réunit des vo-

où les Babis se fortifièrent dans la suite; ils occupaient les bords de la rivière *Taikh*.

lontaines dans le but d'expulser les Babis par la force ou par la ruse et de s'emparer de leurs richesses. Il se préparait à tomber sur eux à l'improviste, lorsque Moulla-Housseïn, à la tête des Babis exaspérés, marcha bravement au-devant de l'indigne Khosrev, l'attaqua près de la ville de Sari et défit entièrement sa bande, après l'avoir tué lui-même de sa propre main. Au dire de l'historien Soupehr, cette victoire inspira aux Babis la plus grande confiance dans l'avenir.

A cette époque, les principaux dignitaires du Mazandéran étaient partis à Téhéran pour rendre leurs hommages au nouveau souverain, et cette province était restée sans administration aucune. Moulla-Housseïn profita de cette circonstance pour se fortifier en toute hâte dans un endroit non loin de Sari, près du tombeau du cheïkh Tabersi. Mettant à profit la terreur qui s'était emparée des habitants des villages voisins et l'insouciance des autorités locales, il fit élever des retranchements en se faisant aider, bon gré mal gré, par les habitants eux-mêmes, y rassembla des provisions de toute sorte en quantité suffisante et attendit un parti de Babis de l'Irak et de l'Aderbidjan, sous la conduite de Moulla-Iousouf¹. Ce célèbre propagateur du Babisme, ayant eu connaissance des persécutions dont ses coreligionnaires avaient souffert dans leur trajet du Khorasan dans le Mazandéran, s'y rendit en toute hâte à travers l'Irak,

¹ Il est étrange que le *Nasikh out-Tavariikh* ne fasse pas mention de ce chef des Babis de l'Aderbidjan.

suivi d'un nombre imposant de prosélytes, gens décidés à tout, et se fit remplacer dans l'Aderbidjan par un individu nommé *Akber*, de Koum; il est probable que les partisans de Kourret oul-Aïn se joignirent à lui¹. Hadji-Mohammed-Ali, comme nous l'avons vu, s'y trouvait depuis longtemps déjà; par son titre de *Moudjtéhid*, il tenait le premier rang dans l'ordre spirituel, de sorte que Moulla-Housseïn et plus tard Iousof devaient être ses subordonnés. Cependant la direction des affaires de la société resta dans les premiers temps entre les mains de Moulla-Housseïn, qui se montra héros et administrateur dans toute l'acception du mot. Trois mois se passèrent ainsi sans que les Babis éprouvassent d'obstacles et pendant lesquels ils purent se fortifier près de Sari.

§ 7. MESURES PRISES PAR LE NOUVEAU GOUVERNEMENT (1848).

Aussitôt que le nouveau gouvernement se fut installé à Téhéran, son premier soin fut de songer à l'Aderbidjan, province la plus rapprochée de la capitale et la plus menacée. Bab, qui dans les idées du gouvernement était le principal auteur de toutes les

¹ Ce fait n'est mentionné nulle part. « Kourret oul-Aïn, dit l'historien de la Perse, répandit le Babisme avec ardeur dans le Mazandéran. » Où donc ses partisans s'étaient-ils retirés pendant ce temps ? Il n'en dit pas un mot. Il fait mention de cette femme encore une fois lors des événements de Téhéran. Quoi qu'il en soit, les partisans de cette prosélyte remarquable du Babisme durent se réunir aux Babis du Mazandéran. Des témoins oculaires assurent que Kourret oul-Aïn, que l'on nommait aussi *Takiré* (la pure), n'a jamais été dans le Khorasan, et qu'après s'être séparée de Hadji-Mohammed-Ali elle resta dans le Mazandéran.

calamités, se trouvait enfermé dans la forteresse de Tchégrik. Les autorités de Tauris reçurent l'ordre de mettre à la raison les habitants de Milân et de livrer Bab à la mort, attendu que le bruit courait que les gens de Milân, sous la conduite d'Akber de Koum, achetaient secrètement des armes et préparaient des munitions de guerre pour accourir à la défense de Bab. Cependant, depuis que Moulla-Iousouf les avait quittés, les habitants de Milân avaient beaucoup perdu de leur confiance en eux-mêmes. Ali-Akber ne possédait ni la fermeté ni l'énergie nécessaires pour soutenir leur courage; de plus les mesures de rigueur que le nouveau premier ministre avait prises contre les Babis avaient entraîné beaucoup d'entre eux à abjurer une doctrine qu'ils n'avaient embrassée que par entraînement. D'après M. Sévruguin, les autorités de Tauris envoyèrent à Milân l'ordre de se saisir de tous les Babis. Plusieurs d'entre eux prirent la fuite, et ceux qui furent amenés à Tauris furent envoyés au premier *Moudjtéhid* Mirza-Ahmed. On trouva sur eux diverses prières et talismans que leur avait distribués Bab (ou plutôt Seïd-Housseïn) ¹. Plusieurs de ceux de Milân, toujours au dire de M. Sévruguin, se seraient repentis de leurs erreurs à la première injonction, et les récalcitrants y auraient été amenés à coups de bâton; de sorte que

¹ Nous possédons deux de ces talismans, qui nous ont été communiqués par un ancien élève de la Faculté orientale, M. Melnikoff, qui a passé quelques années en Perse pour des affaires de service. Nous parlerons de ces talismans au chapitre III de cette relation.

tous, sans en excepter le murid le plus dévoué et le plus convaincu, Akber de Koum, auraient juré de renoncer à la nouvelle doctrine et auraient même proféré des malédictions contre le maître.

Dans le Mazandéran les choses ne se passèrent pas si pacifiquement.

Comme nous l'avons vu, il s'était rapidement formé autour de Hadji-Mohammed-Ali, avec l'aide de Moulla-Housseïn, une troupe de Babis intrépides, s'élevant, dit-on, à sept cents hommes des plus braves et des plus fanatiques, parfaitement armés et bien pourvus de vivres. D'après l'historien de la Perse et des témoins oculaires, les Babis, en l'absence des autorités de la province, avaient élevé une vraie forteresse autour du tombeau du cheïkh Tabersi. Elle consistait en un rempart de terre avec deux portes, l'une à l'ouest, l'autre au sud-est; ce rempart était flanqué de douze tours de 18-20 pieds d'élévation et distantes de 600-720 pieds, de façon à pouvoir être facilement défendues par les tours voisines dans le cas où l'une d'elles serait attaquée. Le rempart (ainsi que les tours) était défendu par des remblais en terre, à embrasures, étayé par des poutres et encombré d'arbres; il s'élevait en pente jusqu'au niveau de la muraille et se terminait par un fossé large de 10 pieds et assez profond, rempli d'eau que fournissaient les ruisseaux et les petites rivières du voisinage. Le tombeau avec ses bâtiments de pierre et son enclos se trouvait au centre et servait de citadelle. Il était aussi fortifié par des remblais de terre dans lesquels

se trouvaient des souterrains secrets; les habitants de la forteresse, convenablement armés, occupaient l'espace compris entre la citadelle et les remparts et s'y étaient construit des logements temporaires. Le même historien ajoute encore (mais ceci est contredit par des témoins oculaires) qu'entre les murailles et dans l'intérieur des terrassements, on avait creusé des fossés hérissés de pieux aigus et d'armes tranchantes; ils étaient légèrement recouverts et avec assez d'art pour être inaperçus : ainsi, dans le cas où les ennemis auraient fait irruption dans la forteresse, ils auraient trouvé la mort dans ces espèces d'oubliettes. Le même historien dit que, par son énergie et son activité, Moulla-Housseïn put attirer à lui un grand nombre de prosélytes parmi les habitants des campagnes voisines, si bien que la forteresse renferma bientôt deux mille hommes bien armés et suffisamment approvisionnés ¹.

Hadji-Mohammed-Ali jouait ici le rôle de pouvoir spirituel, et pour lui donner plus d'éclat et plus d'importance, continue l'historien, Moulla-Housseïn ne le nommait que « très-haut seigneur » (*Hazreti-a'la*); il fléchissait les genoux devant lui et le cachait aux regards comme un être sacré. Quand Hadji-Mohammed-Ali apparaissait, tous se prosternaient et aucun

¹ Voir *Nasik out-Tavarikh*, tome III, relation pour 1264. D'après des témoins oculaires et dignes de foi, les habitants des villages environnants se soumirent en effet aux volontés de Moulla-Housseïn qu'ils secondaient de tous leurs efforts, soit en travaillant à élever la forteresse, soit en fournissant des provisions; mais ils agissaient ainsi par terreur et non par sympathie.

n'osait lever le front avant que lui-même l'eût ordonné; par là Moulla-Housseïn entretenait la crédulité de ses Babis dans la foi en l'autorité suprême de leur maître, de sorte qu'au moindre signe tous se seraient jetés au feu et à l'eau pour lui. En même temps que l'ordre avait été envoyé de Tauris de mettre Bab à mort et de faire rentrer dans l'obéissance les habitants de Milân, il avait été prescrit aux autorités du Mazandéran de soumettre les rebelles dans cette province; mais les résultats furent déplorables.

Les grands du Mazandéran qui séjournaient dans la capitale assurèrent au roi que cette poignée de Babis ne méritait point qu'on envoyât de Téhéran des troupes régulières contre eux. « Nous en viendrons à bout, disaient-ils, avec nos propres moyens, et nous étoufferons bientôt cette agitation momentanée. » Ainsi toujours et dans tout pays les habitants des capitales raisonnent sur les affaires dans les provinces, lors même qu'ils n'en connaissent ni la situation, ni les besoins. Le roi consentit à ce qu'ils proposaient. Les grands du Mazandéran procédèrent bientôt au recrutement de volontaires qui devaient marcher contre les Babis et les mettre à la raison.

De trois districts de cette province, on rassembla sept cent cinquante hommes. tous bons et braves cavaliers. « Les volontaires envoyés contre les révoltés, dit M. Sévruguin, prirent presque tous la fuite après deux ou trois attaques en voyant l'acharnement avec lequel les Babis se battaient. »

« Dans cette rencontre, dit l'historien de la Perse,

la milice fut exterminée jusqu'au dernier homme, et son commandant tué de la main de Moulla-Housseïn; un village où les fuyards s'étaient réfugiés fut pillé et incendié ¹. »

Cette victoire anima les Babis au point de leur communiquer un courage à toute épreuve. Le bruit s'en répandit dans toute la province et la crainte s'empara des habitants. M. Sévruguin dit que dans le Mazandéran entier on était convaincu que nulle force ne pourrait vaincre Moulla-Iousouf²; outre la bravoure qu'il inspirait à ses hommes, il possédait encore, au dire du peuple, le secret de faire de l'or. Cette défaite engagea le gouvernement à prendre des mesures plus rigoureuses et plus efficaces. Par ordre du roi, Mehdi-Kouli-Mirza partit immédiatement pour le Mazandéran.

Conformément à un plan arrêté, il devait prendre un détachement à Hezârdjérib sous les ordres de

¹ Ce village, disent des témoins, se nommait *Ferâhill*; il fut incendié par erreur; on l'avait pris pour le village de Vâsseks, dont nous parlerons plus loin. En effet les habitants de Ferâhill avaient été d'un grand secours aux Babis, et même quelques-uns d'entre eux avaient embrassé leur doctrine; c'est pourquoi Moulla-Housseïn fit tout son possible pour éteindre l'incendie, mais sans pouvoir y parvenir.

² Tout ce que M. Sévruguin attribue à Moulla-Iousouf, on l'attribue dans le Mazandéran à Moulla-Housseïn. La raison en est, d'après nous, que, comme chef des Babis de l'Aderbidjan et de l'Irak, Moulla-Iousouf était plus connu à Téhéran et à Tauris. Il se peut en effet qu'il ait paru sur la scène pour quelques jours comme chef militaire des Babis dans le Mazandéran, après la mort de Moulla-Housseïn. Comme nous l'avons déjà dit, l'historien Soupehr ne parle nullement de Moulla-Iousouf.

Moustafa-Khan, un autre du Laridjan commandé par Abbas-Kouli-Khan, cerner les rebelles et les exterminer tous « jusqu'au dernier ; » tels étaient les ordres du roi ¹.

Mehdi-Kouli-Mirza se rendit à sa destination accompagné d'une suite nombreuse. Vers la fin de décembre 1848, il arriva dans le Mazandéran et prit ses quartiers dans le village de Vasseks sur la rive droite de la petite rivière Sévad-Kouh, à l'orient et en vue de la forteresse des Babis. C'est là que le rejoignirent les troupes régulières désignées pour cette expédition, forces quadruples de celles des Babis, sans compter les troupes du Laridjan. Le temps était froid et neigeux. Le prince persan, pour qui anéantir une poignée de Babis était une misère, se préoccupa fort peu des dispositions à prendre contre eux. Le chef ainsi que les troupes ne songeaient qu'à se défendre du froid et se livraient au repos le plus absolu. Pourtant une seule disposition avait été prise : on avait coupé les communications des assiégés avec les villages environnants.

A la vue de troupes si nombreuses, les Babis firent s'abandonner au désespoir ; mais leur vaillant chef les rassura en leur promettant la victoire. Cependant la bonne intelligence et la discipline qui

¹ Ce que nous disons ici est tiré de l'historien de la Perse, qui, bien que partial en général pour le gouvernement, rehausse dans sa relation des événements du Mazandéran beaucoup les exploits des Babis, dans le but probablement de relever le côté moral des soldats persans, extrêmement braves en paroles, mais qui en réalité sont plus prudents que courageux.

régnait parmi les Babis les soutenaient dans leur situation ¹. Entourés d'ennemis, devant s'attendre à tout moment à être attaqués, privés en apparence de tout moyen de se ravitailler et de communiquer avec le dehors, ils étonnaient Mehdi-Kouli-Mirza, lequel espérait qu'ils finiraient par se rendre à discrétion après avoir épuisé leurs vivres, ou bien qu'ils se laisseraient mourir de faim; aussi persévérait-il dans sa tactique d'insouciance et d'inaction. Cependant les Babis ne mouraient point de faim et ne se rendaient pas non plus; le jour, ils étaient invisibles; mais la nuit venue, et malgré les dispositions prises par l'ennemi, ils sortaient de leurs murs et allaient s'approvisionner. L'obscurité les favorisait ainsi que la frayeur ou la sympathie qu'ils inspiraient aux habitants des villages voisins. Ils s'y pourvoyaient abondamment de beurre et de riz pour préparer le *tchilaw*, leur nourriture favorite ².

¹ Pour mieux maintenir la discipline, dit M. Sévruais, il avait été établi que ceux des Babis qui n'avaient atteint qu'au premier degré de la foi et qu'on nommait *moutézelzélins* (litt. chancelants) obéiraient à la moindre injonction et passivement à ceux qui étaient entièrement acquis au Babisme, et qui, pour cette raison, portaient le nom de *moutésaddykins*.

² Le *tchilaw* est dans le Mazandéran la nourriture quotidienne et favorite des habitants, tout comme pour les Russes le *kacha* ou gruau de blé de sarrasin, avec lequel il a beaucoup d'analogie, sinon qu'il est fait avec du riz. Dans le peuple on en cuit pour plusieurs jours et il se mange froid. Pendant les travaux des champs, les paysans en emportent avec eux, et cela constitue leur seule nourriture. Le *tchilaw* dans cet état se nomme *kété*.

§ 8. PREMIÈRE ATTAQUE DES BABIS

(Commencement de 1849).

Quinze jours se passèrent sans que les assiégeants en fussent plus avancés ; une partie des troupes du Laridjan étaient attendues au camp. Les Babis, jugeant le moment favorable, résolurent de faire une sortie et de chercher à obtenir quelque avantage décisif avant l'arrivée des renforts. Le camp, qui s'étendait de l'autre côté de la rivière Talar, était plongé dans le sommeil. Mehdi-Kouli-Mirza, gouverneur du Mazandéran, et deux princes, Soultan-Housseïn-Mirza et Dâvoud-Mirza, accompagnés de leurs proches et de leurs serviteurs, avaient établi leur quartier général au village de Vâsseks, situé non loin du camp. Les Babis, au nombre de trois cents, sortirent de leur forteresse à la faveur d'une nuit obscure, traversèrent la rivière à gué et se portèrent en silence vers ce village où tout dormait. Moulla-Housseïn et Hadji-Mohammed-Ali conduisaient ces braves. Pour éviter toute alerte dans le camp ennemi, ils le tournèrent, et, se dirigeant sur la route du Laridjan, ils expédièrent en avant quelques cavaliers qui devaient répandre le bruit que les troupes attendues arrivaient, et faire accroire qu'ils faisaient partie de l'avant-garde. A l'aide de cette ruse, les trois cents Babis purent s'approcher sans obstacle du quartier général des princes, qu'ils cernèrent et incendièrent immédiatement. Entourés de flammes et de fumée,

tous ceux qui cherchaient à fuir tombaient sous le coutelas et le poignard des assaillants.

Mehdi-Kouli-Mirza s'échappa par une porte qui donnait sur la campagne et ne sauva sa vie que par une fuite précipitée; les deux autres princes, surpris par l'incendie, furent à moitié brûlés et moururent au bout de trois jours; leurs serviteurs furent massacrés et le village réduit en cendres. Après ce coup de main hardi, les Babis rentrèrent dans leurs murs sans avoir éprouvé la moindre perte ¹.

Le lecteur demandera sans doute ce que faisaient les troupes régulières, les *sarbaz*. Nous répondrons à cette question en empruntant les paroles de l'historien Soupehr. « Au moment où Moulla-Housseïn marchait pour cerner le quartier général, dit-il, et avant de se jeter sur les maisons occupées par les princes et leurs suite, il envoya au camp deux ou trois de ses hommes qui devaient se faire passer comme étant de l'avant-garde des troupes du Laridjan, lesquelles venaient d'arriver au quartier général, jeter des cris de terreur et d'effroi en disant que le prince Mehdi-Kouli-Mirza (le commandant en chef) venait d'être assassiné avec tout son entourage. »

Le rusé chef des Babis savait fort bien qu'une semblable nouvelle, jetée au milieu d'une nuit obs-

¹ On dit que huit ou dix Babis venus de l'Irak et qui cherchaient à gagner Cheikh-Tabersi furent pris par les patrouilles et retenus prisonniers à Vasseks par ordre du prince. Pendant cette nuit qui lui fut si fatale, ils parvinrent à s'échapper et à se réunir aux Babis; c'était une petite partie des prosélytes de l'Irak qui accompagnaient Moulla-Iousouf.

cure, répandrait la terreur parmi les habitants du village et parmi les « braves sarbaz » : il ne s'était pas trompé. Cette nouvelle se répandit dans le camp avec la rapidité de la foudre; les flammes avaient déjà dévoré le quartier général et une partie du village, avant que les troupes eussent eu le temps de se reconnaître. Le désespoir s'était emparé de tous. Les hurlements des chiens, les lamentations des habitants, les cris que les assaillants poussaient à dessein, tout contribuait à centupler la frayeur des sarbaz et des noukers. Il leur semblait que la terre entière était couverte de Babis, qu'ils étaient entourés de milliers de ces sectaires, qu'à la clarté de l'incendie le camp allait leur servir de point de mire et qu'ils allaient être criblés de leurs balles. Et pourtant, à en croire l'historien, un camp persan est un modèle qu'envieraient les meilleures armées européennes quant à l'ordre, à la promptitude, à l'entrain avec lequel, en cas d'alerte, les hommes peuvent se mettre sous les armes et courir à l'ennemi; mais pour cette fois cet ordre et cette célérité tant vantés furent employés à fuir, et ce fut bientôt un désordre inouï, un sauve qui peut général.

En moins de rien il ne resta plus personne dans le camp; les sarbaz et les noukers se dispersèrent dans toutes les directions, abandonnant leurs richesses, leurs vivres et leurs munitions; un grand nombre, ajoute l'historien, se sauvèrent en chemise.

Cependant les Babis continuèrent tranquillement leur œuvre de destruction, et de pillage, et long-

temps après l'aube ils évacuèrent le camp aux yeux des troupes royales ébahies, emportant dans leur forteresse les dépouilles des vaincus sans être le moins du monde inquiétés. L'historien de la Perse, sans doute pour s'égayer aux dépens de ces troupes saisies d'une terreur panique, continue son récit humoristique en disant que le hasard ayant mis sur le chemin des Babis six cents d'entre les fuyards, ceux-ci non-seulement ne songèrent point à leur barrer le passage, mais « plus prompts que le vent, plus rapides que l'éclair, » ils s'enfuirent laissant le champ libre à Moulla-Housseïn et à ses compagnons, qui arrivèrent en plein jour et triomphants sous les murs de leur forteresse, où ils disparurent aux yeux des spectateurs étonnés. Dans cette affaire ils ne perdirent que trente hommes, et Hadji-Mohammed-Ali y fut légèrement blessé à la figure.

Nous suivrons maintenant le prince, commandant en chef et gouverneur du Mazandéran, qui avait pris la fuite, et ici nous nous guiderons également sur les indications de l'historien.

Nous avons déjà dit que le prince s'était enfui par une porte qui donnait sur la campagne. Il courut sans regarder derrière lui jusqu'à une distance de trois kilomètres par le froid et dans la boue. Personne n'avait remarqué sa fuite. Exténué de fatigue, il rencontra enfin un villageois qui montait un cheval à poil et sans bride; cet homme reconnut le prince, le plaça sur son cheval et le conduisit dans un hangar qui servait d'étable. Le villageois laissa

le prince se livrer au sommeil et partit au grand galop pour aller donner de ses nouvelles, et peu de temps après arrivèrent des sarbaz et des noukers qui emmenèrent le prince au village Kadi-Kala. Le matin venu, ils se rendirent en hâte à Sari. « Cet événement, ajoute Soupehr, jeta une si grande terreur parmi les habitants de cette ville, que malgré le froid et la neige ils s'enfuirent tous avec leurs familles dans les montagnes. »

§ 9. SECONDE SORTIE DES BABIS. — MORT DE MOULLA-HOUSSEÏN (Mars 1849).

Mehdi-Kouli-Mirza prit la résolution de suspendre les hostilités et d'établir sa résidence à Sari. Sur ces entrefaites, arriva enfin Abbas-Kouli-Mirza avec les troupes du Laridjan. Comme il avait sans doute appris ce qui s'était passé, désireux qu'il était de réparer sa lenteur, il vint directement mettre le siège devant la forteresse des Babis. Il adressa au prince, sur ses opérations, un rapport rempli de phrases qui, selon lui, devaient le consoler et qui au fond n'étaient que de vraies fanfaronnades dont l'historien de la Perse ne peut s'empêcher de s'égayer. « Je viens de cerner le repaire où sont enfermés ces misérables, s'écrie-t-il, et je n'ai besoin d'aucun renfort. Si Votre Altesse a l'envie de se divertir, je la prierai de venir voir comment nous allons guerroyer. » Le gouverneur du Mazandéran, qui tout récemment encore jugeait les Babis aussi légèrement que le sardar du Laridjan, mais qu'une triste expérience avait plei-

nement convaincu de son erreur, fut fort effrayé au reçu du rapport « consolateur. » Il donna l'ordre au détachement d'Afghans commandé par Mouhsin-Khan, aux tirailleurs d'Achrefs, commandés par Mohammed-Kérim-Khan, ainsi qu'à la milice de Sévad-kouh sous les ordres de Khalil-Khan, de voler au secours du sardar; bientôt ces troupes se présentèrent à Abbas-Kouli-Khan.

Le sardar s'était établi avec la plus grande négligence au sud-ouest et vis-à-vis de la forteresse sans avoir pris la moindre mesure, soit pour donner l'assaut, soit pour repousser une attaque des assiégés, dans le cas où ils auraient fait une sortie; et la première qu'ils avaient faite devait pourtant être encore toute fraîche à la mémoire des troupes envoyées au secours de celles du Laridjan. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait pas fait élever de *senguers* (retranchements), il répondit : « A quoi bon des *senguers*? . . . les soldats du Laridjan n'ont-ils pas leurs poitrines? » C'est ainsi que Soupehr nous dépeint le présomptueux Abbas-Kouli-Khan; nous verrons quelles furent cependant les conséquences de cette présomption.

Moulla-Housseïn, ayant remarqué une certaine agitation dans le camp de l'armée royale, crut d'abord qu'il s'agissait de quelques manœuvres; mais lorsque bientôt après il vit arriver sous ses murs les troupes du Laridjan si longtemps attendues, il comprit de quoi il s'agissait, et en attendit le résultat, tout en s'occupant à compléter ses moyens de dé-

fense. Mais ayant de nouveau remarqué un grand mouvement dans le camp et des masses de troupes qui s'approchaient, Moulla-Housseïn eut recours à la ruse. Il ordonna à ses Babis d'observer le plus profond silence, et de crier grâce! merci! de temps à autre. L'orgueilleux Abbas-Kouli-Khan, dupe de cette supercherie, finit par être persuadé que les Babis, à la vue de troupes si nombreuses, et exténués d'ailleurs par un long siège, se rendraient bientôt à lui, tous jusqu'au dernier. Une semaine se passa ainsi, et Moulla-Housseïn attendit une occasion favorable.

Pendant une nuit des premiers jours de février, à deux heures du matin, alors que la lune venait de disparaître à l'horizon, que de profondes ténèbres enveloppaient la nature, « et que tous dans le camp dormaient d'un profond sommeil, couchés dans des lits comme s'ils eussent été dans leurs demeures » (ainsi s'exprime l'historien), Moulla-Housseïn, avec quatre cents hommes des plus déterminés et un nombre suffisant de cavaliers, sortit de Cheïkh-Tabersi.

Le camp de l'armée du roi était disposé dans un ordre connu. Il y avait quatre divisions qui occupaient une grande étendue de l'est à l'ouest; le dernier était occupé par les troupes du Laridjan, et c'est là que le sardar avait établi son quartiergénéral. Les quatre cents fantassins de Moulla-Housseïn devaient tomber à l'improviste sur la division qui se trouvait en tête, sans laisser aux noukers le temps

de se reconnaître, les refouler, les obliger à se mêler aux sarbaz qui occupaient la division suivante, et continuer ainsi l'attaque tant que faire se pourrait; lui-même, avec ses cavaliers, ayant tourné le camp, s'était porté sur les derrières de l'ennemi afin de pouvoir fermer toute issue aux fuyards. A un signal convenu, et sans perdre de temps, les Babis commencèrent l'attaque avec une vigueur extraordinaire. Les soldats, réveillés en sursaut, voyant la mort planer au-dessus de leur tête, s'enfuirent à toutes jambes, poursuivis par les Babis, qui poussaient des cris de victoire.

Les troupes de la seconde division, réveillées ainsi et s'imaginant qu'elles étaient attaquées par l'ennemi, commencent à tirer sur les leurs; mais, reconnaissant leur erreur et voyant l'impétuosité des assaillants, elles prirent la fuite dans le même désordre. L'historien de la Perse raconte que « les troupes du roi s'enfuyaient devant les Babis comme un troupeau de brebis devant des loups. » L'obscurité de la nuit jointe à la fumée du combat empêchait les Persans de se reconnaître; il y eut entre eux une vraie tuerie, un massacre qui dura longtemps. Les sarbaz étaient attaqués à dos par la cavalerie de Moulla-Housseïn, et les troupes ne comprenaient rien à ce fléau qui s'abattait sur elles. Dans cette circonstance, le brave sardar fut témoin d'horreurs auxquelles il ne croyait pas auparavant, et à peine put-il, par une fuite précipitée, échapper à une mort imminente. Ainsi les Babis, après

avoir jeté l'épouvante parmi les troupes nombreuses de l'armée du roi, après les avoir culbutées et avoir mis tout à feu et à sang, s'en retournèrent chargés de butin.

La perte du côté des soldats du roi est inconnue, mais l'historien persan porte à quatre-vingts hommes celle des Babis, sans compter un grand nombre de blessés¹ : d'après ceci il est facile de supposer que les sarbaz et les noukers perdirent quatre fois plus de monde.

La perte la plus sensible pour les Babis fut celle de leur brave chef Moulla-Housseïn, qui fut tué dans cette affaire (16 février 1849). Comme il s'en retournait il reçut deux balles l'une après l'autre que lui envoyèrent d'un des retranchements Mirza-Kérim-Khan et Agha-Mohammed-Hassan, qui le reconnurent à la lueur des feux allumés dans le campement des Babis; une balle le frappa à la poitrine, l'autre au bras. Ici l'historien s'étonne de la présence d'esprit, de la force de volonté de cet homme remarquable; il ne tomba pas immédiatement, dit-il, et donna l'ordre aux siens de continuer leur marche vers la forteresse, de sorte que ceux qui le suivaient ne s'étaient pas même aperçus qu'il fût blessé. Cependant, arrivé à l'une des portes et ne pouvant plus se soutenir, il tomba. C'est là qu'il rassembla ses plus intimes compagnons, les confiant à Hadji-Mohammed-Ali en leur recommandant d'obéir aveuglément à « cette autorité suprême et absolue » et de

¹ Trente des blessés moururent dès leur arrivée dans la forteresse.

continuer leur œuvre de justice sous sa direction et d'après ses sages conseils. M. Sévruguin ajoute de son côté que l'on disait, dans le Mazandéran, que ce fanatique, en mourant, avait ordonné qu'on l'enterrât debout, et qu'au bout de quarante jours il apparaîtrait à Zengan¹. L'historien Soupehr dit aussi que Moulla-Houssein avait promis de ressusciter au bout de quatorze jours. Ces deux fables ont été sans doute imaginées dans la suite d'après la doctrine des successeurs de Bab qui admet que les âmes des morts, surtout celles des saints, passent dans d'autres corps de saints et d'hommes vertueux, ou au moins sont en rapport invisible avec leurs âmes. C'est d'après cette croyance que Moulla-Houssein donnait à ses plus intimes disciples des surnoms de saints imams et de prophètes, disant que les âmes de ces saints et de ces prophètes étaient passées en eux ou étaient invisiblement unies à leurs âmes.

§ 10. TROISIÈME SORTIE DES BABIS (Février 1849).

Hadji-Mohammed-Ali avait jusqu'ici joué le rôle d'une autorité purement spirituelle et sans contrôle, devant laquelle s'inclinait même Moulla-Houssein pour soutenir son influence morale vis-à-vis de ses prosélytes : maintenant il devait encore réunir dans sa personne l'autorité administrative et militaire².

¹ Voir, plus loin, l'affaire devant Zengan.

² Suivant quelques personnes, il désigna pour succéder à Moulla-Houssein dans ses fonctions Moulla-Iousouf de l'Aderbidjan, qui, comme nous l'avons dit plus haut, venait de se réunir avec huit

Dans ces nouvelles fonctions, il réussit aussi bien que son prédécesseur, car les Babis avaient foi en ses paroles et en ses promesses. Et puis, n'avait-il pas pris part à presque toutes les actions, avec ce sang-froid, cette même présence d'esprit qui distinguaient Moulla-Houssein? Aucun d'ailleurs n'ignorait qu'il ne se ménageait point; tous savaient qu'il ne s'était pas plaint un seul instant, qu'il n'avait pas même sourcillé lorsqu'il avait reçu au visage la blessure dont il souffrait encore.

Le lendemain de cette sortie nocturne, pendant que les Babis étaient occupés à rendre les derniers devoirs à leur brave chef et à leurs confrères morts des suites de leurs blessures, Abbas-Kouli-Khan faisait aussi des dispositions pour livrer à la terre, d'après les rites du *Chariat*, les corps de ceux de ses guerriers qui avaient péri; toute la journée fut employée à ce triste devoir. Les Babis tués dans le combat gisaient sur le champ de bataille. Le sardar fit couper les têtes de ces pauvres cadavres au nombre de quatre-vingt-dix, et, d'après les us et coutumes des barbares, les fit promener dans toutes les villes de la province afin de calmer l'inquiétude des habitants que la peur empêchait depuis longtemps de goûter le repos et le bonheur. Cela fait, Abbas-Kouli-

ou dix de ses prosélytes aux Babis de Cheikh-Tabersi lors du combat de Vasseks, et qui dès cette époque joue un rôle important dans les mémoires de M. Sévruguin. Mais, comme l'historien de la Perse garde le silence à son sujet, nous préférons nous en tenir aux explications de ce dernier.

Khan se mit en route vers la fin du jour pour Sari, afin de se joindre à Mehdi-Kouli-Mirza.

Barbarie pour barbarie, tel est le code du fanatisme. La nuit venue, les Babis sortirent de leurs murs pour recueillir leurs morts et leur donner la sépulture. A la vue de leurs coreligionnaires ainsi mutilés, ils se mirent aussitôt à déterrer les cadavres de leurs ennemis, en tranchèrent les têtes qu'ils piquèrent sur de longues perches effilées, et en ornèrent le champ de bataille comme d'un collier; puis les corps tronqués furent mis en un monceau, brûlés et abandonnés en pâture aux chiens et aux hyènes. Cet affreux tableau ne pouvait être remarqué que beaucoup plus tard, car les ennemis avaient déjà levé le camp, et le premier qui l'aperçut, ce fut le gouverneur du Mazandéran lui-même, qui au bout de cinq à six jours arriva dans ce lieu avec des troupes fraîches qu'il amenait de Sari. De Sari, où le gouverneur et commandant en chef des forces du Mazandéran était allé se reposer de sa fuite honteuse, jusqu'à Cheïkh-Tabersi, où le combat avait eu lieu, il n'y a pas plus de 30 kilomètres. Mehdi-Kouli-Mirza, ignorant ce qui s'était passé dans le camp et, d'après l'expérience qu'il avait acquise à ses dépens, appréhendant quelque malheur, avait quitté Sari la veille de la sortie nocturne des Babis. Il amenait des troupes d'élite toutes fraîches et en nombre suffisant. Il se hâtait, dit notre historien; c'est pourquoi, après avoir fait de 7 à 8 kilomètres, il fit reposer ses troupes dans le hameau Sourkhè-Kalaï, où

il passa la nuit. Le lendemain, comme il était en marche, il reçut une dépêche d'Abbas-Kouli-Khan dont voici la teneur : « J'envoie à Votre Altesse quelques têtes des Babis que nous avons tués ; grâce à vous, tout va bien chez nous. » L'historien nous assure que le sardar s'était tu sur le véritable état des choses et avait formellement ordonné à son envoyé de n'en rien divulguer, afin de ne pas effrayer les troupes du commandant en chef ; elles auraient pu prendre la fuite terrifiées. Eh bien ! que conclut de tout ceci Mehdi-Kouli-Mirza ? Il se persuada que son astucieux subordonné se taisait sur le reste dans l'espoir où il était de soumettre bientôt les Babis, de se donner ainsi à lui tout seul des allures de héros et de mériter par là les faveurs du Chah.

Cet instinct fit hâter le gouverneur du Mazandéran dans l'intention d'assiéger inopinément les Babis d'un côté opposé, afin de s'attribuer les honneurs de la guerre, alors même qu'il aurait trouvé les rebelles déjà soumis. Les régiments persans s'allongeaient sur la route Ali-Abad ; Mehdi-Kouli-Mirza à cheval ainsi que sa suite marchait un peu en avant des troupes. Au moment où ils atteignaient le passage du Kara-Sou¹ un envoyé secret du sardar rejoignit le prince ; il devait le renseigner sur la défection des troupes royales et l'avertir qu'il avait fait lever le camp dans l'appréhension de plus grands malheurs.


¹ Cette rivière tombe à Ali-Abad dans la rivière Talar, à 5 kilomètres à peu près de Tabersi.

Cette nouvelle désastreuse accabla le prince, qui voyait par là ses plans avortés et ses espérances détruites. Il donna l'ordre de diriger la marche sur le hameau Keya-Koula, où l'on fit halte et où l'on tint un conseil de guerre. On discuta longtemps, car les avis étaient fort partagés; les uns voulaient qu'on continuât le siège, les autres qu'on l'abandonnât. Cependant l'un des membres du conseil parla ainsi : « Voici la seconde fois que les Babis battent les troupes du roi, et maintenant la peur s'est emparée de nous; s'ils nous battent encore une fois, le Mazandéran est une province perdue pour notre souverain; il faut réunir des forces suffisantes, marcher contre l'ennemi en soumettant les troupes à une sévère discipline, bloquer les rebelles et les assiéger d'après toutes les règles de l'art. » Tous d'un commun accord se rendirent à cet avis. Comme les troupes étaient fatiguées, on leur accorda quatre jours de repos; le cinquième, la forteresse était cernée de toutes parts.

La première chose que put voir le général en chef, en arrivant, furent les corps des sarbaz et des noukers sur lesquels les Babis avaient exercé leur vengeance. C'était un spectacle repoussant : des cadavres décapités, à moitié brûlés et à demi dévorés par les bêtes fauves; des têtes affreusement défigurées et enfilées à de longues perches frappèrent d'horreur et de dégoût les spectateurs et les animèrent du désir de la vengeance. Le prince, ne pouvant se résoudre à rester près de ce lieu funeste,

poussa jusqu'au village de Kacht, à 4 kilomètres de Cheïkh-Tabersi, où Abbas-Kouli-Khan se joignit au prince avec ses troupes. Durant trois jours on discuta les plans d'attaque; puis on éleva d'après les dispositions du prince des tours et des retranchements en face de la forteresse; des mines furent creusées, des tranchées furent ouvertes, et les retranchements garnis de canons furent occupés par un nombre suffisant d'hommes; on établit des postes nombreux sur tous les points, afin de prévenir toute tentative de maraudage de la part de l'ennemi.

Grâce à ce blocus rigoureusement observé, les assiégés n'avaient plus la possibilité de communiquer avec les villages voisins, si bien que les vivres commençaient à leur manquer : un mois encore, et ils allaient être réduits à mourir de faim. Cependant les retranchements se multipliaient de jour en jour autour de la forteresse, et une grêle de boulets et de projectiles incendiaires semait la mort dans les rangs des Babis et détruisait leurs abris. D'après l'historien persan, un individu de Hérat, artilleur dans les troupes royales, avait inventé un projectile rempli d'une substance inflammable, une sorte de fusée qui pouvait décrire une courbe de 500 mètres. Ces fusées avaient mis le feu au logis des Babis, et, pour se garantir des flammes et des boulets, ils durent se retirer dans leurs souterrains. La lutte devenait de plus en plus difficile. Ils résolurent de recourir à un moyen désespéré, et attendirent une occasion favorable.



Au point le plus rapproché, et à l'ouest de Cheïkh-Tabersi, on avait élevé une tour qui par sa position et ses dimensions pouvait être funeste aux assiégés. Elle avait été construite par Djafar-Kouli-Khan (de Khazar-Djerib), le plus habile ingénieur de l'armée persane, au dire de l'historien. Avant que cette tour fût complètement achevée, garnie des canons nécessaires et occupée par des troupes, deux cents Babis s'y jetèrent pendant la nuit et l'occupèrent. Hadji-Mohammed-Ali avait donné l'ordre à ses tirailleurs et à ses artilleurs de défendre la route sur la droite et la gauche de la forteresse, afin de donner à ses braves le temps d'exécuter le coup de main qu'ils devaient tenter. L'attaque réussit, et les Babis s'emparèrent de la fortification, tuèrent trente sarbaz et l'un des principaux chefs nommé Thamas-Kouli Khan, blessèrent mortellement Djafar-Kouli-Khan lui-même, et, après avoir détruit de fond en comble cette tour menaçante, rentrèrent sans obstacle dans leurs murs; les Babis n'eurent que deux hommes tués et quatre blessés dangereusement.

Cet événement lamentable et honteux pour l'armée, le troisième de ce genre, souleva un grand mécontentement parmi les troupes; elles commencèrent à murmurer hautement contre les dispositions du commandant en chef. L'historien l'accuse d'avoir mis de l'indolence où il aurait dû mettre de la précipitation, et de la précipitation où il aurait dû ménager ses troupes et leur donner du repos. De plus son excessif amour-propre détruisait en lui tout sen-

timent de pitié et d'humanité, disaient les soldats, et Soupehr le condamne aussi dans le fait suivant. Après que Djafar-Kouli-Khan eut été blessé, le commandant du retranchement le plus voisin le fit immédiatement transporter à Sari pour y être soigné. Le prince, l'ayant appris, s'emporta contre un tel acte d'autorité de la part d'un subordonné et fit revenir le patient, qui dut, à moitié chemin déjà, être ramené au camp; il mourut dans la nuit, et le prince fut naturellement accusé de sa mort. Cependant nous ne saurions ici partager les sentiments de l'historien de la Perse, à moins qu'il n'ait d'autres actions plus graves à reprocher au prince. Cette sévère mesure était certainement inspirée par la pensée de ne point répandre encore de nouvelles inquiétudes et des agitations parmi la population de Sari, qui attendait impatiemment la nouvelle de la reddition de Cheïkh-Tabersi.

Quoi qu'il en soit, l'heureuse sortie des Babis jeta encore une fois le trouble parmi les assiégeants, et un mois s'écoula sans que les troupes tentassent rien contre eux.

§ 11. NOUVELLES MESURES QUE PRIT LE GOUVERNEMENT.
MAUVAIS SUCCÈS DE LA QUATRIÈME SORTIE DES BABIS
(Mai 1849).

Le constant insuccès des troupes dans le Mazandéran exaspéra le gouvernement; le roi commençait à douter de la fidélité des habitants de cette province et soupçonnait même une trahison; aussi,

dit l'historien Soupehr, menaçait-il de noyer dans leur sang les habitants du Mazandéran et de les exterminer tous. « Voilà quatre mois, s'écria-t-il, que les troupes du Mazandéran combattent, sans pouvoir soumettre une poignée de rebelles enfermés dans Cheikh-Tabersi ! Nous avons toujours cru jusqu'à présent que, sur une de nos paroles, nos guerriers se jetteraient au feu et à l'eau et affronteraient sans crainte les tigres et les crocodiles ! Et cependant voici qu'ils perdent le temps en concessions honteuses ; ils passent leur vie dans l'inaction et l'oisiveté, tandis que les hautes classes du Mazandéran encouragent la révolte et la licence, tout en ayant l'air de se rendre nécessaires, afin de gagner par là notre bienveillance. » Ces paroles menaçantes du roi signifiaient que « la puissance centrale du monde » ne condescendrait pas jusqu'à s'humilier devant l'aristocratie de la province en lui demandant de mettre fin à la révolte des Babis, mais les confondrait avec les rebelles, et, dans sa colère et sa vengeance, mettrait tout le Mazandéran à feu et à sang, sans grâce ni merci, Babis ou non ; de sorte que « l'univers entier douterait que le Mazandéran eût jamais existé. » La colère du roi fit trembler les courtisans, et leurs fronts s'inclinèrent jusqu'à terre en demandant grâce. L'administration de la guerre s'engagea « à exterminer coûte que coûte jusqu'au dernier des Babis. »

De quelques couleurs que la flatterie se soit plu à peindre ce moment d'une colère auguste, cela

prouve toutefois que la prise d'armes des Babis dans le Mazandéran causait une vive inquiétude dans la capitale. Souleïman-Khan-Afchar, connu dans les fastes de l'histoire de la Perse contemporaine, fut désigné pour aller rejoindre l'armée. Le souverain l'avait choisi uniquement comme lieutenant de son oncle ¹ le prince gouverneur du Mazandéran. Mehdi-Kouli-Mirza ² resta commandant en chef et gouver-

¹ Mehdi-Kouli-Mirza était fils de feu Abbas-Mirza, et par conséquent frère (par une autre mère) de Mohammed-Chah, père du souverain régnant Nasir oud-din.

² Le mot Mirza est le diminutif de *mir-zadé* : né de mir; *mir* en arabe est l'abrégé de *amir*, mot qui veut dire « ordonnateur, souverain, » etc. Dans l'histoire moderne de l'Orient, *amir* est employé dans le sens de « général, chef militaire, » et *mir* au lieu de *seïd* est resté comme un titre aux seuls descendants du prophète Mahomet. Dans l'histoire de l'Orient au moyen âge, *mirza* signifiait « prince, » et c'est ainsi que les *mourzas* tatars, en devenant sujets russes, sont devenus princes (*mourza* et *mirza*, c'est tout un). Dans ces derniers temps, et surtout au siècle dernier, on commença à donner sans distinction aucune le titre de Mirza à tout individu, noble ou non, ignorant ou instruit. Le gouvernement, pour distinguer les faux mirzas des mirzas princes du sang, a décidé par un firman que ces derniers (les vrais mirzas) placeraient ce titre, non en tête de leur nom, mais à la fin. Dans la diplomatie turco-tatare, si puissante en Orient depuis Houlakou-Khan, le titre (Khan ou Bey) suit aussi le nom de l'individu; et cette diplomatie sert d'autant mieux de guide dans cette question que la dynastie des Kadjars, aujourd'hui régnante, est turque d'origine. C'est d'après ce principe que les Kadjars mettent le mot Chah après leur nom : Mohammed-Chah, Nassir oud-din-Chah, etc. tandis que les Safavides plaçaient le leur après : Chah-Abbas, Chah-Ismaïl, etc. D'après ce même principe, le mot *agha* change de signification en Perse : lorsqu'il est placé devant le nom, il veut dire tout bonnement *monsieur*; placé après, il signifie *prince* au second degré : ainsi Mirza-Abbas ou Agha-Abbas veut dire monsieur Abbas (seulement Mirza est un peu plus important que

neur du Mazandéran, mais Souleïman-Khan eut à diriger les opérations du siège et à rechercher les causes de la lenteur qu'apportaient les autorités de cette province dans la soumission des rebelles. Nous ignorons si Mehdi-Kouli-Mirza se sentit blessé de la nomination de Souleïman-Khan, seulement nous le voyons figurer comme personnage actif jusqu'à la prise de la forteresse des Babis. Il paraît que cette nomination ranima le courage des troupes, qui avaient eu le temps de se bien reposer. Tous leurs efforts avaient tendu à couper les communications de la forteresse avec les villages voisins, et les assiégés, qui ne pouvaient songer à tenter une nouvelle sortie, n'étaient occupés qu'à réparer leurs fortifications.

Un mois se passa ainsi, au bout duquel arriva le nouveau général dont la présence devait mettre fin aux succès des Babis. D'après ses dispositions on procéda à un siège en règle contre lequel les Babis ne pouvaient rien, surtout en présence d'une armée aussi nombreuse. On éleva de nouveaux retranchements; des tranchées furent ouvertes, des mines creusées, et tout fut bientôt prêt pour donner l'assaut. Le jour où il devait avoir lieu, Souleïman-Khan disposa les troupes en colonne régulière sur quatre points différents; deux mines, l'une à l'est et l'autre

Agba); Abbas-Mirza veut dire prince Abbas (fils ou petit-fils de Schah). Abbas-Agha veut dire prince ou noble Abbas. Les Mirzas, princes persans descendants de Feth-Ali-Schah, sont aujourd'hui au nombre de quatre cents.

à l'ouest de la forteresse, étaient préparées; à un signal ces mines devaient sauter, les quatre colonnes s'avancer à la fois et se précipiter sur la brèche à la baïonnette. Au moment prescrit le signal fut donné; la mine de l'est ouvrit une brèche de 40 mètres dans le mur en terre de la forteresse; celle de l'ouest ne réussit point parce qu'elle n'avait pas été poussée jusqu'au pied de la muraille. Cependant les colonnes s'ébranlent, et au cri de « Allah ! » s'élancent sur la brèche. Une vive fusillade les accueille, et les Babis, qui s'étaient précipités à leur rencontre avec un courage impossible à décrire, arrêtent leur élan, et un combat corps à corps s'engage.

Ici l'historien raconte le courage d'un certain Mirza-Kérîm-Khan¹, l'un des officiers des troupes royales, qui, le drapeau à la main et au mépris d'un danger imminent, court s'emparer d'une tour; il y fut suivi par d'autres officiers et des sarbaz, mais le commandant en chef vint encore une fois enlever le fruit des avantages remportés. A la vue des pertes que subissaient les troupes, il fit sonner la retraite, et, contre le gré de tous, chefs et soldats se virent contraints de suspendre l'attaque.

Rentrées dans leur camp, les troupes recommencèrent à murmurer de la retraite honteuse du commandant en chef. Il avait été décidé en conseil de guerre qu'une nouvelle attaque serait tentée pour le lendemain; mais des bruits, qui paraissaient fondés, s'étant répandus au sujet de la situation désespé-

¹ Celui-là même qui avait blessé mortellement Moulla-Houssein.

rée des assiégés, lesquels, assurait-on, ne pouvaient manquer de se rendre au bout de quelques jours, l'attaque projetée n'eut point lieu. La faim et les maladies avaient, en effet, réduit les Babis au désespoir, et les promesses de Hadji-Mohammed-Ali ne se réalisaient en rien. Depuis trois ans qu'il prêchait sa doctrine au nom de Bab, il avait toujours promis à ses adhérents qu'ils seraient victorieux de leurs ennemis et goûteraient la plus parfaite béatitude; mais, loin de là, leur situation empirait de jour en jour. Beaucoup murmuraient, mais personne n'osait exprimer hautement sa pensée, car une mort certaine attendait celui qui aurait élevé une plainte ou un doute.

Avant la fin du troisième jour, un des chefs des Babis, nommé *Agha-Resoul*, eut une entrevue secrète avec Mehdi-Kouli-Mirza: il demandait la vie sauve pour lui et ceux des Babis qui abandonneraient la forteresse pour se remettre entre ses mains. Rassuré par la parole du commandant en chef, il quitta Cheïkh-Tabersi suivi de trente des siens et se dirigea vers le camp. Soit trahison, soit ignorance, le fait est qu'au moment où les Babis s'approchaient des avant-postes, les noukers du Laridjan se précipitèrent sur eux, tuèrent Agha-Resoul et beaucoup de ses compagnons; le reste prit la fuite et regagna la forteresse où une cruelle déception les attendait: Hadji-Mohammed-Ali leur fit trancher la tête comme coupables de trahison.

Cependant, malgré la mauvaise foi du prince et

les menaces du chef des Babis, beaucoup des assiégés entrèrent en pourparler avec les troupes, et, la nuit venue, prirent la fuite. Parmi eux se trouvait le fameux Riza-Khan, qui se présenta à Mehdi-Kouli-Mirza. Depuis longtemps il avait embrassé la doctrine des Babis, s'était réuni aux révoltés, et depuis lors n'avait point quitté les assiégés.

Le gouverneur du Mazandéran, bien qu'il lui eût accordé sa grâce, le plaça, lui et ses compagnons, sous la surveillance d'un officier nommé *Gadi-Khan*¹. Il ne restait plus dans la forteresse que ceux des Babis qui avaient juré de rester fidèles à leur mission et qui avaient d'avance fait le sacrifice de leur vie à la gloire de leurs croyances. Ils n'étaient pas plus de trois cents, réduits à se nourrir d'herbes et de la chair de chevaux morts; des témoins assurent que la faim avait réduit les pauvres Babis à chercher leur subsistance dans les provisions que les rats et les souris emmagasinent. L'historien de la Perse dit qu'ils déterrèrent même le coursier de leur héros Moulla-Housseïn pour se repaître de son cadavre. Ce cheval avait succombé depuis peu à une grave blessure, et les Babis, qui le considéraient comme un animal sacré, l'avaient enterré avec beaucoup d'honneur. Une si cruelle situation, qui n'avait d'autre issue qu'une mort affreuse, leur inspira la résolution de tenter une quatrième sortie, malgré le

¹ D'après une autre tradition plus authentique, Riza-Khan resta dans la forteresse jusqu'à la fin du siège; il ne la quitta qu'avec Hadji-Mohammed-Ali et fut tué par trahison.

peu d'espoir qu'ils avaient de réussir. Ils choisirent la première partie de la nuit, quand les musulmans sont occupés à faire leurs prières du soir. Ces prières commencent une demi-heure après le coucher du soleil et durent jusqu'à dix heures. Tout à coup, dans le premier retranchement où était élevée la batterie de Mirza-Abdoullah, à l'ouest de la forteresse, l'alarme se répandit. C'était un des Babis qui était parvenu au haut de la tour et qui, de là, s'était mis à crier : « Je suis ici, à moi, camarades ! » A cette voix, tous, interrompant leurs prières, coururent aux armes. Leur premier soin fut de défendre le passage où trois Babis seulement avaient eu le temps de pénétrer ; c'était un pont-levis fort étroit, jeté sur un fossé profond qui entourait le retranchement et qui seul servait à communiquer avec le dehors. Les Babis étaient venus jusque-là sans être aperçus, et ils auraient sans doute réussi, n'eût été l'ardeur inconsidérée de celui qui était parvenu jusqu'à la tour ; le pont fut aussitôt enlevé, et les Babis regagnèrent en hâte leur retraite poursuivis par les troupes que l'alarme avait fait sortir de tous côtés et qui en tuèrent quatre-vingts. Des trois hommes qui avaient pénétré dans le retranchement un seul tint ferme ; c'était celui qui avait donné l'éveil. Il resta au haut de la tour tant que dura le combat ; ni balles ni cimeterres ne pouvaient l'atteindre, et il ne put être tué que par ruse. La perte, du côté des troupes, fut aussi très-considérable dans cette affaire.

§ 12. LES BABIS SONT TRAHIS (Juillet et août 1849).

Les nouvelles pertes que venaient d'éprouver les troupes royales ne pouvaient laisser indifférents, ni le commandant en chef, ni son adjoint Souleïman-Khan-Afchar.

Tous deux appréhendaient la colère de leur souverain et craignaient que des ennemis ne donnassent de grandes proportions aux nouvelles qui se répandaient jusque dans la capitale, et ne les accusassent auprès de l'administration de la guerre déjà irritée de cette suite d'échecs, qui lui paraissaient le fruit d'autant de trahisons. Il fut donc décidé que la forteresse serait attaquée le lendemain et qu'on y pénétrerait à tout prix afin d'exterminer jusqu'au dernier des Babis.

A la vue des préparatifs de l'ennemi, les Babis, comprenant que toute résistance était désormais impossible, exténués de fatigue et de faim et d'ailleurs réduits au dixième de leur nombre primitif, étaient résolus à mourir glorieusement et à vendre chèrement leur vie. Hadji-Mohammed-Ali n'était pas de cet avis, et d'ailleurs son but et celui de ses plus proches disciples, guides des Babis et propagateurs ardents de la doctrine, n'était point de passer leur vie en actions héroïques; ils voulaient obtenir des résultats plus utiles et plus pratiques, tels que la réforme du gouvernement et l'anéantissement de l'influence du clergé. A cette époque, le bruit s'était répandu que des Babis s'étaient réunis

dans la ville de Zengan, où un homme des plus remarquables, nommé *Moulla-Mohammed-Ali*, enseignait la doctrine de Bab. Hadji-Mohammed-Ali, voyant qu'il n'avait rien à espérer dans le Mazandéran, où le peuple ne ressentait plus de sympathie pour sa situation, ne songeait qu'aux moyens de se réunir à ceux de Zengan. Conduit par cette pensée, il entra en pourparler avec le gouverneur du Mazandéran, auquel il écrivit : « Beaucoup de sang a été versé; il est temps que nous fassions la paix. Vous pouvez nous vaincre sans doute, mais la victoire vous coûterait plus cher que vous ne le pensez; laissez-nous plutôt nous disperser; nous vous promettons de rentrer dans nos foyers, et la paix se rétablira dans le Mazandéran. » Mehdi-Kouli-Mirza lui accorda ce qu'il demandait, bien que dans son cœur il nourrît un autre projet. Il répondit donc : « Si vous vous soumettez et ne reniez pas la foi schiite de l'*imani-isna-achari*¹, votre vie et vos biens seront respectés; car, d'après nos lois, ils sont inviolables. » Nous ignorons jusqu'à quel point ce que dit l'historien est exact relativement à ces conditions; on assure cependant qu'elles furent acceptées par les Babis et rédigées en forme d'acte approuvé et signé par le commandant en chef et les officiers de sa suite.

D'après un usage de la cour de Perse, Mehdi-Kouli-Mirza envoya comme signe de sa bienveillance un cheval de selle au chef de ses nouveaux amis, avec l'assurance que des abris spéciaux étaient

¹ Voir ch. III.

préparés pour sa Haute sagesse, pour sa suite et ses hommes. Le lendemain matin, Hadji-Mohammed-Ali et ses murids, complètement armés, sortirent de leur forteresse. Monté sur le coursier qui lui avait été envoyé, il était suivi de ses principaux officiers également à cheval et des braves qui lui restaient et qui marchaient en bon ordre, tenant leurs sabres nus, et au nombre de deux cent quatorze. La réception qu'on leur fit fut splendide. Un si honorable accueil fait au chef des Babis, ainsi que les attentions de toutes sortes qu'on avait pour ses compagnons, inspirèrent à tous la plus grande confiance; ils étaient dans l'enchantement; c'est ce que désirait le prince. Il ne leur restait plus qu'à avoir foi entière en la parole donnée et à livrer leurs armes; c'est le moment que l'on attendait. Tout à coup, à un signal donné, les gens de la suite de Hadji-Mohammed-Ali sont entourés dans le camp et massacrés; lui et quelques-uns de ses officiers sont seuls épargnés, puis les autres Babis sont cernés, saisis, et aussitôt livrés aux plus cruelles tortures. D'après M. Sévru-guin, les Babis, au nombre de trois cents, furent enduits de naphte et brûlés vifs¹. Riza-Khan et ceux qui s'étaient livrés la veille ne furent point épargnés. Hadji-Mohammed-Ali et quelques-uns des principaux chefs, au nombre de six, furent réservés pour être exécutés publiquement, ce qui eut lieu à Bar-Fourouch, ville principale du Mazandéran. M. Sé-

¹ D'après l'historien de la Perse, ils furent éventrés, et un petit nombre seulement parvint à s'échapper. L'un vaut bien l'autre !

vruguin dit que Moulla-Iousouf fut attaché à la gueule d'un canon et ses membres dispersés¹. Ainsi périrent tristement les Babis du Mazandéran.

On prétend que c'est à cette époque que fut arrêtée l'héroïne des Babis, *Kourret-oul-Ain* ; seulement nous ne savons à quel endroit. Nous avons déjà dit ailleurs qu'elle disparut de cette province avant le soulèvement des Babis, jusqu'au moment où elle fut amenée à Téhéran, et placée sous la surveillance de Mahmoud-Khan², grand kalanter, ou maître de la police. Elle y resta jusqu'à l'époque où les Babis furent exterminés à Téhéran et dans toute la Perse en 1852 ; c'est alors qu'elle fut secrètement mise à mort.

¹ Nous avons déjà dit que nous ne trouvons pas, dans la relation de Soupehr, Moulla-Iousouf au nombre des personnages agissant dans le Mazandéran.

² M. Mochenin fait erreur en disant que Mahmoud-Khan est le même personnage qui fut envoyé à Pétersbourg, en qualité de chargé d'affaires du schah, depuis 1851 jusqu'à 1855. Celui dont parle M. Mochenin se nommait Mahmoud-Khan-Kara-Kozlu, et le kalanter de Téhéran, Mahmoud-Khan tout court ; de plus je suis parfaitement sûr que ce sont deux personnages différents. Vers la fin de 1861, le kalanter perdit la faveur du roi et même la vie, par suite d'abus et de malversations qu'on lui attribuait à tort ou à raison ; Kara-Kozlu occupa à Téhéran le poste de ministre du commerce de 1859 à 1862, et est aujourd'hui envoyé extraordinaire du roi de Perse près le gouvernement de la reine Victoria.

BAB ET LES BABIS,**OU****LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,****DE 1845 À 1853,****PAR MIRZA KAZEM-BEG.**

(Suite.)**§ 13. ÉVÉNEMENTS DE ZENGAN.**

Vers la fin des événements qui s'étaient accomplis dans le Mazandéran, le supplice de Bab avait eu lieu à Tauris [19 juillet 1849]. Les Babis, dispersés dans l'Aderbidjan et l'Irak, formèrent le projet d'un soulèvement. Ceux des murides qui s'étaient enfuis de Milân, et qui s'étaient joints aux Babis du Mazandéran, avaient été victimes des événements que nous avons relatés, et, en partie, avaient gagné Zendjan ou Zengan, ville de l'Irak-Adjam [sous le 46° de long. et le 36° 50' de lat. sept.], à 50 kilomètres au nord-ouest de Soultanieh, nom qui restera à jamais célèbre dans les fastes de l'histoire des révolutions de la Perse. C'est dans cette ville de Zengan que, de différents points de l'Irak et à diverses époques, les Babis s'étaient rendus secrètement et avaient formé des plans pour agir contre le

gouvernement et le clergé. L'historien de la Perse attribue les succès qu'y obtint la doctrine de Bab, et la facilité qu'eurent les Babis vagabonds de s'y rassembler, à la faiblesse et à la superstition des habitants de cette ville. Quelle qu'en soit la raison, nous voyons cette doctrine faire de rapides progrès à Zengan dès le commencement du règne de Nasir-oud-din-Chah.

Avant de faire la relation des événements de Zengan, nous jugeons nécessaire de donner quelques éclaircissements sur les circonstances qui contribuèrent au succès des Babis dans cette ville.

Outre la soumission des Babis dans diverses localités, et celle des Loutis à Ispahan et à Tauris, le nouveau gouvernement avait à prendre à cette époque (septembre et octobre 1848) une mesure d'une grande importance politique. Il devait faire une campagne dans le Khorasan, afin d'y étouffer un soulèvement qui venait d'éclater par les menées de Salar. Cet événement avait pris naissance sous l'administration si malheureuse de Hadji-Mirza-Aghassi, et avait coûté au roi de grands sacrifices et des peines infinies, et, plus tard, l'attention du premier ministre, Mirza-Taki-Khan, dut se porter sur ces désordres qui troublaient le pays entier. On prétend même que ces révoltes dans le Khorasan pouvaient mettre en danger le trône du jeune souverain.

Je ne puis entrer ici dans les détails de cette affaire, que je ne cite qu'en passant, comme une des causes qui ont contribué à donner aux Babis de

Zengan des facilités à préparer le soulèvement qu'ils méditaient.

Une autre circonstance locale y aidait. Quelques années avant que la doctrine de Bab se fût répandue, un Moudjtehid avait, dans des discussions religieuses, énoncé à Zengan des idées d'une hardiesse inconnue jusque-là. Il disait, par exemple, que le vin ne pouvait pas être considéré comme une substance impure (*nèdjès*), le Coran et les traditions se taisant à cet égard ¹. Le clergé en masse s'était soulevé contre lui, mais vainement, car lui-même était considéré comme une autorité en ces matières, et ses paroles lui avaient attiré beaucoup de prosélytes

¹ Les Moudjtehids ne s'entendent pas entre eux quand ils parlent de pureté ou d'impureté, de ce qui est licite ou illicite dans les productions du monde physique. En tête de chaque livre juridico-religieux, des chapitres entiers traitent de ces matières, sous le titre général de pureté (*teharret*). Le porc, le chien, les infidèles, le sang, les corps morts, le vin et les spiritueux, y sont considérés comme impurs, et tout contact avec ces impuretés est défendu. Si une seule goutte de liquide spiritueux tombe sur le vêtement d'un musulman, ou si seulement ce vêtement est en contact avec un chien, un porc ou un infidèle, et y laisse une trace humide, le musulman ne peut faire ses prières qu'après les purifications voulues pour cette circonstance. La vente ainsi que l'emploi de substances et d'animaux impurs sont défendus; ainsi, défense est faite de boire du vin et de manger du porc; défense est faite aussi d'en vendre. Cependant la prohibition concernant quelques objets est sujette à discussion, comme l'usage de l'opium et du tabac; la vente et l'achat de peaux tannées sont défendus par les uns et permis par les autres. Malheureusement toute la sagesse du clergé est employée en de semblables discussions et raisonnements. (Voyez *Chérai oul-islam*, 1^{re} liv. édit. de Saint-Pétersbourg, art. 1-4.) Quant à ce qui concerne le vin comme substance impure et la permission d'en boire, personne jusqu'alors n'avait osé en dire un mot.

parmi les amateurs de vin, fort nombreux en Perse. Ce savant se nommait Moulla-Mohammed-Ali. Il avait achevé ses études dans le Mazandéran, sous la direction de Chérif oul-Ouléma Moudjtehid, fameux dans toute la Perse. Après l'avoir obtenu le titre de Moudjtehid, il alla se fixer à Zengan, où il commença à enseigner sa nouvelle doctrine. Les discussions se multipliaient ainsi que les brochures, voire même des traités complets.

Le parti du Moudjtehid grossissait. Sa renommée s'étendit bientôt dans le monde musulman, et y produisit une grande agitation. Moulla-Mohammed-Ali affronta l'orage, et, inspiré par la vérité, il en retira encore cette perle précieuse : que rien dans la nature n'est impur!... Bien que cette pensée soit en opposition flagrante avec les préjugés et le fanatisme islamite, beaucoup d'hommes cependant se laissèrent entraîner et la confessèrent, et il fut bientôt entouré d'une espèce de puritains qui se séparèrent de la foule des fanatiques. C'est à cette époque que se répandit la doctrine de Bab. Le gouvernement s'empara d'abord de la personne de ce Moudjtehid (ceci se passait vers la fin de 1846, ou au commencement de 1847). Le précédent Chah avait donné l'ordre de l'emmener de Zengan, où il avait fait tant de bruit, et de le placer sous la surveillance du Kélanter Mahmoud-Khan ¹.

Pendant l'inter règne, nous voyons Moulla-Mo-

¹ Nous avons parlé plus haut de ce Mahmoud-Khan, note dernière du § 12.

hammed-Ali à Zengan; mais alors il était devenu le plus actif, le plus inébranlable des sectateurs de Bab. Nous sommes tenté d'attribuer ce changement à la similitude des principes, à une espèce d'affinité qu'il trouva dans la doctrine primitive des Babis avec ses propres convictions; peut-être voulait-il aussi utiliser la renommée toujours croissante du nom de Bab, et, en portant le nom de Babi, atteindre plus sûrement son but et se réunir à ceux de cette secte qui se trouvaient à Zengan. Il fut en effet reçu dans leur communauté avec le plus vif et le plus sincère enthousiasme.

L'historien Soupehr relate à sa manière sa fuite de Téhéran, pendant l'agitation qui suivit la mort de Mohammed-Chah, et la réception chaleureuse que lui firent les Babis et les Zengan. Un homme d'énergie comme Moulla-Mohammed-Ali devait occuper à la longue la première place parmi les Babis de Zengan.

Reprenons maintenant le cours de notre récit. La nouvelle de l'agitation qui régnait dans le Mazandéran se répandit partout. Zengan se trouve à mi-chemin entre Tauris et Téhéran. Les habitants de Zengan étaient divisés en deux partis, les Chiïtes et les Babis, ennemis plus ou moins déclarés, et les uns et les autres vivaient auparavant en paix. Les Babis cherchèrent à augmenter le nombre des admirateurs de Bab, qui, d'après leurs propres expressions, souffrait d'odieuses persécutions pour la vérité, et cela grâce à l'hostilité sans frein ni limite du

clergé. Ils y réussirent si bien qu'une grande partie des habitants des villages voisins se réunit à eux, et Moulla-Mohammed-Ali, à la tête de tous les Babis, commença à prêcher publiquement.

Il mit à profit la faiblesse du gouverneur Amir-Arslan-Khan¹, son insouciance et son peu de perspicacité, et surtout l'embarras du gouvernement, entièrement absorbé par les événements de Méched. Il commença à acheter secrètement des armes et à amasser des munitions et des vivres qu'il fit déposer dans un endroit secret, car il ne désespérait pas de voir ses frères du Mazandéran mener à bonne fin leur entreprise. Le nombre des sectateurs de Bab augmentait au point que la moitié des habitants de la ville et des campagnes environnantes avaient embrassé la nouvelle doctrine, et tous, comme mus par un même sentiment, avaient juré de défendre jusqu'à leur dernier souffle leurs convictions, leur liberté et leur indépendance vis-à-vis du clergé².

Tout se passa d'abord sans obstacle, et conformément aux désirs de Moulla-Mohammed-Ali; ce-

¹ D'après M. Mochenin, le gouverneur de Zengan, qui y trouvait son intérêt personnel, contribuait à prolonger la pénible situation dans laquelle la ville était plongée.

² L'historien de la Perse porte le nombre des Babis à quinze mille, tandis que la ville de Zengan ne contenait pas alors plus de douze mille habitants, dont la moitié était chiite, et la campagne environnante ne pouvait évidemment fournir un appoint assez nombreux pour parfaire le chiffre. D'après d'autres renseignements, tous les Babis réunis ne pouvaient dépasser sept mille hommes à Zengan.

pendant des conflits ne devaient pas tarder à naître entre eux et leurs concitoyens chiïtes de Zengan.

§ 14. PREMIERS TROUBLES À ZENGAN. LES BABIS SE SOULEVENT OUVERTEMENT (mai 1849).

Moulla-Mohammed-Ali avait pour politique d'augmenter par tous les moyens le nombre des adeptes de Bab, et d'inspirer à ses murides l'amour de l'abnégation, afin de tenir toute prête, en cas de besoin, une nombreuse et forte milice. Il n'était exactement renseigné ni sur ce qui se passait dans le Mazandéran, ni sur le sort de Bab lui-même, dans l'Aderbidjan. En attendant, chacun d'eux cherchait à encourager ses confrères proches ou éloignés, afin que ni paroles ni actions ne fussent capables de les entraîner au découragement.

Cependant Moulla-Mohammed-Ali avait, avant tout, les mœurs persanes et la vanité asiatique; aussi, malgré son désir et ses efforts pour éviter toute espèce de discorde et de collision, il ne put se contraindre. Jamais il ne marchait dans la ville, ni ne se rendait dans les villages voisins, sans être accompagné d'une suite armée et nombreuse, de six cents à mille hommes. Ainsi le voulait le luxe oriental; ainsi le voulait la prudence, car Moulla-Mohammed-Ali n'ignorait pas qu'Amir-Arslan-Khan avait à cette époque reçu secrètement l'ordre de l'arrêter et de le faire conduire à Téhéran.

Le désir de défendre l'honneur de ses serviteurs est poussé en Perse jusqu'à la passion. Ceux qui

connaissent la Perse savent que les querelles qui y éclatent entre les grands, et dont les suites sont si fâcheuses, sont le plus souvent occasionnées par les serviteurs; ceux-ci commencent, et puis viennent les maîtres qui prennent leur parti, et vident le différend à leur manière; c'est ce qui arriva à Zengan. Un des serviteurs de Moulla-Mohammed-Ali s'était pris de querelle avec un des habitants du parti opposé; la police s'en étant mêlée, le délinquant fut mis en prison par ordre du gouverneur. Moulla-Mohammed-Ali prit chaleureusement la défense de son serviteur, et il en résulta de grands désordres qui finirent par une guerre ouverte. Il ordonna à ses murides de délivrer le prisonnier, quoi qu'il pût en advenir. Tous les Babis s'armèrent, et en un clin d'œil ils eurent cerné la prison.

Le gouverneur envoya des troupes contre eux, mais elles furent repoussées; la prison fut envahie, et leur coreligionnaire délivré ainsi que tous les autres prisonniers. Dans l'entraînement de la passion ils tournèrent leurs armes contre ceux des habitants qui n'appartenaient point à leur parti et prenaient celui du gouvernement; ils en massacrèrent un grand nombre sans distinction de sexe, d'âge ni de condition, et livrèrent leurs demeures au pillage et aux flammes. Cette vengeance toute sauvage était la conséquence de menaces proférées depuis longtemps par les Chiïtes. Excités par le clergé à défendre la vraie foi, ils nourrissaient de longue date contre les Babis une haine profonde, qui s'était souvent ma-

nifestée par des paroles et des voies de fait : le terrible chef spirituel des Babis avait contenu jusqu'alors cette haine à laquelle il s'associait maintenant.

Cette victoire enhardit les Babis au point que Moulla-Mohammed-Ali leur ordonna de se séparer du reste des habitants, et de se constituer en milice régulière. Ils s'emparèrent des principaux quartiers de la ville et se mirent en devoir de les fortifier. Plusieurs jours se passèrent ainsi en préparatifs de défense, et le chef des Babis se réjouissait intérieurement du dévouement absolu qu'il avait su inspirer à ses murides, et jugea nécessaire de les astreindre à une certaine discipline. Il forma une espèce d'état-major, et prit pour chefs militaires ceux qui lui étaient le plus dévoués, et dont la prudence et l'esprit d'ordre lui inspiraient le plus de confiance. En peu de temps il organisa une espèce d'administration militaire qui fonctionnait régulièrement, et même, à ce que dit l'historien de la Perse, une artillerie et quelque chose comme une fonderie, ou plutôt une fabrique de canons.

A la vue de ces préparatifs, le gouverneur de Zengan comprit bien que les forces dont il disposait seraient insuffisantes ; en conséquence, il expédia des courriers pour avertir de ce qui se passait et demander des secours. Pendant ce temps les Babis s'étaient assez bien fortifiés, et Moulla-Mohammed-Ali songeait au moyen de s'emparer de la citadelle nommée Kalāi Ali-Merdan-Khan, qui s'élevait au

milieu de la ville et passait pour imprenable. S'il parvenait à s'y fortifier, il avait tout lieu d'espérer qu'il pourrait résister aux efforts des troupes du roi, en cas d'un échec en rase campagne.

Sur ces entrefaites, on lui fit savoir que des troupes étaient prêtes à partir de la capitale pour venir au secours du gouverneur; en conséquence, il fit tout préparer pour donner l'assaut.

Le jeudi 27 mai 1849, il tenta la première attaque contre la citadelle, mais il fut repoussé avec perte par les habitants et les troupes que commandait Amir-Arslan-Khan, et il s'engagea un combat sanglant où les deux partis perdirent beaucoup de monde; mais le lendemain 28, rien ne put arrêter l'élan des Babis, qui s'emparèrent de la citadelle et s'y établirent. On vit alors auprès de Moulla-Mohammed-Ali un Sardar, commandant des troupes, et un *Serhen*, colonel, chef de régiment, que l'historien de la Perse nomme, l'un Mirza-Riza, l'autre Mirza-Salih.

Dans l'orgueil que lui inspira sa victoire, le chef des Babis se mit en tête de chasser les autorités de la ville et des environs, de se substituer à elles, et de fonder une espèce de principauté indépendante de Babis.

Il donna donc l'ordre à Mirza-Salih de s'emparer du gouverneur, et lui donna, pour mettre ce dessein à exécution, un détachement composé d'hommes déterminés. Le dimanche 30 mai, la maison du gouverneur fut cernée, mais des escouades dis-

séminées dans différentes parties de la ville pour la sûreté de ses habitants accoururent au secours de Amir-Arslan-Khan; alors s'engagea dans une des rues étroites de Zengan une mêlée sanglante; du haut des maisons on fit pleuvoir sur les Babis une grêle de balles; ni leur courage, ni leur acharnement ne purent rien; leur commandant fut tué, et ils durent battre en retraite. Cet échec obligea les Babis à mettre plus d'ordre dans leurs dispositions, et, durant six jours entiers de fatigues excessives, ils achevèrent de se fortifier et augmentèrent leurs munitions et leurs vivres; quant au gouverneur de la ville, il attendait des secours.

§ 15. ARRIVÉE DE NOUVELLES TROUPES. — FERMETÉ DES BABIS; LEURS EXPLOITS (juin et août 1849).

Plus de deux semaines se passèrent sans combat. Les Babis employèrent ce temps à se fortifier et à multiplier leurs *senguers* [retranchements], au point qu'au mois d'août, dit l'historien Soupehr, ils en avaient élevé quarante-huit, des mieux fortifiés. De plus, leurs maisons constituaient de véritables retranchements reliés entre eux, et communiquant intérieurement, de sorte que les Babis n'avaient pas même besoin de sortir dans la rue.

Le 14 juin, le régiment de cavalerie du Khemsè, commandé par Sadr oud-Daulè, qui se trouvait à Soultaniè, reçut du roi l'ordre de se rendre à Zengan. Douze jours après, les commandants militaires de Firouz-Kouh, de Meragha, de Chabseven et

d'Aschâr, y arrivèrent avec leurs troupes, deux canons de six, deux mortiers et cinquante artilleurs; vers le 26 juin, ils prirent position et élevèrent des fortifications contre les Babis. Des dispositions furent prises pour attaquer leurs premiers retranchements, et notamment les senguers de Meched-Pir et de Mirza-Feredjollah. Quoique d'une témérité à toute épreuve, les Babis ne pouvaient pas résister à une attaque en règle; et, bien que l'armée persane soit fort arriérée dans l'art militaire, comparative-ment aux armées européennes, elle devait nécessairement l'emporter sur les Babis auxquels cet art était tout à fait inconnu.

Le 11 juillet ou environ, une mine fit sauter le senguer de Meched-Pir, qui fut occupé après un combat où les assiégeants firent de telles pertes qu'ils se seraient retirés sans l'arrivée de nouvelles forces venues à leur secours; c'était Moustafa-Khan, de Kadjar, qui, par ordre du gouvernement, était parti à marches forcées avec son régiment [le seizième de Chekak], et qui était arrivé au moment où les troupes hésitaient à attaquer le second senguer. Encouragées par la présence de Moustafa-Khan, qui d'ailleurs avait reçu des pleins pouvoirs pour l'extermination des Babis, elles suspendirent l'attaque et attendirent les dispositions qu'il prendrait.

Le 4 août; de grand matin, les troupes du roi avec les nouveaux renforts marchèrent en bon ordre contre le second retranchement, le senguer de Feredjollah. Les Babis résistèrent courageusement,

malgré le nombre et la bonne tenue des assaillants. Dès le commencement de l'action, une mine, creusée par les ingénieurs, endommagea beaucoup ce senguier, et lança dans les airs vingt des Babis. Cependant l'ardeur des assiégés n'en fut point ralentie : durant sept jours entiers, ils tinrent bon, et ce n'est que le huitième qu'ils durent se résoudre à abandonner ce senguier et à se replier sur les autres retranchements. Dans cette affaire, les troupes perdirent beaucoup de sarbaz et de noukers, ainsi que deux de leurs chefs; les Babis eurent vingt-six hommes tués, et il leur fut fait trois ou quatre prisonniers. Des deux côtés, dit Soupehr, on consacra deux jours au repos.

Les Babis ne furent nullement découragés par la perte de ces deux retranchements qui, démantelés comme ils l'étaient, ne pouvaient plus servir de point stratégique; ils comprenaient aussi que l'ennemi aurait rarement recours à ses canons et à ses mortiers dans la crainte de causer des dommages aux autres quartiers de la ville, habités par les Chiïtes. Tout leur faisait espérer que le siège traînerait en longueur, et, comme ils étaient abondamment pourvus de provisions de toute espèce, ils ne désespéraient point du succès, quoique les troupes du roi augmentassent chaque jour.

Le 14 août arrivèrent des troupes fraîches sous les ordres de Mohammed-Ali et de Kasim-Beg; elles se réunirent aux autres régiments, et tout fut disposé pour une nouvelle attaque. De grand matin la

fusillade s'engagea entre les deux partis ennemis, et le combat dura toute la journée avec une chance égale. Moulla-Mohammed-Ali, voyant qu'il avait affaire à de trop bonnes troupes pour en avoir facilement raison, et qu'elles avaient été renforcées par un grand nombre d'habitants de la ville, voulut tenter une diversion. Par son ordre, le feu fut mis au bazar de Zengan. Sa ruse eut tout le succès qu'il en attendait, car les habitants abandonnèrent aussitôt le lieu du combat pour sauver leurs biens; les soldats accoururent aussi sur le lieu du sinistre, autant pour piller que pour aider à éteindre l'incendie. Alors quelques centaines de Babis déterminés sortirent de leurs retranchements sur l'ordre de Moulla-Mohammed-Ali, se jetèrent sur les soldats dispersés, et en firent un grand carnage; beaucoup de Babis perdirent aussi la vie. Les troupes se retirèrent pour prendre du repos et faire de nouveaux préparatifs.

§ 16. NOUVEAU BAB. — COMBAT SANGlant
(août-novembre 1849).

Pendant trois mois, les Babis se défendirent en désespérés. Heureusement pour le gouvernement, les événements étaient pendant ce temps-là conduits à bonne fin dans le Khorasan, et Méched s'était soumis. Mohammed-Khan, l'ex-général-gouverneur de Tauris, reçut du roi l'ordre de marcher contre les Babis de Zengan, avec de forts détachements et une artillerie imposante. Sur ces entrefaites, les nouvelles concernant les châtiments infligés aux

Babis dans le Mazandéran et le supplice de Bab lui-même à Tauris se succédaient rapidement. Les Babis, qui jusqu'alors avaient montré une fermeté inébranlable, se laissèrent aller au découragement; les fatigues inséparables d'une lutte prolongée les irritaient; l'accablement l'emporta sur leur énergie accoutumée, et un grand nombre des habitants des villages voisins qui avaient embrassé la nouvelle doctrine se retirèrent dans leurs foyers.

Moulla-Mohammed-Ali ne se laissait point décourager. Il avait remarqué le désordre qui s'était introduit au milieu des siens, et, craignant que le nom de Bab, qui venait d'être fusillé, n'eût plus le même prestige et fût insuffisant pour soutenir leur courage, il leur fit croire que, bien que Bab n'existât plus, la Providence avait désigné quelqu'un pour le remplacer, et qu'il était lui-même envoyé par le ciel pour être le défenseur de la vérité, comme l'avait été Seïd-Ali-Mohammed¹. Pour ranimer leur courage et leur abnégation, il leur promit ce qu'ils attendaient au nom de Bab, l'empire du monde. Le nouveau *marchid*, grâce à son éloquence et à son dévouement, sut inspirer une si

¹ D'après tout ceci, on peut remarquer que les doctrines de Bab et des autres philosophes modernes ont été altérées dans la suite; mais, à leur origine, ces doctrines ont beaucoup de rapport avec le christianisme. Ces philosophes ne se sont pas considérés comme étant les uniques portes conduisant à la vérité; mais, d'après leurs convictions, il est donné à chacun d'atteindre au plus haut degré dans la contemplation de la vérité et d'être *bab* (porte conduisant à la vérité). Le philosophe de Smolensk dont il sera parlé à la fin du chapitre III se considère aussi comme *bab*.

grande confiance à ces hommes naïfs, que rien désormais ne leur parut impossible; ils firent de nouveaux canons ¹, augmentèrent leurs munitions et, à ce qu'on assure, firent même de la poudre ².

Bientôt arrivèrent de nouvelles troupes. Mohammed-Khan avait reçu du premier ministre des instructions plus humaines, qui l'autorisaient à agir par des voies pacifiques et à éviter toute effusion de sang; mais malheureusement de semblables moyens ne pouvaient réussir, car la conduite astucieuse et déloyale du commandant des troupes dans le Mazandéran était présente à la mémoire de tous. Les Babis avaient concentré leurs forces dans un des quartiers de la ville et en avaient démoli ou brûlé les autres édifices. Ils s'étaient entourés d'un fossé profond, au-dessus duquel s'élevait un grand boulevard ou rempart en terre; ils avaient accumulé tous les moyens de défense et élevé vingt nouveaux retranchements et batteries; de plus, les maisons qu'ils occupaient avaient les fenêtres et les toits fortifiés. Une nouvelle attaque fut résolue pour le lendemain par les assiégeants.

¹ Après l'anéantissement des Babis de Zengan, on trouva entre autres des canons de leur composition; ils étaient faits de cylindres d'une tôle épaisse, avec des crampons de fer à l'extérieur, et le tout assez bien forgé. L'historien de la Perse dit que la confection en était confiée à Hadji-Kazim, de Kalkout; ils ne faisaient que des canons de fer. Les villages voisins fournissaient secrètement aux assiégés tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour cette fabrication.

² M. Mochenin confirme ce fait; mais dans le peuple on disait qu'ils se procuraient de la poudre des soldats persans eux-mêmes, qui étaient chargés de les combattre.

Vers la fin du mois d'août, les troupes nouvellement arrivées, et qui, réunies aux anciennes, s'élevaient à trois mille hommes, s'ébranlèrent pour marcher contre les fortifications des Babis. La rue Goulchèn était occupée par le régiment de Nasiriè, récemment arrivé; le régiment de Chékak avait pris position au côté opposé; le reste des troupes occupait divers postes désignés par Mohammed-Khan. A l'heure fixée, l'attaque commença. La valeur des Babis, poussée jusqu'au désespoir, aurait été insuffisante contre des forces aussi supérieures, s'ils n'avaient eu recours à la ruse. L'historien Soupehr relate fort naïvement ce fait, qui couvre de honte les troupes du roi. « Le brave » régiment qui porte le nom du chah, (Nasiriè, de Nasir) y figure comme une bande désordonnée de gamins de village, qui se précipitent avec avidité sur les dragées et les friandises qu'on leur jette! Nous ne prétendons pas ici faire une diatribe, ni dire quoi que ce soit contre l'armée du roi; nous le répétons, nous ne faisons que reproduire les paroles de l'historien. Moulla-Mohammed-Ali, voyant que les choses allaient de mal en pis, imagina de faire jeter par les fenêtres et du haut des toits plats des maisons, dans toute la longueur de la rue, tout ce qui pouvait se trouver en argent et en ustensiles de ménage. Les soldats se précipitèrent sur cette proie qui leur était offerte, et il s'ensuivit naturellement un désordre complet. A un signal, les Babis fondent sur ces « braves, » les battent complètement, et les forcent

à abandonner leur position au moment où Mohammed-Khan comptait sur la victoire. Les vrais croyants durent se retirer honteusement.

Mohammed-Khan prit la résolution de parler. « Trop de sang musulman a été répandu, écrivit-il à Moulla-Mohammed-Ali, je vous offre la paix ; car je crois qu'il est préférable de terminer le différend d'une manière pacifique. »

A cette époque, Aziz-Khan, général très-connu, et qui, dans la suite, fut quelque chose comme ministre de la guerre à Téhéran, traversait Zengan, se rendant à Tiflis, où il allait de la part du roi féliciter le grand-duc, aujourd'hui empereur Alexandre II, sur son heureuse arrivée dans ses provinces transcaucasiennes. Aziz-Khan, homme aussi distingué par son esprit que par son intelligence, soutint Mohammed-Khan ; tout fut employé pour entraîner les Babis à accepter la paix qui leur était offerte. Mirza-Hassan-Khan, chef d'état-major du ministre de la guerre et frère du grand vizir Mirza-Taki-Khan, qui traversait Zengan pour se rendre de Tauris à Téhéran, offrit également ses bons offices. Malheureusement les Babis, qui n'ignoraient plus le sort de leurs coreligionnaires du Mazandéran, tombés victimes d'une indigne fourberie, ne voulurent rien entendre. On se vit donc contraint de tout disposer pour une nouvelle attaque, à laquelle Aziz-Khan lui-même prit une part active.

Vers le 10 septembre, on donna l'assaut, et l'affaire fut des plus sanglantes. Le « brave » régiment Na-

siriïè, qui s'était distingué au commencement de l'action, fut culbuté par les Babis. Le régiment de Chérak, accouru à son secours, fut mis en fuite. « La bravoure avec laquelle les Babis de Zengan¹ repoussèrent les troupes, ainsi que les pertes considérables que subirent ces dernières, dit M. Sévruguin, sont des faits connus de tous. Une poignée² de rebelles, ajoute-t-il, extermina plus de trois mille soldats. » Les Babis eux-mêmes perdirent les deux tiers des leurs dans cette affaire³; mais l'ennemi n'avait pas la possibilité de se renseigner à ce sujet, et jugeant du nombre de ses adversaires à la vigueur de la défense, il les croyait fort nombreux.

§ 17. MÉCONTENTEMENT DU GOUVERNEMENT. EXPÉDITION DE FERROUKH-KHAN. INSUCCÈS DES TROUPES DU ROI (septembre-novembre 1848).

Ainsi les Babis, malgré leur petit nombre, triomphaient d'une armée nombreuse. Aziz-Khan, indigné de la conduite du régiment de Chérak, en réprimanda vertement le chef, ainsi que ses subordonnés; il fit administrer la bastonnade, presque

¹ Il ne restait presque plus dans toute la ville que les Babis, les vrais croyants ayant été forcés d'abandonner leurs demeures pour se réunir aux assiégeants.

² Bien que l'historien de la Perse se soit plu à augmenter le nombre des Babis enfermés dans Zengan, M. Sévruguin suppose qu'à cette époque ils ne devaient pas être plus de mille deux cents hommes.

³ Nous pensons que c'est dans les deux ou trois premiers assauts dont nous avons parlé au paragraphe 16.

jusqu'à mort, au capitaine Abou Thalib-Khan, qui commandait une compagnie de ce régiment, et était, plus que les autres, coupable du désordre qui avait eu lieu.

Ce fut ensuite le tour du gouvernement de se montrer courroucé de la conduite des troupes à Zengan, et de celle de leurs chefs. Les commandants des régiments Firouz-Kouh et Chérak furent sévèrement admonestés; le chef du régiment de cavalerie de Khemsè fut destitué et remplacé par Ferroukh-Khan, chef d'un détachement du régiment d'Aschar. Le 22 septembre, cet officier supérieur arriva à Zengan, où il attendait la venue de trois nouveaux régiments : le quatrième de Tauris, qui avait pour chef Ali-Khan, fils d'Aziz-Khan; le régiment de Kérous, sous le commandement de Hassan-Ali-Khan, et le régiment de Zérend, sous celui de Mohammed-Khan.

Il fut arrêté, en conseil de guerre, que l'on ne donnerait pas l'assaut, mais que la ville serait rigoureusement bloquée, et qu'on aurait recours à un moyen fort vulgaire dans les fastes de la guerre en Orient, qui consiste à faire mourir l'ennemi de soif et de faim. Vu la position de Zengan, ce moyen devait mieux réussir aux assiégeants qu'il n'avait réussi contre les Babis du Mazandéran. Tous les moyens de communiquer avec les gens du dehors furent entièrement enlevés aux Babis; les puits furent comblés et les sources détournées, autant que cela fut possible. Bien qu'il ne fût pas tout à fait impossible

aux assiégés de se procurer de l'eau¹ en creusant des puits, ce ne pouvait cependant être en quantité suffisante, et le hideux fantôme de la soif était là menaçant; la famine et la mort devaient être le résultat d'un blocus prolongé. De plus, avis avait été donné aux assiégés, que ceux d'entre eux qui, par suite de leur repentir, voudraient se sauver, pourraient quitter la citadelle par un chemin qui leur était réservé et où personne ne les inquiéterait. Le blocus se prolongea ainsi pendant deux mois environ, et les vivres commençaient à manquer aux Babis, qui cependant ne se laissaient point abattre. Leurs femmes et leurs filles avaient attiré l'attention des ennemis eux-mêmes, au point que Ferroukh-Khan ne put s'empêcher de manifester son étonnement en voyant l'énergie et l'abnégation dont elles faisaient preuve, et ne craignit pas de les citer comme exemple aux troupes du roi.

A cette époque, Ferroukh-Khan reçut du premier ministre une lettre dans laquelle il louait fort sa tactique et lui promettait de grandes récompenses dès qu'il reviendrait porteur de bonnes nouvelles.

¹ L'insuffisance de l'eau se fait vivement sentir dans toute la Perse. Les villes s'en procurent d'un endroit souvent fort éloigné par un canal souterrain et secret; l'eau y arrive dans des bassins ou des puits construits dans divers quartiers, et c'est là que les habitants s'en fournissent. Lorsqu'on assiège une ville, le premier soin des assiégeants est de combler les conduits d'eau avec des ordures, etc. C'est là une ancienne coutume de l'Orient; c'est pourquoi les aqueducs souterrains et la position des sources sont toujours tenus secrets pour les étrangers, et pendant un siège, le premier soin des assaillants est de découvrir ces canaux.

Ainsi encouragé, Ferroukh-Khan renchérit encore sur les mesures prises antérieurement, et attendit un moment opportun pour frapper le dernier coup.

Moulla-Mohammed-Ali, de son côté, sachant bien qu'il ne pouvait songer à faire une sortie, et ne voyant d'ailleurs aucune issue à sa situation, eut pour la troisième fois recours à la ruse. Par certains signes trompeurs, il était parvenu à attirer l'attention de l'ennemi sur un des retranchements avancés, et à lui faire croire que leur magasin se trouvait là; c'est de ce côté qu'il fit faire une fausse alerte.

Tout à coup, pendant la nuit, une explosion se fait entendre dans ce retranchement. Le plus proche détachement de troupes ne doutant pas que cette explosion ne fût l'œuvre de leurs ingénieurs, et voyant des hommes sortir en désordre du retranchement des Babis, s'élança à l'assaut aux cris de *Allah! Allah!* dans l'intention d'arriver les premiers et de profiter du butin. Moulla-Mohammed-Ali avait, peu de temps auparavant, envoyé à Ferroukh-Khan deux de ses plus dévoués murides, avec la mission d'employer la ruse pour l'attirer dans la ville avec un détachement.

C'était le soir, à une heure avancée et par le chemin « ouvert à ceux qui désiraient se sauver par la fuite, » que ces deux murides avaient quitté la ville sans être inquiétés, et s'étaient présentés au commandant en chef avec les signes du plus sincère repentir. Mohammed-Khan et Ferroukh-Khan accueillirent les transfuges avec bonté, espérant que des

caresses et une généreuse hospitalité ôteraient aux assiégés cette méfiance qui leur avait fait repousser toutes les propositions de paix. Les émissaires jouèrent leur rôle dans la perfection, et se répandirent en malédictions sur leur vie et leurs erreurs; ils peignirent la crainte, la terreur, sous l'empire de laquelle les tenait un despote sanguinaire, et demandèrent qu'on les aidât à se venger. « Tous les assiégés, continuèrent-ils, sont prêts à livrer leur tyran à la première occasion; mais ils sont liés par leurs familles, et surtout par la certitude d'une mort inévitable qui, au moindre soupçon, les menace, eux, leurs femmes et leurs enfants. »

La lettre du premier ministre miroitait constamment aux yeux de Ferroukh-Khan; elle le fascinait et était l'objet constant de ses rêves. Depuis le jour où il l'avait reçue, il ne songeait qu'aux moyens de se distinguer seul aux yeux de Mirza Taki-Khan. Il demanda aux transfuges s'il n'était aucun moyen de sauver tant de malheureuses victimes. Ils réfléchirent longtemps..... enfin, ils dirent : « Il existe tout près de la porte de Kasvin un passage secret qui conduit droit à la demeure de l'infâme Moulla-Mohammed-Ali; il suffirait de cerner cette demeure, pour que tous les murides passassent de notre côté; alors lui et ses partisans dévoués seraient entre nos mains. » La soif de distinctions, la gloire qui devait rejaillir sur lui, avaient si fort tourné la tête de Ferroukh-Khan, qu'il se laissa prendre à l'appât qui lui était offert. Sans mettre qui que ce fût dans la con-

fidence, dit l'historien de la Perse, il prit une centaine de soldats les plus déterminés parmi les hommes de son régiment, et, guidé par les transfuges, il se dirigea vers le lieu indiqué, bien avant l'aube; c'était à trois cent cinquante mètres environ du retranchement où l'explosion préméditée avait été préparée.

Moulla-Mohammed-Ali avait fait évacuer deux ou trois retranchements élevés le long du « chemin secret » que suivait Ferroukh-Khan. Comme il ne rencontrait aucun obstacle, il passa outre et pénétra dans la ville. Partout régnait le plus profond silence. Il voulut faire occuper les retranchements abandonnés, mais ses guides l'en dissuadèrent dans la crainte, disaient-ils, de donner l'éveil. Aussitôt que l'imprudent Ferroukh-Khan fut arrivé au lieu désigné, ses guides disparurent comme par enchantement.

Tout à coup l'explosion dont nous avons parlé se fit entendre; les Babis, sortant de tous côtés, entourèrent le détachement de Ferroukh-Khan, et tout moyen de salut devint impossible. De l'autre côté, les sarbaz, montés à l'assaut après l'explosion, avaient eu le même sort; ils s'étaient vus inopinément cernés par les Babis, qui en firent un vrai carnage, et bien peu parvinrent à s'échapper. Douze hommes seulement furent épargnés, y compris l'imprudent Ferroukh-Khan; ils furent désarmés et présentés aux chefs des Babis.

Dans le camp, tous étaient plongés dans le plus grand étonnement; ils ne comprenaient rien à ce qui

arrivait, et chacun croyait faire un mauvais rêve..... Quelques instants après l'explosion, on entendit des chants qui venaient du côté de la ville..... c'étaient les Babis qui entonnaient en chœur ce chant de triomphe :

Ainsi volent à l'appât
Les crédules passereaux ;
Où ! c'est ainsi qu'ils s'abattent
Dans les filets qui leur sont tendus.
Ils sont disparus tous !
Ils ne reverront plus leurs nids :
Ainsi le leur a ordonné Allah !
Non, ils ne les reverront plus :
A cela les a condamnés Allah !

Au bout de quelque temps, tout fut expliqué. Les troupes, au lieu de voler au secours de leurs camarades ou au moins de les venger, commencèrent à battre en retraite, effrayées des cris qui retentissaient dans la citadelle, terrifiées par les récits des sarbaz qui étaient parvenus à s'échapper et qui racontaient des choses surprenantes sur les Babis.

Ferroukh-Khan et les onze autres prisonniers moururent dans les supplices. L'armée perdit trois cents hommes dans cette affaire ; quant aux pertes que les Babis essayèrent, rien n'en a transpiré ; on sait seulement qu'après cela il n'en resta pas plus de trois cents dans tout Zengan : un plus grand nombre avait pris la fuite.

**§ 18. GRANDE EXPÉDITION CONTRE ZENGAN. EXTERMINATION
DES BABIS (janvier et février 1850).**

Après le supplice de Bab, qui avait eu lieu le 19 juillet 1849, et que nous avons raconté plus haut dans sa biographie, le gouvernement persan tint aussi secrètes que possible les opérations militaires contre les Babis de Zengan. Un sentiment involontaire de compassion pour le sort de Bab donna lieu à divers commentaires dans l'Aderbidjan et l'Irak. La seule gazette qui existe jusqu'à présent en Perse, et qui paraît sous les auspices du gouvernement, la *Revue quotidienne de Téhéran*, renfermait journellement des articles contre l'impiété des Babis, la tendance de leur doctrine vers le socialisme, l'égalité et surtout la possession en commun des femmes des vrais croyants, un communisme, enfin, renouvelé des temps de Mazdek. Dans ces articles, en un mot, on touchait à tout ce qui pouvait éveiller des sentiments de crainte et de conservation parmi les paisibles habitants du pays. Toutes ces précautions n'empêchaient point des gens de toutes les classes de semer l'agitation dans les esprits par leurs conversations secrètes sur l'inhumanité du gouvernement, sur l'iniquité qu'il avait montrée au jugement et à la condamnation de Bab, sur la terreur qu'il avait répandue dans le Mazandéran à cause des Babis, etc. etc. Cet esprit révolutionnaire agit sur les peuples civilisés comme sur ceux qui ne le sont pas.

Le premier ministre, Mirza Taki-Khan, si connu par son esprit pratique, employa tout pour terminer cette triste affaire, sans bruit, afin d'éviter tout commentaire. D'un côté, il ne pouvait rien contre ces habitudes de barbarie qui existent en Orient, et grâce auxquelles deux forces ennemies s'exterminaient l'une l'autre; d'un autre côté, il conseillait à ceux qu'il envoyait combattre les Babis l'emploi de moyens conciliants et pacifiques, car il voulait, autant que possible, atteindre son but sans grande effusion de sang. Cependant, vers la fin de 1849, l'ordre que le roi avait donné de renforcer l'artillerie et de détruire la ville eut un commencement d'exécution.

Le colonel d'artillerie Baha-Beg, officier très-connu, partit pour Zengan avec deux pièces de 18 et quatre de 12. Mohammed-Khan ainsi que le gouverneur de Zengan reçurent un nouvel ordre qui leur enjoignait d'agir sans grâce ni merci. A la fin de janvier, tout était prêt pour le bombardement. Cependant les Babis n'avaient rien perdu de leur bravoure, et la concorde régnait toujours parmi eux; on eût dit que leurs cœurs grandissaient en raison des dangers qui les menaçaient, que leur mâle courage se retrempait à la vue de l'énergie que montraient leurs femmes.

Dès le matin, l'artillerie ouvrit un feu violent, qui ne cessa qu'à quatre heures après midi. Un grand nombre des maisons où les Babis s'étaient fortifiés furent détruites; l'incendie était partout. Hassan-

Ali-Khan, de Kérous¹, avec son régiment, s'empara des premiers retranchements et s'y logea. Le désordre était à son comble, et les Babis se battaient avec le courage du désespoir, mais sans remporter aucun avantage. Au milieu de cette confusion, un fort détachement fut lancé contre les retranchements occupés par les Babis, et un combat sanglant, acharné, s'y engagea; bientôt après la citadelle tomba au pouvoir des troupes. L'effusion du sang dépassa en ce jour toute imagination; aucune expression ne peut peindre l'horreur de cette mêlée sanglante; des frères s'entr'égorgeaient comme des bêtes sauvages; des femmes, des enfants étaient hachés en morceaux; on eût dit une troupe de loups affamés, enivrés par la vue et l'odeur du sang.

D'après l'historien de la Perse, vingt-cinq Babis, qui s'étaient enfuis de la ville, furent saisis par les vrais croyants et mis à mort.

Le temps de l'anéantissement complet des Babis était à la fin venu. Moulla-Mohammed-Ali, qui avait été grièvement blessé, mourut bientôt; mais avant de mourir, il avait demandé à ceux de ses frères qui lui survivaient de ne pas se rendre. Réduits à un petit nombre, ils cachèrent la mort de leur brave chef, et jurèrent de ne pas se laisser tomber vivants entre les mains de leurs ennemis. Fidèles à leur serment, ils périrent tous, hommes et femmes. Il en resta, il est vrai, quelques-uns, dont la mort semblait ne pas vouloir; mais ils vendirent chèrement

¹ Aujourd'hui ambassadeur à Paris.

leur vie, et chacun d'eux tua un grand nombre d'ennemis.

Ainsi se terminèrent tragiquement les événements de Zengan; la moitié des troupes envoyées contre les révoltés y périt. A Téhéran, où elles n'amenèrent que quelques prisonniers¹, elles furent accueillies avec un frémissement de terreur, car on se disait que chacun de ces prisonniers avait coûté la vie à mille cinq cents sarbaz et noukèrs!

Comme nous n'avons aucune idée de la situation topographique de Zengan, il nous a été difficile de bien déterminer la position des assiégés et celle des assiégeants; nous n'avons pu que conformer notre récit aux diverses sources où nous avons puisé, et qui toutes s'accordent sur la durée des combats que se livrèrent les Babis et les troupes du roi. Il va sans dire qu'avec le temps quelqu'un pourra écrire une relation plus détaillée et plus fidèle de ce fait historique, et y ajouter un plan exact de la ville et du théâtre d'une lutte qui a duré si longtemps.

§ 19. DARABI : AMBITIEUX CHAMPION DE LA DOCTRINE DE BAB, SES SUCCÈS ET SA MORT, À NEÏNIZ (1848-1850).

Pendant l'inter règne qui eut lieu vers la fin de 1848, le désordre et la licence régnaient partout

¹ M. Mochenia, dans sa relation, en porte le nombre à cent à peu près; l'historien de la Perse confirme ce chiffre. Ils furent tous massacrés sur place par ordre des chefs, à l'exception de quatre ou cinq qu'on amena à Téhéran. On dit que cette expédition contre les Babis de Zengan coûta la vie à huit mille hommes, tués ou blessés grièvement.

en Perse, mais surtout dans les provinces éloignées du centre du gouvernement. Dans la ville de Yezd, à la suite de vexations de la part des autorités, il s'était formé contre le pouvoir tout un parti parmi les habitants, et dont un certain Mohammed, fils d'Abdoullah, était le chef. L'historien de la Perse dit que c'était un homme brave, déterminé et décidé à tout. Durant deux années, ce séditieux avait causé de grandes inquiétudes au gouvernement, qui, ne sachant comment s'en débarrasser, avait fini par le faire tuer par ruse.

Seïd-Yahia-Darabi, dont nous avons fait mention dans la biographie de Bab (chap. I, § 5, et chap. II, § 3), n'ayant en vue que ses intérêts personnels, se rendit à Yezd au commencement de 1849, où il prêcha le babisme dans l'intention de profiter de l'agitation qui y régnait. En peu de temps il acquit une grande influence, puis il se réunit aux séditieux de la ville, leur prêcha la doctrine de Bab, les encouragea dans leur rébellion contre le gouvernement, et se mit bientôt à leur tête.

Ce Darabi était fils d'un mystique célèbre, qui avait joui d'une grande influence parmi les oulémas du Fars, et comme tel, il jouissait de l'estime de tous. Après avoir puisé les connaissances nécessaires dans les sciences musulmanes, et principalement dans le *Tarikat*, selon la doctrine des Cheïkhites, Darabi alla s'établir à Téhéran. C'était vers la fin du règne de Mohammed-Chah, à l'époque où les destinées de la Perse étaient entre les mains d'un

homme mystique aussi, mais dont la fortune devait être bien différente. L'ambitieux Darabi chercha, par divers moyens, à se créer des liaisons et à se faire un nom dans la capitale; ce qui lui réussit assez mal.

Il se mit alors à voyager, visita Chiraz et Ispahan, fut témoin des persécutions exercées contre Bab, et, à la fin, séduit par le grand renom que cet homme avait acquis, il comprit qu'en embrassant sa doctrine et s'en faisant le champion, il servirait mieux ses vues ambitieuses. C'est ainsi qu'un beau jour il se trouva à Yezd, où, s'étant réuni à ce Mohammed mentionné plus haut, il agit de concert avec lui contre le pouvoir établi.

Cependant il ne put rester longtemps dans cette ville. La bande de Mohammed n'avait embrassé sa doctrine que dans des vues d'intérêt personnel, espérant, par cet artifice, agrandir son centre d'activité. Darabi ne voulait nullement devenir chef d'un parti de conspirateurs, comme l'était Mohammed, il se proposait un but plus noble et surtout plus pratique; il avait voulu être l'âme d'un soulèvement religieux, et se faire une carrière par les voies ordinaires du muridisme. D'ailleurs Mohammed, qui était en effet un chef de révoltés, n'aurait pas voulu lui céder la prééminence en cas de réussite; c'est pourquoi Darabi quitta Yezd, suivi de ses disciples, et se mit en quête d'un pays où il pût prêcher avec plus de succès.

A cette époque, des désordres régnaient dans tout

le Farsistan. Le lieutenant du roi dans la province de Chiraz avait été rappelé, et, en attendant son remplacement, le vizir Nasir-oul-Moultk administrait le pays par intérim. Ce personnage était aussi remarquable par son influence et son amour de l'ordre que par son caractère prudent et soupçonneux. Il avait beaucoup connu auparavant le héros de notre relation.

Darabi, qui allait prêchant la doctrine de Bab de ville en ville, se trouva un jour dans l'antique cité de Fessa, située dans les montagnes, à 136 kilomètres à peu près de Chiraz. Il s'y installa fort paisiblement, et continua d'enseigner avec un succès remarquable, si bien qu'en fort peu de temps le nombre de ses murides s'éleva à cinq cents.

Cependant les autorités avaient pris des mesures pour éloigner le danger, et elles y réussirent d'autant mieux que la majorité des habitants, adonnés au commerce et à la fabrication de divers produits industriels, n'éprouvaient aucune sympathie pour le nouveau venu et sa doctrine. Ils portèrent même leurs doléances au gouverneur de la ville, le prièrent de prendre les mesures qu'il jugerait nécessaires, offrant de lui fournir, le cas échéant, les secours matériels dont il pourrait avoir besoin. On expédia courrier sur courrier à Chiraz pour informer l'autorité de ce qui se passait. Darabi, comprenant qu'il ne ferait pas fortune dans cette localité, trop voisine de Chiraz, et dont les habitants étaient si peu disposés à embrasser sa doctrine, se décida, pendant

qu'il en était temps encore, à quitter Fessa, suivi de ses plus intimes disciples.

A cette même époque, une grande agitation régnait à Neïriz¹, par suite de plaintes que les habitants avaient portées contre l'autorité locale, représentée par Zeïn-oul-Abidin-Khan. Darabi envoya des agents intelligents et dévoués, ayant pour mission d'annoncer la nouvelle doctrine, d'en expliquer le but, de faire apprécier les vues du maître, lesquelles tendaient à épurer le Chariat et à délivrer les vrais croyants de la tyrannie des fonctionnaires et de l'oppression du clergé. Ces hommes agirent si bien sur les habitants de Neïriz, que ceux-ci étaient tout disposés à embrasser la nouvelle doctrine et à recevoir le maître les bras ouverts; ils lui envoyèrent même un messenger pour l'inviter à venir.

Pendant ce temps-là Darabi marchait, suivi de ses trois cents murides, et partout dans les montagnes il était accueilli, bon gré mal gré, avec empressement et hospitalité.

Le bruit s'était répandu dans les campagnes que le royaume de Bab allait venir, que tout allait changer sur la surface de la terre, où régneraient enfin la paix et la justice.

Darabi reçut l'envoyé des gens de Neïriz avec bienveillance et bonté, et lui promit de venir bientôt

¹ Neïriz ou Bakhtegan est un fort bourg sur les bords du lac salé de ce nom, au nord-ouest de Fessa. Cette localité montagneuse est d'un accès difficile, et les chemins y sont presque impraticables. Darabi y possédait une maison à la ville et une aux champs; son père était né dans le village de Darab, dépendant du district de Neïriz.

à leur aide ; le messager arriva porteur de ces bonnes nouvelles , et les habitants attendaient la venue du maître avec impatience.

Après avoir reçu avis des désordres que la présence du dangereux Darabi avait occasionnés à Fessa , Nasir-oul-Moulk écrivit à ce dernier une lettre pleine de courtoisie , dans laquelle , invoquant ses droits d'ancienne connaissance , il lui retraçait les dangers qu'il courait , surtout dans un moment où le gouvernement prenait de sévères mesures contre le babisme. Il en appelait à son jugement , comme à un homme personnellement connu du roi par son esprit et son savoir , lui disant que de semblables actes , quoique ne se rapportant pas vraisemblablement à lui , pourraient cependant le noircir aux yeux du gouvernement et des oulémas ; il se montrait disposé à le disculper et à présenter les dénonciations des autorités de Fessa comme un malentendu qui ne reposait que sur des bruits mensongers , pourvu qu'une lettre de sa main vînt calmer ses appréhensions. La réponse de Darabi fut peu sincère ; mais elle était faite avec tant de force , que Nasir-oul-Moulk le crut sur parole et ne prit aucune mesure.

Bientôt cependant de nouveaux rapports vinrent encore troubler Nasir-oul-Moulk , et ces dénonciations étaient le résultat d'une ruse du clairvoyant Darabi. Dès qu'il eut résolu de quitter Fessa et de chercher un lieu plus conforme à l'accomplissement de ses projets , il provoqua une grande agitation dans la ville , afin d'entraîner le gouverneur à porter

plainte une seconde fois contre lui; puis il lui expédia un cavalier, porteur d'une lettre pleine de modestie et de douceur, dans laquelle il se plaignait, de son côté, de l'oppression de l'autorité, qui le forçait ainsi à quitter Fessa avec ses disciples, et d'aller n'importe en quel lieu, pour se mettre à l'abri des calomnies et des vexations.

Ces deux accusations si contradictoires obligèrent le gouverneur de Chiraz à éclaircir cette affaire. Il envoya immédiatement un fonctionnaire sur la fidélité duquel il pouvait compter, et qui avait pour instructions de se bien renseigner, d'avoir à tout prix une entrevue avec Darabi, et de se faire une juste idée de ses intentions. Le rusé Seïd-Yahia, calculant le moment où l'envoyé du gouverneur devait arriver, avait fait partir ses murides avant lui, et suivi seulement d'un petit nombre de ses disciples, il cheminait lentement dans l'intention d'être rencontré dans ce modeste équipage, et d'avoir l'occasion de se plaindre des vicissitudes du sort. C'est ce qui arriva.

Darabi aborda humblement ce fonctionnaire, qu'il sut charmer par ses manières aimables et pleines de bonhomie. Il se plaignit d'avoir été forcé de fuir Fessa, cette cité turbulente, dont le gouverneur, homme peu éclairé, l'inquiétait sans cesse, lui et ses malheureux disciples; il ne voulait pas, disait-il, que, grâce à d'indignes intrigues, un homme aussi distingué que Nasir-oul-Moulk eût une fausse idée de lui. Arrivé à Fessa, l'envoyé ne trouva plus trace de

troubles, et ce qu'il put recueillir de renseignements de la part de l'autorité et de quelques habitants plaidait aussi bien le pour que le contre. Cependant quelques partisans de Darabi étaient restés à Fessa, afin de faire entendre à l'envoyé que l'autorité n'avait excité cette émeute que dans l'intention de plaire au gouverneur de Chiraz, et de se rendre nécessaire aux yeux des riches fabricants de la ville.

Le résultat de l'enquête calma donc entièrement Nasir-oul-Moulk : c'était tout ce que voulait Darabi. Il espérait bien qu'à l'avenir on ne serait plus tenté d'ajouter foi aux rapports qui pourraient être faits sur ses actes, et qu'il aurait ainsi le temps de tout préparer pour se soulever ouvertement et se fortifier.

Vers les premiers jours de décembre 1849, Darabi s'approchait de Neïriz avec trois cents de ses murides. Les révoltés vinrent au-devant de l'hôte si longtemps attendu, et, selon l'usage du pays, lui firent des offrandes. Il n'entra pas dans le bourg, mais s'arrêta dans une forteresse en ruine du temps des Sassanides ¹. Tous les insurgés vinrent l'y trouver et se livrèrent à lui; les uns embrassèrent sa doctrine, les autres s'attachèrent à lui, afin d'opposer leurs forces réunies à Zeïn-oul-Abidin-Khan, leur gouverneur détesté. Darabi comprit le parti

¹ Dans le Fars, il y a beaucoup de forteresses; au xv^e siècle, les historiens en comptent jusqu'à soixante et dix et plus. Les voyageurs, depuis Kaempfer jusqu'à nos jours, en font mention dans leurs relations.

qu'il pourrait tirer de cette circonstance, et travailla sans retard à mettre l'antique forteresse en état de défense : bientôt il se vit à la tête de douze cents partisans.

Les nouvelles qui arrivaient à Chiraz sur l'insurrection de Neïriz mettaient les autorités dans une cruelle perplexité. Nasir-oul-Mouk avait joué pendant une heure le rôle de khalif, et, étant d'un caractère prudent et soupçonneux, il ne pouvait se résoudre à prendre une mesure décisive. Dans ses lettres à celui qui représentait l'autorité à Neïriz, il conseillait constamment d'employer les moyens qui étaient à sa disposition pour rétablir l'ordre, et d'agir principalement par la persuasion et la douceur.

Cependant, vers la fin de décembre 1849, trois courriers sont expédiés à Nasir-oul-Mouk, pour lui annoncer que Darabi, à la tête des Babis et des rebelles de Neïriz, s'était soulevé ouvertement. Nasir-oul-Mouk ne pouvait encore se décider à ajouter foi à cette nouvelle, et cependant il redoutait les conséquences terribles que cet événement pourrait avoir. Il écrivit encore à Darabi une lettre où il l'admonestait, et expédia en même temps une dépêche par laquelle il informait de ces événements le prince Firouz-Mirza, que le roi avait nommé depuis trois mois son lieutenant dans le Farsistan. L'envoyé de Nasir-oul-Mouk trouva Darabi encore dans l'inaction ; il attendait une occasion plus favorable, désirant avant tout calmer les inquiétudes de son ami en le trompant une seconde fois, puis commencer

ses opérations. L'envoyé fut encore reçu avec courtoisie. A une heure avancée de la soirée, Darabi, resté seul avec lui, se plaignit de s'être vu tout à coup entouré, lui et les siens, des révoltés qui, le poignard à la main, venaient exiger d'eux qu'ils leur prêtassent main forte; ceci s'était passé, disait-il, à peine arrivé dans ce lieu, où il était venu chercher un refuge et le repos, mais il les avait retenus par des promesses, en attendant qu'on vînt le secourir. « Persuadez Nasir-oul-Moulk, ajouta-t-il, d'envoyer à mon secours un nombre suffisant de troupes, je livrerai pieds et poings liés ces rebelles, et les enverrai à Chiraz; j'espère par là donner des preuves suffisantes de mon dévouement au gouvernement et de mon affection pour mon ancien ami. »

Après avoir écrit une lettre dans ce sens à Nasir-oul-Moulk, il congédia la nuit même l'envoyé, qui s'en retourna persuadé de la sincérité de Darabi et de l'excellence de la mesure qu'il proposait. Ceci avait lieu le 6-7 de janvier 1850.

Les murides n'étaient point dans le secret. Les autorités de Neïriz étaient fort étonnées du résultat de cette affaire et ne savaient à quoi attribuer cette correspondance entre le gouverneur de la province et les révoltés, d'autant plus que l'envoyé n'avait pas même daigné pousser jusqu'au bourg. Elles attendaient donc ce qui allait arriver.

Le 4 janvier, Darabi réunit ses murides inopinément au milieu de la nuit, ainsi que les révoltés,

et alla attaquer les habitants de Neïriz. La maison du gouverneur fut cernée sans rencontrer d'obstacles. Ces enragés se précipitèrent dans les maisons, égorgeant sans distinction et s'emparant de tout ce qui leur tombait sous la main; ils incendièrent le plus qu'ils purent et, le matin venu, s'en retournèrent en triomphe chargés d'un riche butin. Un grand nombre des habitants des deux sexes et de tout âge trouvèrent la mort dans ce massacre, ainsi que cinq ou six personnes de la famille du gouverneur et beaucoup de fonctionnaires : le gouverneur lui-même trouva avec peine le moyen de se sauver.

Le gouvernement persan avait à peine eu le temps de se reposer des inquiétudes que lui avaient données les Babis de Zengan que les bruits concernant leurs coreligionnaires dans le Fars vinrent de nouveau le troubler. Ces bruits pourtant ne parvenaient jusqu'à la résidence du roi que trop tard et toujours confondus avec les nouvelles sur les troubles et les insurrections qui agitaient tout le Farsistan. Le Nousret-oud-Daoulè, Firouz-Mirza, était depuis longtemps en chemin pour sa destination, et il n'ignorait nullement les inquiétudes du roi sur la situation des affaires dans la province du Fars; c'est pourquoi sans doute il se hâtait si peu. Il avait quitté Téhéran les premiers jours de novembre 1849 et il était près de Chiraz seulement à la fin de janvier 1850. Le courrier de Nasir-oul-Moulk trouva le prince à quatre stations (à peu près 150

kilomètres) de Chiraz : sans rien changer à son itinéraire, il prit cependant sur-le-champ des mesures fort sensées. Au lieu de hâter son arrivée à sa résidence, le prince écrivit à Nasir-oul-Moulk l'ordre de s'entendre immédiatement avec les autorités locales et d'envoyer contre les insurgés de Neïriz deux régiments de Kara-kozlou avec de l'artillerie et de la cavalerie sous le commandement du sertir Moustapha-Kouli-Khan et de Mihr-Ali-Khan de Nouriè. Les ordres du prince furent mis à exécution trois jours avant son arrivée à Chiraz.

En Asie les grands seigneurs ne se pressent jamais; ils doivent être, comme dit un poète persan, « non légers comme le duvet, mais aussi lourds que la pierre, » pourvu néanmoins que leurs ordres s'exécutent en un clin d'œil. Il est partout de règle générale, et surtout en Perse, que les subordonnés d'un nouveau chef redoublent d'efforts et de zèle et soient tout disposés à exagérer leurs devoirs pour faire montre de leur dévouement.

Firouz-Mirza renforça encore les troupes par le régiment de cavalerie Silakour, sous les ordres de Véli-Khan, et envoya une dépêche à son souverain pour lui annoncer les mesures qu'il avait prises et la certitude dans laquelle il était de rétablir la paix et le calme dans tout le Farsistan.

Après son coup de main hardi, Darabi était tout triomphant. Environ deux mille hommes de toutes conditions s'étaient réunis à lui et, confiants dans les promesses de leur chef, ils attendaient l'inaugura-

tion du nouveau règne. Darabi, qui n'avait point de nouvelles de Chiraz, et charmé d'ailleurs d'avoir si bien réussi à tromper son ami, l'administrateur temporaire de la province, savourait les avantages de sa situation. On lui avait dressé dans l'intérieur de la forteresse une magnifique tente enlevée au gouverneur pendant le pillage nocturne à Neïriz. Devant sa tente, ses murides, le sabre nu, s'étenaient sur deux lignes; çà et là des groupes de ses subordonnés, dispersés à l'ombre des arbres, au bord d'un ruisseau, goûtaient les charmes du keïf persan, en attendant les ordres de leur chef spirituel.

Tout à coup, du haut de la montagne, on vit s'élever une poussière épaisse, et avant qu'on eût eu le temps de s'assurer de ce que cela pouvait être, un boulet, devançant le bruit de l'explosion, renversa la tente de Darabi et tua un des cavaliers qui l'entouraient, ainsi que son cheval. Surpris ainsi et pris au dépourvu, chacun se hâta d'abord d'arracher Darabi de dessous sa tente, où il fut trouvé sain et sauf. Il donna aussitôt à ses hommes l'ordre de se retirer dans leurs retranchements. Cette fois-ci encore la conduite des troupes du roi fut assez étrange, car, au lieu de continuer leur marche en avant et de s'élancer contre la forteresse, ils s'en tinrent à ce seul coup de canon sans qu'on ait pu deviner la cause de cette singulière tactique. Il se peut que, par une illusion d'optique, les mouvements des insurgés effrayés

aient trompé les yeux fatigués des commandants des troupes et qu'ils les aient supposés trois fois plus nombreux qu'ils ne l'étaient; mais l'historien persan n'entre pas dans les considérations qui ont pu motiver un semblable exploit, et dit simplement que Moustapha-Kouli-Khan fit occuper à ses troupes et à l'artillerie une position plus avantageuse, vis-à-vis de la forteresse de Darabi, et qu'elles passèrent cinq jours à se reposer et à se fortifier.

Le soir du cinquième jour, le commandant des troupes entra en pourparlers avec Darabi; il lui offrait la paix et l'oubli, pourvu seulement qu'il consentît à renvoyer ses hommes. Cette proposition fut rejetée par les insurgés, et leur chef, voyant dans cet empressement de la part des ennemis un manque de confiance dans leurs propres forces, en fut encouragé.

Persuadé d'avoir deviné juste et voulant effrayer l'ennemi, il fit prendre les armes à trois cents murides, qui, pendant la nuit du 5 au 6, sortirent de leurs retranchements et se précipitèrent sur ceux que l'ennemi avait élevés. Le combat dura longtemps; les Babis furent repoussés et, après avoir tué quelques sarbaz et noukers et avoir causé beaucoup de dégâts aux retranchements ennemis, ils se retirèrent, mais ils perdirent beaucoup de monde, et Soupehr dit que des trois cents Babis, cent cinquante seulement regagnèrent leur refuge.

Après cet échec, les insurgés qui n'avaient pas embrassé la doctrine de Bab, voyant que les pro-

messes de Darabi ne reposaient que sur le mensonge et que les balles et les boulets ne respectaient pas ses fidèles¹, que les prières et les talismans qu'il leur avait distribués ne détournèrent nullement de leurs poitrines la pointe des poignards, l'abandonnèrent peu à peu, et un beau jour il se trouva réduit à ses murides. Il ne lui restait plus que deux alternatives : ou se rendre, ou mourir avec honneur. Darabi était tout disposé à prendre le premier parti, mais ses murides l'en empêchèrent. Trois jours après, une sortie ayant été décidée, ils quittèrent tous leurs murs et, au cri de : *Ali!* s'élancèrent contre les retranchements occupés par les troupes. Un feu des plus violents les accueillit cette fois; les balles, les boulets et la mitraille éclaircirent leurs rangs au point que Darabi dut prendre la fuite, laissant plus de la moitié des siens sur le terrain. Ceux qui avaient été épargnés coururent se réfugier dans leurs retranchements, où il semble qu'ils n'avaient plus ni la force ni la possibilité de se défendre. Darabi se rendit secrètement lui et ses deux fils auprès de Moustapha-Kouli-Khan, qui lui donna les moyens de s'échapper; mais ses murides, préférant une mort glorieuse, se battirent jusqu'à la dernière extrémité, si bien que trente seulement furent pris vivants lorsque les troupes se furent emparées des retranchements. Des deux mille hommes que Darabi avait

¹ L'historien persan assure que, pour tranquilliser ses murides, Darabi leur assurait que les balles ne pouvaient les atteindre.

sous ses ordres quelques jours auparavant, c'est tout ce qui restait, les autres ayant ou fui ou trouvé la mort¹.

La nuit suivante, les fils d'Ali-Asker-Khan, tué par un Babi lors de l'attaque contre Neïriz, se jetèrent sur Darabi et le tuèrent. Le prince Nousret-oud-Daulè fit grâce aux deux fils de Darabi; mais les trente Babis prisonniers furent mis à mort.

Ainsi finit honteusement l'orgueilleux Darabi, dont aucune des actions ne fut inspirée par une sincère conviction et dont le seul mobile était le désir de devenir un homme remarquable, n'importe à quel titre. Jamais il ne fut ni Babi sincère, ni bon patriote; tous ses plans étaient l'effet de calculs fondés sur la fourberie. Ses murides, au contraire, agissaient, pour la plupart, par conviction et mouraient avec joie pour le triomphe de leurs croyances; ils avaient foi au nom de Bab et se soumettaient à Darabi, qu'ils considéraient comme un véritable maître. Après que Darabi se fut rendu, ses murides repoussèrent loin d'eux l'idée de suivre son exemple, qu'ils considéraient comme une lâcheté. Ils l'auraient même tué si, par une fuite précipitée et protégée par Moustapha-Kouli-Khan, il ne s'était mis à l'abri de leur ressentiment.

¹ Nous avons vu que Darabi était arrivé à Neïriz avec trois cents murides; dix-sept cents insurgés et mécontents s'attachèrent à lui et un certain nombre d'entre eux adoptèrent sa doctrine; ceux qui ne l'avaient pas adoptée, et qui étaient au nombre de quinze cents, abandonnèrent Darabi lors de la dernière affaire.

§ 20. LES BABIS A TÉHÉRAN.

Après le sort déplorable des Babis du Mazandéran, le supplice de Bab à Tauris, la ruine de Zenggan et les événements qui venaient de se passer à Neïriz, le gouvernement et le clergé commencèrent à respirer, espérant bien que ces nouveaux sectaires n'avaient pas laissé la moindre trace de leur passage. Plus d'une année et demie se passa, en effet, dans le plus grand calme. Cependant on n'ignorait pas dans le peuple que des Babis en grand nombre se réunissaient en secret dans le Fars, à Kerbela, dans diverses localités de l'Irak et à Téhéran, où on découvrit même qu'ils étaient assez nombreux. La mauvaise organisation de la police, la faiblesse de ses agents et les sympathies que les Babis rencontraient dans le peuple facilitaient le secret dont ils s'entouraient. Le peuple compatissait d'autant plus à leur triste sort que, selon lui, ils étaient persécutés partout, mis à mort sans jugement ni justice; si l'on ajoute à cela l'impossibilité de se renseigner sur le nombre exact de la population, toutes ces causes réunies rendaient nulles les recherches auxquelles se livrait une détestable police.

Il faut dire aussi que durant ce temps il se passait dans la capitale un autre événement, un changement de ministère, et les intrigues succédant aux intrigues accablaient la cour du roi. L'homme vénéré de toute la nation, le premier ministre Mirza-Taki-Khan, devait succomber devant ces in-

trigues. On l'accusait d'avoir voulu faire monter sur le trône un autre frère du chah, Abbas-Mirza, ci-devant Naïb-ous-Sultaniet. Les femmes de feu Mohammed-Chah avaient été mêlées à ces intrigues, à la suite desquelles Abbas-Mirza fut exilé. La cour de Téhéran dut ensuite songer à la tranquillité intérieure du pays. Le nouveau ministère avait à peine eu le temps d'entrer au pouvoir et de s'y consolider, et Mirza-Agha-Khan n'avait fait que commencer à poser les bases de sa puissance, lorsqu'il survint à Téhéran un événement sans précédent, dont les Babis devaient cruellement expier les conséquences.

Vers le milieu du mois d'août¹ de l'année 1852, le roi se rendait à la chasse; plusieurs Babis se précipitèrent sur lui et tirèrent trois coups de feu l'un après l'autre. Les personnes de sa suite ne purent détourner le troisième, qui atteignit le prince, mais ne lui fit que quelques légères blessures. Soupehr dit que le roi ne perdit point son sang-froid, et ceux qui l'accompagnaient furent même quelques instants sans savoir qu'il était blessé. Un des assassins fut tué sur place; deux autres furent saisis le poignard et le pistolet au poing. Après avoir subi un interrogatoire, ils furent jetés dans un cachot et, d'après les indications de l'un d'eux, auquel on promit sa grâce pour prix de ses aveux, on procéda à

¹ En septembre, d'après M. Sévruguin et autres; mais nous suivons les indications de l'historien de la Perse, qui dit bien clairement que ce fut le 23 de *cheval*, 16 août 1852.

de rigoureuses perquisitions, et dès ce jour commença l'enquête. A Téhéran seul on découvrit soixante et dix Babis qui habitaient des souterrains où personne ne pouvait soupçonner qu'ils eussent leurs conférences secrètes. La punition de ces criminels fut terrible : ces malheureux furent livrés aux grands et aux membres du clergé, qui déchirèrent leur proie chacun selon sa fantaisie et qui, voulant faire preuve de dévouement pour leur souverain, rivalisèrent de cruauté et d'inhumanité. Pendant plusieurs mois, dit M. Mochenin, on ne s'occupait dans toutes les villes de la Perse que de tortures, de supplices accompagnés des plus atroces monstruosités.

Le principal chef des Babis de Téhéran était un certain individu nommé Moulla Cheïkh-Ali. Comme nous l'avons dit plus haut, ce membre du clergé musulman, sous le nom de Seïd-Ali (chap. II, § 3-5), avait été disciple des deux cheïks Ahmed et Kazem ; puis lorsque Mirza Ali-Mohammed était déjà élu chef des Cheïkhites et élevé au titre de Bab (voy. chap. I, § 3), Moulla Cheïkh-Ali avait embrassé sa doctrine. Il allait de ville en ville à travers l'Irak-Adjem et le Fars, prêchant partout au nom de Bab. Cheïkh-Ali avait toujours participé à toutes les délibérations des propagateurs du babisme et jouissait parmi eux d'une grande considération : ils le nommaient *Hazreti-azim*, grand maître, titre honorifique qu'ils avaient imaginé. L'historien persan nous dépeint ce chef secret des Babis comme une espèce

de Monte-Christo, apparaissant à toute heure sous un nouveau costume et changeant de résidence tous les jours. — A Kachan (en 1845), sous l'habit de derviche, il se présente à Mirza Agha-Khan, qui fut depuis premier ministre, et le somme d'embrasser la doctrine de Bab; tantôt on le voit dans des villages sous l'habit d'un ermite; tantôt dans les villes, déguisé en riche marchand ou en personnage important, prêchant le babisme et pérorant contre l'oppression des fonctionnaires et le despotisme clérical. — Jamais on ne le voit deux fois sous le même costume ni dans le même lieu.

En 1848 et 1849, on rencontre ce Moulla Cheïkh-Ali à Téhéran même, comme personnage principal, quand le premier ministre Mirza Taki-Khan prenait des mesures pour l'extermination des Babis dans toute la Perse. Ce Cheïhh-Ali organisa sous les yeux du vigilant ministre une communauté de Babis, et personne n'en fut instruit. Il est probable que cette association secrète était en rapport avec les Babis du Mazandéran, de Zengan et de Tauris.

Pour ne pas laisser au gouvernement le loisir d'effectuer des poursuites contre Bab et ses prosélytes, il était urgent de provoquer une forte agitation dans la capitale; aussi les membres de cette communauté secrète prirent les mesures suivantes : pénétrer dans la principale mosquée un vendredi, tuer l'Imam djoumé, qui était alors Mirza Aboul-Kazem, célèbre dans toute la Perse, puis profiter du désordre qui en résulterait pour se porter sur le

palais du roi et tuer le souverain et ses courtisans. Cette tactique était assez bien imaginée, et si elle avait réussi, les Babis auraient pris le dessus partout. Ils auraient dû, il est vrai, compter avec le peuple; mais comme ils avaient toujours fait accroire à chacun qu'ils travaillaient et mouraient pour la prospérité du pays, le peuple aurait pu cette fois-ci encore être leur dupe.

Nous ne pouvons dire ce qu'il serait advenu de la Perse si l'affreux complot de Cheïkh-Ali avait pu être mis à exécution; mais la Providence ne le permit pas. Les espions du premier ministre avaient bien découvert que quelque chose se tramait, mais ils ne purent être renseignés sur les détails de la conspiration; cependant ils parvinrent à s'assurer que Cheïkh-Ali était l'âme du complot, l'unique guide des Babis, et qu'il avait les projets les plus pernicieux. D'après l'ordre du premier ministre, les recherches les plus minutieuses furent faites; mais on ne put découvrir le malfaiteur. On parvint à mettre la main sur un de ses complices secondaires; mais toutes les tentatives que l'on fit auprès de lui, pas plus que les tortures qu'il eut à endurer, n'eurent d'effet, et on ne put découvrir ni Cheïkh-Ali ni aucun de ses principaux complices, quoique lui-même n'eût point quitté Téhéran.

Son serviteur, en mourant sous les coups du poignard, fit beaucoup d'aveux; mais on ne put lui arracher le secret de la demeure de son maître ni de celle de ses compagnons. Depuis cette époque, la com-

communauté secrète ne put continuer ses manœuvres criminelles, et ceux qui en faisaient partie se dispersèrent dans diverses provinces. Les bruits concernant le supplice de Bab et l'extermination des Babis du Mazandéran, de Zengan et de Neïriz, apportés par plusieurs de ceux qui étaient parvenus à s'échapper et qui s'étaient réunis à la communauté secrète, étaient trop peu rassurants; aussi eût-il été dangereux pour Cheïkh-Ali et ses compagnons de tenter la moindre démonstration en faveur de leur doctrine; il fallait attendre et se taire.

Après les événements dont le premier ministre Mirza Taki-Khan, avait été la victime, et dont les conséquences furent son exil à Kachan, où il fut tué secrètement, Cheïkh-Ali et ses disciples reparurent à Téhéran; c'était au commencement de 1851.

Pendant que dans la capitale on ne s'entretenait que de l'acte honteux qui rendait un homme d'État du plus grand mérite le jouet des intrigues, pendant que son successeur était occupé à consolider son pouvoir et qu'il employait toutes sortes de mesures, bonnes ou mauvaises, pour arriver à la popularité, Cheïkh-Ali avait eu le loisir de se faire des prosélytes assez nombreux, même parmi des gens qui jouissaient d'une influence assez considérable. Au nombre de ceux qui suivaient son enseignement se trouvaient Hadji Souleïman-Khan, propre frère de ce Ferroukh-Khan qui fut attiré dans un piège et perdit la vie à Zengan, Seïd-Hassan du Khorasan, Mirza Abdoul-Wahhab de Chiraz, Agha-Mehdi de

Kachan et autres personnages ayant plus ou moins d'importance dans la société, et dont le nombre s'élevait déjà à soixante et dix. Le lieu de leurs réunions était la maison de Hadji Souleïman-Khan.

Cette société secrète exista tranquillement pendant un an et demi au milieu de la capitale, sans que personne le soupçonnât; à la fin ils arrêterent les dispositions suivantes : choisir quelques hommes déterminés pour se jeter sur le roi au moment où, selon son habitude, il quittait le palais accompagné d'une suite nombreuse; au même instant mettre à mort quelques-uns des personnages importants de la ville, puis déclarer la capitale délivrée de toute puissance arbitraire et oppressive, aussi bien laïque que cléricale. Alors, disaient-ils, la ville sera en notre pouvoir.

Les conspirateurs avaient tout le droit de penser ainsi; ils connaissaient bien leur pays et ses coutumes. Ils savaient qu'une fois le prince régnant mort et les hommes puissants renversés, ne fût-ce que pour une heure, il ne serait point difficile d'attirer à eux quelques milliers d'hommes du peuple affamés, et même des soldats, par l'appât du pillage et de la licence; mais pour cela il fallait avoir un chef. Les Babis eurent un instant l'idée de parcourir les rues et les bazars, le sabre à la main, d'appeler le peuple à reconnaître Bab et de dire à ceux qui se rendraient à leur appel : « Allez! emparez-vous de tout ce que vous trouverez dans le palais du roi, dans les demeures des grands et des puissants d'entre

le clergé, tout ce que vous trouverez dans les coffres de vos tyrans est à vous, et pourvu que vous embrassiez la doctrine de Bab, la terre entière sera votre partage et le monde votre royaume! » Point de doute que, dans un moment de désordre et en l'absence des autorités, une offre aussi séduisante n'eût trouvé bon nombre d'individus de la lie du peuple tout disposés à écouter les Babis, qui auraient eu le champ libre pour exécuter leurs desseins.

Douze hommes bien déterminés furent désignés pour assassiner le roi à un moment opportun. Un dimanche, le 28 de chewal (16 août 1852), le canon, suivant l'usage, annonçait au peuple que le souverain quittait le palais pour se rendre à Néiavéran, sa résidence d'été¹. Le prince et sa suite avaient à peine eu le temps de gagner la route que trois individus, armés de poignards et de pistolets, se précipitèrent sur lui, l'un après l'autre, en déchargeant leurs armes. Le premier coup ne l'atteignit point; le second fut détourné par quelqu'un de l'escorte, mais le troisième coup blessa le jeune roi à trois endroits, l'arme ayant été chargée à petit plomb. L'un des assassins fut tué sur place, les deux autres furent arrêtés. Les Babis attribuèrent cet insuccès à l'impatience des trois jeunes conjurés qui n'avaient pas attendu les neuf autres complices et étaient arrivés une demi-heure trop tôt au lieu du rendez-vous, et dont l'impétuosité avait tout gâté. Le

¹ Résidence favorite d'été du chah actuel, située aux environs de Téhéran.

roi retourna dans son palais. Les Babis ne pouvaient se montrer nulle part; les agents de la police avaient été lancés contre eux et les cherchaient partout. Tout Téhéran était dans la plus grande agitation et les bruits les plus contradictoires circulaient, si bien que le roi se vit obligé de convoquer un *selam* (grande réception du peuple devant le palais, où le souverain apparaît sur un trône), afin de mettre par là un terme à tous les commentaires et de calmer les esprits.

D'après certains indices et d'après les déclarations des deux prisonniers, on découvrit bientôt soixante et dix individus d'entre les Babis, qui furent arrêtés, et sur lesquels on se livra aux cruautés dont j'ai parlé plus haut. L'auteur de l'histoire de la Perse donne les noms de vingt-huit des principaux coupables, qui furent torturés de la façon la plus odieuse, avec un raffinement de cruautés inouïes, par des particuliers appartenant à toutes les classes et auxquels ils avaient été livrés : des membres du clergé, des marchands, des étudiants de l'académie de Téhéran, des soldats, des ferrachs et même des artisans firent l'office de bourreaux.

Au nombre des coupables dont Soupehr donne les noms, nous trouvons Seïd-Housseïn de Yezd, le compagnon et le conseiller de Bab (voir chap. I, § 14, et chap. II, § 4), qui était parvenu à sauver sa vie une fois en reniant ses convictions et son maître; Kourret oul-Aïn ou Tahirè, l'héroïne de Kazvine, et plusieurs des Babis du Mazandéran, de Milân, de

Zengan et de Neïriz, qui s'étaient réunis à Téhéran après les tentatives infructueuses que nous avons racontées. Kourret oul-Aïn, qui avait été confiée à la garde de Mahmoud-Khan depuis 1849 (voyez chap. II, § 12), vivrait sans doute encore, si la colère du roi ne s'était étendue à tous les Babis indistinctement, sans considération d'âge ni de sexe. Elle fut secrètement mise à mort.

Les cruautés imaginées par les bourreaux des Babis surpassent toute imagination; il est même impossible d'en rapporter les détails sans blesser une oreille européenne. Malgré les affreuses tortures qu'ils endurèrent, peu d'entre eux abjurèrent leurs croyances; la plupart supportèrent avec un courage et une fermeté inébranlables les tortures que la bassesse et le fanatisme pouvaient imaginer. Ils moururent avec le calme le plus digne, le plus grand, sans se plaindre, invoquant seulement les noms d'Allah et d'Ali.

Si grand que soit le crime et si coupables que soient les criminels, on ne peut s'empêcher d'éprouver pour eux un sentiment de compassion et même de sympathie, en les voyant, malgré les tourments qu'ils endurent, appeler la divinité à leur aide et invoquer, en mourant, son assistance. Il faut remarquer que le nom d'Ali est si sacré pour l'oreille de tous les Chiïtes, qu'il renferme en lui comme une attendrissante consolation. Pour les mystiques des différentes sectes, Ali est, sinon Dieu même, du moins divinisé en qualité de patron de la foi et de chef de tous les imams, gouverneur du

monde. Les orthodoxes Imamides (les Isna-Acharides, dont la foi est dominante en Perse), d'après leur enseignement dogmatique, ne doivent considérer Ali que comme le vicaire de Mahomet, comme son disciple ou, par allégorie, comme la porte de la vraie science, vérité qui se concentre en Mahomet et découle de lui. Ali est donc le premier personnage après le Prophète; et cependant ces Imamides mêmes, se laissant généralement entraîner par l'amour qu'ils portent à leur patron, exagèrent souvent sa valeur et permettent à leur imagination d'orner des plus belles couleurs sa beauté ravissante. Les Chiites ont toujours à la bouche trois noms : *Ia Allah!* « Ô Dieu! » *Ia Ali!* « Ô Ali! » *Ia Sahib ouz-Zémân!* « Ô maître ou gouverneur des temps, de l'univers! » Par la dernière exclamation, ils sous-entendent Mehdi, le dernier imam, excepté dans quelques prières spéciales et consacrées; jamais ils ne s'adressent à Mahomet ou aux autres saints: *Ia Ali!* est une exclamation qui revient à tout propos sur leurs lèvres, et elle est plus fréquemment employée que *Ia Allah!*

A Téhéran comme partout, les Babis supportèrent leur martyre avec une abnégation et une fermeté inébranlables. Partout, en mourant, ils invoquaient le nom d'Allah ou celui d'Ali. C'est pourquoi tous ceux qui furent témoins des tortures inhumaines qu'ils enduraient, et qui purent voir leur résignation, conservèrent dans leurs cœurs un sentiment de compassion pour eux et d'indignation contre leurs bour-

reaux. Quelques-uns, entraînés par leurs intérêts personnels, les oublièrent, comme il arrive d'habitude; d'autres enfin étaient tout prêts à se poser en juges dans une question qu'ils ne comprenaient nullement.

Le peuple, en partie, compatissait au martyre des Babis au point de vouloir embrasser leur doctrine sans savoir en quoi elle consistait; mais les mesures sévères que le gouvernement prit alors arrêtèrent cet élan, car le moindre soupçon était puni de mort.

Au bout de quelque temps, les sociétés secrètes de Babis se réorganisèrent de nouveau. Aujourd'hui il y en a beaucoup en Perse, dit-on, et elles se cachent si bien, que le gouvernement ne peut parvenir à pénétrer le mystère dont elles s'entourent. Ces sociétés sont fort nombreuses, surtout dans le Fars, le Khorasan et à Kerbela, lieu de la première apparition des Babis.

Le babisme avait de nombreux adeptes dans toutes les classes de la société, et beaucoup d'entre eux avaient une grande importance; des grands seigneurs, des membres du clergé, des militaires et des marchands avaient embrassé cette doctrine. Le gouvernement, dit-on, connaît l'existence de cette secte, mais il ne peut rien pour découvrir ceux qui en font partie. Des personnes présentes à Téhéran le jour de l'attentat contre le roi racontent qu'on a vu beaucoup d'hommes ne pouvant cacher leur mécontentement et disant : « Encore un jour, une heure

seulement, et les destinées de la Perse étaient changées. »

(La suite à un prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 JUILLET 1866.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la séance de mai est lu; la rédaction en est adoptée.

Est présenté le Révérend docteur B. B. HAIGH, Bramham College, Yorkshire, Angleterre, présenté par MM. Garcin de Tassy et Mohl.

M. Garcin de Tassy présente *Le Globe*, journal de la Société géographique de Genève, qui demande l'échange avec le Journal asiatique. Renvoyé à la Commission des fonds.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Vandal, directeur général des Postes, qui envoie à la Société une lettre du directeur général des Postes de Prusse, qui lui annonce qu'il peut dorénavant expédier en Russie le *Journal asiatique* sous bande, pourvu qu'il porte son titre sur la bande, avec l'indication *Via Saint-Petersbourg*.

M. Mohl expose au Conseil que le père de notre regretté confrère, M. Woepcke, a mis à sa libre disposition tout ce qui reste des éditions des ouvrages de son fils, pour en faire l'usage le plus utile à la science. M. Mohl prie le Conseil de lui permettre de transférer à la Société ce pieux legs, et lui

je suis bien convaincu que la littérature du Petit Véhicule ne peut nous donner son égal.

BAB ET LES BABIS,

OU

LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,

DE 1845 À 1853,

PAR MIRZA KAZEM-BEG.

(Suite.)

CHAPITRE III.

DE LA DOCTRINE DES BABIS.

SECTION I.

APERÇU SUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA DOCTRINE CHIITE, EN PERSE.

Pour faire bien comprendre en quoi consistait la doctrine des Babis, qui n'était pour une certaine classe d'individus qu'un prétexte pour arriver à des réformes longtemps désirées, nous devons tracer ici un aperçu historique de la religion chiite, faire connaître au lecteur l'essence de cette doctrine et surtout d'une de ses branches, à laquelle on a donné le nom de *Imamide isna acharide* (confessant les douze imams) et qui est la religion dominante dans toute la Perse.

§ 1. DES CHIITES AU COMMENCEMENT DE L'ISLAM.

Les principaux articles professés du vivant de Mahomet étaient les deux suivants : Il n'est point d'autre Dieu qu'Allah ; Mahomet est un prophète envoyé par Allah. Les autres articles secondaires de la foi sont sortis peu à peu de la bouche de ce prophète et ont reçu leur sanction immuable de la communauté des *Taouhites*, c'est-à-dire de ceux qui adoptaient la doctrine de l'unité de Dieu¹. Ce sont ces articles secondaires du dogme qui ont constitué la croyance dans les anges, dans les prophètes, dans les Écritures, l'Ancien Testament et le Nouveau, dans la vie au delà du tombeau, dans la résurrection des morts, dans l'immortalité de l'âme, dans les décrets de l'Éternel. Un paradis, une béatitude éternelle devait être la récompense des justes ; un enfer éternel, des supplices sans fin ni trêve, le châtiment des pécheurs. Les lois qui dispensent ces récompenses et ces tourments à divers degrés, ainsi que les lois qui règlent la conduite des âmes pendant le bref espace de temps qu'elles passent sur la terre, pendant leur passage du sommeil du néant à la vie éternelle².

¹ Ainsi ils se nomment particulièrement musulmans, pour se distinguer des polythéistes.

² D'après la philosophie du Coran, toutes les âmes des humains ont été créées plusieurs centaines de milliers d'années avant le monde. Ces âmes sont comme endormies dans le sein de Dieu, et pour pouvoir jouir de l'éternité qui leur est promise, elles doivent être soumises à des épreuves, et, à cet effet, revêtir une forme humaine.

sont suffisamment développées dans la doctrine de Mahomet, dans son Coran et dans la tradition. Mais lorsque le Prophète eut cessé d'exister, il naquit du travail sur ces idées ainsi que des commentaires sur les origines obscures de cette doctrine, et surtout des nouvelles questions qui n'étaient point encore décidées, il naquit, disons-nous, une série de doctrines qui font la base de la philosophie scolastique en Orient (*Kelama*) et le fondement des lois (*Chariat*).

Du vivant même de Mahomet, vers la fin de sa vie, nous voyons apparaître ces interprétations, qui se développèrent bientôt après sa mort au point de former dans le premier siècle de l'Islam diverses écoles philosophiques et diverses sectes. Les dissentiments et les controverses ne se tournèrent plus que vers les *idées abstraites*, ou les *faits historiques*, ou vers les traditions relatives à la foi.

Aux idées abstraites se rapportaient la croyance en Dieu, ses attributs, sa providence, la croyance aux esprits célestes et terrestres, à la destinée de l'homme, à l'autorité et à la signification des prophètes et des *imams*. Ces controverses et ces interprétations étaient l'objet de la scolastique qui commença à s'introduire dans l'Islam dès la trente-septième année de la fuite de Mahomet ou vingt-sept ans après sa mort, quand les *Kharidjites*, au nombre de douze mille, après la bataille de *Saffēin* (ou *Siffin*), se séparèrent ouvertement de la doctrine alors dominante, et rejetèrent le pouvoir du vicaire de Mahomet, le

quatrième khalife Ali. Dix années ne s'étaient point écoulées qu'apparurent les sectes des *Mutazilids* et des *Sifatids*, qui formèrent en très-peu de temps dix-sept écoles. Parmi elles les *Ach'arids* furent constamment les défenseurs des principes de la vraie foi, et c'est pourquoi les Sunnites les appellent *les sauvés* « *nâdjis*. » La scolastique continua à se développer jusqu'au VII^e siècle de l'Islam. Tantôt une doctrine se divisait, tantôt plusieurs se réunissaient en une classe distincte, et à la fin il se forma de tout cela deux grandes écoles, celle des *Materids* et celle des *Ghazalids*.

A la seconde catégorie, aux faits historiques et aux traditions de la religion, se rapportaient les controverses et les interprétations : 1^o sur les prophètes, les imams, les livres sacrés, les saints, et en général sur tout ce qui avait rapport à la foi dans le monde historique et physique et à la philosophie de la scolastique; 2^o les règlements de la vie, les usages et les lois, ce qui constitue les objets religioso-juridiques. Ici encore l'Islam se divisa en deux branches principales, les *Sunnites* et les *Chiïtes*. Les premiers se considèrent comme des orthodoxes et comme les plus anciens dans l'Islam, parce qu'ils ont commencé et continuent à suivre la même doctrine qu'Allah a dictée par la bouche de son prophète, dans le Coran et dans les traditions que les premiers disciples de Mahomet ont tirées de sa vie et de son *sunnèt*¹. Les

¹ *Sunnèt* veut dire « usage, règle de vie. » Tout ce que Mahomet, dans sa carrière, a dit et fait concernant la religion et les usages transmis à la postérité par ses plus proches disciples, et la tradition

seconds, les Chiïtes, se regardent eux aussi comme orthodoxes et accusent de partialité et d'erreur les disciples du Prophète qui ont repoussé les droits d'Ali, son gendre, le premier et immédiat héritier du prophète Mahomet, par opposition à la croyance de leurs adversaires qui ne le considèrent que comme le quatrième après Abou-bekr, Omār et Othman. Les Chiïtes considèrent ces trois imams comme des usurpateurs du droit d'Ali, et en conséquence les livrent à la malédiction.

Les Sunnites aussi bien que les Chiïtes ne purent en rester aux formes primitives de leurs croyances. Les premiers se divisèrent en six ou sept écoles dont se formèrent quatre communions qui, bien que différant dans leurs idées sur les rites et les lois sortis du Coran et des traditions, se considèrent également et mutuellement comme orthodoxes; tous les autres sont à leurs yeux des hérétiques. Ces quatre sectes¹ se sont formées au II^e et au III^e siècle de l'Islam et embrassent aujourd'hui plus des deux tiers du monde

même de tout cela, porte le nom de *sunnèt*. Les Chiïtes rejettent de ces traditions tout ce qui n'en a pas été transmis directement par leurs propres imams. C'est d'après ce principe que les Sunnites portent ce nom dans le sens d'hommes qui reconnaissent la tradition. Les Chiïtes, qui repoussent ouvertement la plus grande partie de ces traditions, se nomment ainsi d'un mot qui signifie : *protestant ouvertement* en faveur de ce qui est juste (*chiè*).

¹ Ces quatre sectes ou plutôt écoles sont les *Hanafites* (autrement dit les *Azamites*), les *Malikites* (toutes deux ont paru dans la première partie du II^e siècle de l'Islam), les *Chafites* et les *Hanbalites* (ces deux sectes se sont formées presque en même temps à la fin du II^e siècle et au commencement du III^e après l'hégire).

musulman. Les Turco-Tatares avec leurs nombreux rameaux épars dans le Turkestan jusqu'aux frontières du Thibet et de l'Inde, dans la Russie jusqu'aux frontières de la Chine et aux bords de la mer Noire, et dans la Turquie depuis l'Euphrate jusqu'aux limites de l'Europe chrétienne, sont principalement Hanafites. Il n'est certes pas impossible de trouver dans l'Asie centrale des sociétés entières de Chafrites, mais nous entendons parler ici de la foi dominante. Tout le Daguestan et les montagnards du Caucase qui portent le nom de musulmans, toute l'Égypte et la Syrie musulmane sont Chafrites. Presque tous les Arabes qui habitent la côte d'Afrique sont principalement Malikites. Il y a aussi beaucoup d'Hanbalites en Arabie, en Égypte et en Syrie; mais ils forment la partie la moins considérable des Sunnites, car, dans les contrées où dominant les Hanbalites, nous trouvons un grand nombre de Chafrites.

Dès les premiers siècles de l'Islam, les Chiïtes se divisèrent en sectes fort nombreuses entre lesquelles domine la doctrine nommée *Imamite-isma'acharide*, ou qui reconnaît les douze imams en commençant par Ali, gendre de Mahomet, et en finissant par Al-Mehdi, le dernier qui descend d'Ali en ligne directe. Cette croyance, aujourd'hui dominante dans toute la Perse, est répandue dans l'Inde musulmane, et y rivalise avec celle des Sunnites chafrites et hanéfites, tandis que les autres doctrines de ce nom ont pénétré dans toute l'étendue du Khorasan, de l'Irak,

du Fars et du Kirman jusqu'aux bords de l'Indus et au delà de ce fleuve.

Tous les Chiïtes nient unanimement la légalité des droits des trois premiers khalifes sunnites, et ne reconnaissent comme premier imam que Ali; en conséquence, Ali est le commun patron de tous les Chiïtes, et la vénération que leurs adversaires mêmes ont pour lui (car ils le considèrent comme l'une des quatre colonnes de la foi des vrais croyants et comme le personnage le plus proche de Dieu après Mahomet ¹) lui donne parmi tous les musulmans une immense valeur, excepté pourtant parmi les Kharijites, qui sont maintenant fort peu nombreux.

§ 2. DES CAUSES QUI ONT ENTRAÎNÉ LES CHIITES À SE SUBDIVISER EN SECTES.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de rappeler que l'une des principales causes de la multiplicité des schismes chiïtes avait été, dès l'origine, l'influence de l'ancienne doctrine indienne sur l'incarnation, doctrine qui, de temps immémorial, avait toujours été la pierre fondamentale de toutes les croyances dans l'Asie ancienne. Cette idée devait naturellement s'infiltrer dans l'Islam, surtout là où il avait été introduit par la force, et là où le bouddhisme avait laissé des traces encore fraîches, comme dans l'Inde et dans la Perse. Dans la patrie de l'Islam,

¹ En effet, quoique les Sunnites considèrent Ali comme le quatrième khalife après Abou-Bekr, Omar et Othman, cependant, eu égard à son mérite, ils le placent au-dessus de tous les autres.

dans l'Arabie, où autrefois avait régné l'idolâtrie, cette idée d'incarnation ne put pousser de rejetons; le fondateur de cette religion ayant fait reposer sa doctrine sur l'unité absolue de Dieu, les premiers apôtres de l'Islam employèrent le sabre et le feu pour déraciner et exterminer tous les principes qui avaient servi de base à l'idolâtrie. Les Arabes étaient tout disposés à diviniser leur prophète et à le mettre au rang des dieux comme les habitants idolâtres de Listra à l'égard des apôtres Paul et Barnabé (*Act. des Apôtres*, ch. xiv, v. 8-15), et Mahomet fit comme les apôtres. Il s'intitulait comme tous les autres hommes « le serviteur de Dieu » et ne permettait pas à ses disciples de se livrer à des erreurs fort ordinaires alors. Il y consacra toute sa vie, et ses premiers disciples l'imitèrent rigoureusement. Voilà pourquoi, surtout en Arabie, du vivant de Mahomet et longtemps après sa mort, nous ne remarquons aucune idée étrangère à l'unité divine comprise avec le rigorisme musulman.

Lorsque l'Islam se fut implanté dans la première communauté de fanatiques, tout ce qui était opposé au Coran lui était étranger et antipathique. C'est surtout alors qu'aucune idée relative à la possibilité de l'incarnation de Dieu ne pouvait ni naître ni vivre en Arabie. D'après ce qui se passa à la mort de Mahomet, selon l'attestation des témoins oculaires, dont les paroles ont été transmises à la postérité par les premiers historiens de l'Islam, l'idée que le Prophète n'existait plus paraissait inadmissible dans le

bas peuple : « Mahomet mort!... Mahomet peut-il mourir?... » s'écriait-on de toute part, frappé d'étonnement. Il aurait pu venir à l'esprit que Mahomet avait disparu, qu'il était allé dans le monde mystérieux, afin de se dérober aux regards des indignes mortels; mais, par ordre du khalife, un crieur alla par toutes les rues de Médine publier à haute voix : « Le serviteur de Dieu, le mortel Mahomet est mort!... Il est mort parce qu'il a vécu; il mangeait, il buvait; il était homme et devait mourir. Malheur à quiconque croit le contraire! » Ali fit mettre à mort un individu qui doutait qu'il fût un homme comme les autres; mais une tradition imaginée plus tard par les sectateurs d'Ali, qui croient en la nature divine de leur patron, dit que cet homme fut aussi ressuscité par Ali, et resta plus que jamais convaincu de la puissance de celui qui l'avait ressuscité d'entre les morts.

Ainsi toute la différence qui existe entre les sectes chiïtes s'exprime par le degré d'adoration que chacune rend à son imam et par l'individualité des hommes qu'ils ont choisis pour leurs imams et auxquels ce tribut d'adoration est accordé. Il en est qui se sont arrêtés à Ali, premier imam, comme par exemple les *Nocéïrites*, qui n'en admettent point d'autres; et même ici nous remarquons des dissidences parmi les sectateurs d'Ali. D'autres fixèrent leur choix sur Zeïd, frère de Al-Bakir, cinquième imam des Chiïtes-isna'achérides, que les sectes rivales ne reconnaissent pas. Il en est enfin qui adorent

Ismâïl, fils de Djafar, sixième imam des Isna'achérides, tandis qu'à côté d'eux le plus grand nombre reconnaît son frère Mousa ar-Riza; plus tard les Ismaïlites se divisèrent en un grand nombre de sectes. Les orthodoxes chiites sont donc ceux qui, depuis le temps d'Ali jusqu'à son douzième descendant Al-Medhi, ont gardé la foi qui leur avait été transmise directement et qui ne se sont écartés en rien de la doctrine, héritage de leurs imams légitimes. Les Chiites se partagent en *Molhidites*, qui s'éloignent des dogmes de l'Islam en exaltant trop les qualités divines de leurs imams, comme par exemple les Nocéïrites, les Ismaïlites et autres; en *Imamites*, qui ne croient qu'aux imams de la famille d'Ali, quel qu'en soit le nombre, et en *Isna'achérides*, qui confessent les douze imams descendant d'Ali seulement en ligne directe. Nous parlerons de ces deux dernières sectes, branches auxquelles se rattachent tous les schismes qui ont existé et qui existent jusqu'à présent, et parmi lesquels se trouve le Babisme.

§ 3. DES IMAMITES EN GÉNÉRAL.

Pour mieux faire comprendre en quoi consiste la doctrine de l'*Imamet* chez les Chiites de la Perse, où le Babisme a pris naissance aujourd'hui, nous devons pénétrer plus avant dans l'histoire de ce schisme.

Pendant les dernières années de la vie de Mahomet, ses disciples soulevèrent la question de savoir qui, après la mort de leur prophète, adminis-

trerait les affaires de la vraie foi. Mahomet ne put résoudre la question. Il espérait transmettre son autorité à son successeur légitime, à son fils; mais il n'en laissa point. Dans la prévision de l'agitation que cette question pourrait provoquer, il confia à la volonté de tous les musulmans le soin de choisir celui qui devait lui succéder. Cependant, d'après beaucoup de ses paroles et de ses actions, il était visible qu'il désirait que son successeur fût Ali, l'époux de sa fille Fatimé; ce que n'ignoraient ni Ali, ni sa femme, ni plusieurs de leurs intimes. La tradition au sujet de la solennité qui eut lieu à Ghadir-khoûm (ce dont il sera parlé plus loin) montre suffisamment le vœu secret de Mahomet. Peu de temps après, Mahomet mourait d'une façon tout à fait inattendue. Ali, son gendre, était le plus jeune de tous les rivaux, et il n'avait pas parmi les Koréïschites l'appui et les liens dont profitèrent les autres disciples de Mahomet plus âgés qu'Ali; de plus, homme d'un caractère pacifique, doux et humain, il songeait peu à ses propres intérêts. Pendant que lui et ses proches étaient occupés des préparatifs du cérémonial pour les funérailles de Mahomet, les autres, disent tous les historiens et même les Sunnites¹, travaillaient à élire un khalife; cette élection ne se fit point sans doute sans intrigues. Les *Muhadjirs* et les *Ansars* se querellèrent et intriguèrent longtemps; mais à la fin Aboubekr, l'un des prétendants, fut élu avec le titre de

¹ Voyez Tabari, sur la mort de Mahomet.

Khalifou resoul illah, successeur du prophète de Dieu.

Les partisans d'Ali protestèrent en secret contre cet acte, mais ils durent céder à la force et à la majorité. Ali lui-même fit tout pour éviter les discordes. Il se soumit au choix qu'avaient fait les musulmans et céda le pas à Omar et à Othman; lors de la quatrième élection, il accepta avec la plus grande modestie le titre de quatrième khalife, et fit tout pour calmer ses partisans et ses adhérents secrets; mais les circonstances devaient changer. Pendant les derniers jours de sa vie et après sa mort, les intrigues des ambitieux et des fanatiques excitèrent des désordres qui amenèrent la guerre civile. Les résultats furent que le pouvoir temporel s'empara du pouvoir spirituel et qu'un état puissant fut fondé. Nous voulons parler ici du transfert du khalifat entre les mains de Moawiah et la fondation de la dynastie des Omeyyades et de celle des Abasides. Le monde musulman de cette époque commença à considérer tout ceci avec une indignation secrète; mais la renommée de Moawiah, qui passait pour le plus intime disciple de Mahomet, ses artifices pendant les discordes et les guerres intestines lui acquirent des défenseurs parmi ceux qui étaient les soutiens de la foi. Ceux-ci consolidèrent habilement entre ses mains l'héritage du Prophète, bien qu'un tel acte fût en opposition avec les lois fondamentales du Coran et du Sunnèt. Force fait loi! aussi les vrais croyants se soumirent-ils; puis les docteurs de la loi, les casuistes

interprétèrent en faveur du droit de la nouvelle dynastie toutes les ordonnances, et en firent de nouvelles¹. Cependant la communauté chiite s'organisa et se multiplia secrètement.

Après le meurtre d'Ali, la doctrine de cette communauté secrète ne se distinguait de celle des autres Sunnites qu'en ce qu'elle protestait contre l'ordre de succession au trône après Mahomet, et qu'elle avait reconnu Ali et sa descendance comme les héritiers légitimes immédiats; à l'ancien symbole de la foi, les sectateurs d'Ali ajoutèrent encore cet article : « Et Ali est le *Véli* de Dieu; » ce qui signifie que par la mort du Prophète il est le principal ordonnateur de l'Islam du côté d'Allah. Ils ne donnaient qu'à lui seul le nom d'*Imam* ou chef de la religion et de la nation. Du mot *véli* est venu *vilaïèt*, c'est-à-dire administration, gouvernement, le droit de tout régir; au point de vue lexicologique et juridique, *véli* a une signification fort étendue; c'est pourquoi, dès le premier siècle où le chiisme s'est développé, il y eut diverses interprétations sur le sens à donner à ce mot de *véli* et sur la définition des droits de l'imam auquel ce nom est donné. Ici les anciennes traditions et les légendes bouddhistes ont pris le dessus, et ce fut parmi les partisans d'Ali qui habitaient le Fars et l'Irak que se forma l'idée des divers degrés de sa nature divine. D'autres, comme nous l'avons

¹ Là-dessus, voir pour plus de détails l'article inséré dans la *Parole russe*, mars 1860, Saint-Pétersbourg : *De la valeur des imams dans l'acception juridique du mot.*

dit, ont élevé Ali au plus haut degré de la nature divine et l'ont nommé *Allah*. Les Chiites se sont ainsi divisés peu à peu, quoique étant presque unanimement d'accord sur un point, qu'à la seule race d'Ali appartient le droit d'hériter du titre d'imam.

Le nouveau gouvernement omeyyade, qui voyait un danger dans le secret accroissement des Chiites, prit des mesures pour assurer ses droits. De leur côté les Chiites, en vertu d'une loi sanctionnée parmi eux depuis longtemps, *takūē*¹, pouvaient légalement se soustraire aux poursuites des orthodoxes; c'est pourquoi le gouvernement agissait sans relâche et en secret, afin d'éloigner le mal dont il était menacé, dirigeant ses poursuites contre les imams de la famille d'Ali, comme étant la principale cause de l'agitation qui régnait, bien qu'il fût parfaitement convaincu de leur innocence et que ceux-ci n'ambi-

¹ Ce mot veut dire *prudence, abstention, retenue*. Pour se soustraire aux poursuites de ceux qui professaient la religion dominante, les premiers Chiites cachaient leurs croyances et se disaient Sunnites, ce qui donna naissance à une série de lois conservatrices de *takūē*. D'après l'esprit de ces lois, tout Chiite a pour obligation de se soumettre, en apparence, à toutes les exigences de la religion dominante, et de se faire passer pour un de ses adeptes. Ces lois régissent jusqu'à présent les Chiites lorsqu'ils quittent leur pays et voyagent dans les contrées où la religion dominante est sunnite. Ainsi tous les Persans, quand ils se trouvent en Turquie, en Égypte et même à la Mecque, où un devoir de piété les attire, se disent sunnites. Au sujet du *takūē*, une ordonnance a été introduite dans la doctrine des Chiites dès le commencement du premier siècle de l'Islam. Les Chiites assurent qu'Ali a reconnu le pouvoir des usurpateurs de son droit, le pouvoir des trois premiers khalifes, uniquement d'après l'esprit de cette ordonnance.

tionnassent ni l'ascendant ni le pouvoir. Cependant la cruelle politique exigeait que les innocents aussi bien que les coupables fussent exterminés; en un mot, elle voulait l'extirpation de tout principe pouvant être, moralement parlant, une raison de trouble dans l'état et un prétexte légal pour l'ambition de rivaux. Mais les mesures imprudentes que prirent les deux rois, Moawiah et Yezid, son fils, loin de procurer le calme qu'on en attendait, eurent au contraire les suites les plus désastreuses.

L'empoisonnement d'Hassan, l'aîné des fils d'Ali, le massacre de son second fils Housseïn, sur les bords de l'Euphrate, et l'empoisonnement de sa famille, soulevèrent d'indignation tous les musulmans contre la maison régnante, et excitèrent parmi les Chiïtes ces haines invincibles qui existent jusqu'à présent. Des ambitieux mirent alors à profit les circonstances, et Moukhtar avec ses amis leva l'étendard de la révolte dans l'Irak, sous le prétexte de venger le sang de l'innocent Housseïn; Abdoullah ben-Zobéir parvint à mettre de son côté tous les habitants de l'Arabie et de l'Égypte et une partie de ceux de la Syrie, et se vit presque investi du pouvoir suprême. Plus heureux, Mervan ben-Hakem, qui d'ailleurs appartenait à la famille des Omeyyades, se souleva inopinément en Syrie avec beaucoup de succès. Il s'ensuivit une guerre civile où beaucoup de sang innocent fut répandu, et le khalifat resta définitivement entre les mains de Mervan. La communauté des Chiïtes dut céder, d'autant plus que les discordes

qui régnaient parmi eux, relativement aux dogmes, avaient contribué à les affaiblir. Quarante années ne s'étaient pas écoulées que trois sectes existaient déjà; c'étaient les Zéïdites, les Khattabites et les Djafarites. Les derniers, beaucoup plus nombreux, étaient partisans des dogmes que leur avaient transmis les anciens Chiites modérés.

Pendant que les *Ghoulévites* (ainsi se nomment les Chiites excentriques qui attribuent à leurs imams divers degrés de signification dans la nature divine) se multipliaient et se divisaient en plusieurs petites sectes, les Djafarites persévéraient dans leur doctrine, fondée sur un système plus rationnel, plus intelligent, au sujet de leurs imams (Mohammed al-bakir et son fils Djafar as-sadik), et s'attribuaient l'épithète d'orthodoxes.

Malgré de pénibles revirements politiques, les souverains intelligents et sages de la dynastie des Omeyyades et des Abasides surent soutenir et fortifier la religion dominante des Sunnites, et ils arrêtaient ainsi les progrès du schisme. Néanmoins, une période de près de 450 ans fut signalée en Orient par des événements d'une grande importance politique et religieuse, mais trop souvent funestes à l'humanité. Ces événements étaient dus aux progrès des Molhidites qui s'étaient successivement multipliés. Les actes des Moukannaïtes dans le Khorasan, les progrès des Babékites ou Haramites¹ dans l'Ader-

¹ Autrement Khorrémites. Haramites veut dire *brigands*; ce nom leur fut donné sans doute par leurs antagonistes; l'autre nom est

bidjan, et ceux de diverses sectes des Chiïtes ismaïlites, qui florissaient en Arabie, en Syrie et dans l'Irak persan, sont des faits suffisamment connus. Il y eut des réformes, des révolutions et toute une dynastie d'inquisiteurs; mais dans l'histoire de ces apparitions, nous ne trouvons rien qui ait été inspiré par l'amour du sacrifice et le bien de l'humanité; c'est pourquoi les succès en ont été aussi fugitifs que surprenants, passagers, mais terribles.

§ 4. DJAFARITES OU ISMA'ACHARITES.

Pendant que tous les schismes mélahites dont nous avons parlé continuaient leurs fluctuations et s'affaiblissaient ou disparaissaient, la foi sunnite était presque partout dominante, la religion chiïte djafarite ou imamite se constituait régulièrement dans l'Irak et même dans l'Inde. Les douze imams sans exception, depuis Ali jusqu'à Al-Mehdi, étaient les patrons de cette doctrine. Cette communauté se prolongea secrètement jusqu'au VII^e siècle de l'hégire. Sous le protectorat de Houlagou-khan, qui avait définitivement mis fin à l'importance politique des Abasides et des Batinides, les Imamites cessèrent peu à peu de tenir cachée leur croyance et ne mettaient plus leur ordonnance en vigueur (*takūé*) que lorsqu'un pressant danger les y forçait. Les Imamites continuèrent ainsi à se fortifier peu à peu, à se répandre et à s'établir par toute la Perse jusqu'à

pris du lieu de la naissance de Babek, fondateur de cette secte dans l'Aderbidjan.

la dynastie des Saffavides. Déjà au temps de Chah-Abbas le Grand, la religion dominante en Perse était la religion imamite (*isna'acharite*). Elle travailla alors à étouffer successivement tous les autres schismes. Il en reste cependant des traces, à peine visibles, dans quelques superstitions populaires, dans des croyances toutes locales, et les plus austères orthodoxes parmi les Imamites en subissent l'influence dans la doctrine relative au mérite de leurs imams, sur laquelle nous allons donner des éclaircissements.

Nous sommes obligé de répéter ici que, d'après les principes fondamentaux des Imamites, Ali et les onze imams de sa descendance sont saints au premier degré après les prophètes de premier ordre, et particulièrement après Mahomet. Voici ce que dit une tradition qui se rapporte à Mahomet et à Ali, relativement à la solennité qui eut lieu devant Ghadir-Khoum¹ : Peu de temps avant sa mort, un soir que le Prophète était entouré de ses disciples de prédilection, il déclara devant le peuple assemblé les droits qu'avait son gendre au khalifat, et il dit à ceux qui l'écoutaient : « Trois fois l'ange Gabriel m'est apparu en me saluant de la part du Très-Haut, et m'a ordonné de me présenter à vous en ce lieu, et d'annoncer à tous, blancs et noirs (à tous les Arabes), qu'Ali, fils d'Aboutalib, est mon frère, mon héritier,

¹ Lieu sur la route de la Mecque à Médine, où s'arrêta Mahomet avec ses disciples au retour de son pèlerinage d'adieu (le dernier) au temple de la Ka'aba.

celui qui doit être khalife et votre guide après moi. Entre moi et Ali existent les mêmes rapports qui ont existé entre Moïse et Aaron, à cette seule différence qu'après moi il n'y aura plus de prophètes¹. » Un peu après il dit encore : « Sachez que votre prophète est le meilleur de tous les prophètes, et que son successeur (Ali) est le meilleur de tous les successeurs. » En conséquence, Ali, par ses qualités, est au-dessous des prophètes, mais au-dessus de tous les hommes. Néanmoins les Imamites, par suite des superstitions dont nous avons parlé plus haut et qui sont enracinées parmi eux, sont intimement convaincus que les imams sont tellement supérieurs à tous les mortels, qu'ils les placent tous, et surtout Ali, au-dessus de tous les prophètes. D'après une croyance, Ali est placé au-dessus de tout le genre humain après Mahomet, et Mehdi porte le titre de gouverneur de l'univers. Les souverains de l'illustre dynastie des Saffavides s'intitulaient chiens du seuil des imams². La signification divine donnée au nom d'Ali n'étonne point les plus sévères orthodoxes parmi

¹ Cette tradition est commune à tous les musulmans, mais les Sunnites la repoussent uniquement parce qu'elle émane d'une source qui ne leur inspire point de confiance; de plus ils affirment que les Chiïtes l'ont beaucoup embellie et augmentée. Dans le *Mishkat* (recueil de traditions d'après la doctrine sunnite), la tradition sur Ghadir-Khoum est traitée un peu différemment. (Voyez *Mishkat al Masabih*, by Matthews, vol. II, p. 780 et suiv. Voyez aussi *Life and religion of Muhammed*, by Merrick; Boston, 1850, p. 334 et 446.)

² Beaucoup de monnaies d'argent persanes de $\frac{1323}{1710}$ frappées à Méched, ville que fréquentent les Persans qui y viennent en pèlerinage au tombeau du huitième imam, Ali fils de Mousa, surnommé

les Imamites. Ce secret penchant à diviniser les imams, bien que contraire au dogme fondamental des Imamites, comme nous avons pu le voir, et bien que leurs austères légistes considèrent cette déification comme un sacrilège, entraîne cependant la plus grande partie du bas peuple, et les imposteurs et les sectaires ont toujours su en profiter. Mais le système d'administration ecclésiastique n'est point développé chez les musulmans jusqu'à la perfection, surtout chez les Chiïtes, qui le cèdent de beaucoup aux Sunnites; quelques mots à ce sujet sont nécessaires.

§ 5. POURQUOI LES CHIITES SONT PARTICULIÈREMENT ENCLINS
AU PROSÉLYTISME.

D'après la doctrine de l'Islam, tout vrai croyant peut être *moudjtéhid*, c'est-à-dire une autorité parvenue à la vérité et à la prééminence dans l'ordre spirituel, par sa vertu reconnue et sa propre interprétation du Coran et des autres sources des règlements religieux, ou bien il peut être *moukallid*, disciple, imitateur de celui qui a acquis cette prééminence. La loi laisse à chacun le droit de devenir une de ces autorités, mais en même temps les conditions en sont si compliquées et si difficiles, qu'il n'est donné qu'à peu d'hommes d'y parvenir, et ils doivent être reconnus tels par la classe entière des Oulémas. Dans « le Cours de législation musulmane, selon la

Riza, portent d'un côté la légende *Kelbi assitani Ali Housseïn*, Housseïn (nom du souverain) chien du seuil d'Ali.

doctrine hanéfite» (édition de Kazan, 1845), il est parlé en détail (introduction p. XXI-L) des divers degrés d'*idjtihads* (autorités religioso-juridiques) et des degrés du *taklid* ou des devoirs des imitateurs ou disciples et de leur signification. Il faut seulement rappeler ici que, malgré toute la liberté que la loi accorde aux musulmans pour atteindre au degré de l'autorité spirituelle, les Sunnites n'admettent pas comme possible l'existence d'une autre doctrine admissible que celle de leurs quatre imams. Ils ne reconnaissent aucune autorité en dehors de cette doctrine; c'est pourquoi, dans l'espace d'à peu près mille ans, les doctrines des quatre imams se sont maintenues si intactes; et puis parmi les Sunnites la réforme ne pouvait avoir lieu que dans le *Tarikat*, et jamais dans le *Chariat*¹. Bien que dans les questions secondaires il y ait dissidence entre les légistes de la même croyance, cependant c'est la coutume locale qui fait loi dans ces circonstances, et ceux qui la soutiennent sont dans la légalité et dans le droit; ainsi ceux qui, en Turquie, recommandent de fumer, sont parfaitement dans le droit et la légalité, tout aussi bien que ceux qui, à Boukhara, défendent l'usage du tabac, et pourtant les deux peuples appartiennent à la même croyance.

Chez les Chiites, les choses se passent différem-

¹ Nous avons eu l'occasion, dans un article sur Chamil (*Parole russe*, décembre 1859), de démontrer que dans l'Islam il y a plus de trente-cinq ordres religieux; tous se sont organisés parmi les Sunnites d'après le *Tarikat*.

ment. Leur imam gouverne invisiblement les affaires de l'Islam, et il confie son *verbe* aux moudjtéhids inspirés et dignes de recevoir la révélation. Tout individu parvenu au plus haut degré d'*idjtihad* par la science et par la sainteté de sa vie est donc naturellement considéré comme administrateur spirituel et même temporel de ses moukallids (imitateurs, disciples). Chacun de ces moudjtéhids écrit un ouvrage « *Riçalè* » qui sert de manuel à ses imitateurs, mais qui n'a de force que durant la vie de son auteur. Dans ces sortes d'écrits, nous trouvons des règlements détaillés pour la vie musulmane, et parfois nous y remarquons des dissidences qui touchent essentiellement à de graves questions religieuses et théologiques.

Seïd-Ali de Tabataba, moudjtéhid célèbre dans toute la Perse au commencement de ce siècle et mort en 1816, avait à peu près un million et demi de moukallids, au nombre desquels se trouvait Feth-Ali-Chah. Après sa mort, son fils Seïd-Mohammed lui succéda, et c'est lui qui excita le roi et le peuple à la guerre contre la Russie en 1826-1827¹. Presque tous les moukallids de son père passèrent à lui.

¹ Dans le curieux journal de *Mirza-Nasr-Oulla-Soultan*, frère de *Mir-Haïder*, khan de Boukharie, qui a émigré par suite de persécutions dont il était l'objet de la part de son frère, et qui mourut à Saint-Pétersbourg en 1830, il est parlé fort clairement de ce moudjtéhid, qui, dans la mosquée royale, excitait le peuple à la guerre contre la Russie, si bien que, deux mois après, Abbas-Mirza entreprit une campagne dans les provinces transcaucasiennes. Ce manuscrit se trouve à la bibliothèque orientale de l'Université de Saint-Pétersbourg, et est inscrit sous les n^{os} $\frac{22185}{342}$.

Comme Seïd-Mohammed différait d'opinion avec son père, ces mêmes moukallids durent changer leurs préjugés contre les hypothèses religioso-savantes du nouveau moudjtéhid et s'y soumettre. Cet usage est si généralement adopté, qu'il n'est pas rare de voir des moukallids passer d'une doctrine à une autre trois ou quatre fois et davantage. Il est facile de juger par là jusqu'à quel point le droit de toucher aux questions religieuses, de les expliquer à leur propre point de vue et d'après leur jugement, est laissé aux moudjtéhids, jusqu'où peut aller l'esprit de prosélytisme surtout dans la basse classe, et combien elle y est accoutumée. Ajoutons encore à ceci le sens caché du Tarikat. Cette loi ne se prêche pas ouvertement en Perse¹, le peuple y est aveuglément soumis à son imam, et est dans l'attente constante de cet imam, dont l'apparition est plus impatiemment désirée par les Persans que le Messie ne l'est par les Juifs. On voit donc combien il est aisé à un adroit fripon quelque peu savant de réunir autour de lui plusieurs milliers de gens du bas peuple et de se faire passer à leurs yeux pour le Mehdi attendu ou pour son précurseur; ceci est toujours arrivé et arrive journellement encore en Perse. Cependant les succès ne se ressemblent pas

¹ Bien que le Tarikat, populaire parmi les Sunnites en général, ne se prêche pas ouvertement en Perse, on peut rencontrer dans toutes les provinces de la Perse nombre de gens, qu'ils appartiennent ou non à la classe éclairée, qui se livrent secrètement à cette doctrine, laquelle constitue aujourd'hui une philosophie adoptée par presque toute la classe éclairée de ce pays.

toujours, et si l'imposteur n'est connu ni par son savoir, ni par la rigidité de sa vie, ni par son extraction, il n'ira certes pas bien loin; mais si au contraire cet homme descend d'un saint ou d'un moudjtéhid célèbre, ou s'il est connu de tous par une vie ascétique, ses succès sont indubitables.

Telles furent les causes des succès des Cheïkhites il y a une trentaine d'années, et tout récemment la raison des succès des Babis. N'oublions pas pourtant que ces derniers ont réussi à amener de grands changements, dont les résultats se feront sentir dans l'avenir, car l'élément religieux n'était pas le seul mobile de cette communauté secrète, et était allié à l'élément politique appuyé sur la religion.

§ 6. CONCLUSION.

DES CAUSES QUI SEULES ONT PRÉPARÉ LA CARRIÈRE DU NOUVEAU SECTAIRE.

Jetons un regard plus profond dans l'histoire de la vie religieuse, civile et politique du peuple persan, depuis que l'Islam règne au milieu de lui, et nous verrons quel tableau nous présentera ce manque d'ensemble, cette absence d'harmonie dans les principaux agents de la prospérité nationale.

Lorsque par la force des armes l'Islam se fut répandu dans l'empire des Sassanides et que le domaine d'Ormuzd fut tombé entre les mains de la propagande arabe, deux forces opposées, ennemies, furent en présence : le fanatisme arabe et l'attachement

de la population pour son passé et ses coutumes. Bien qu'au milieu de ces circonstances le peuple vaincu se soit montré longtemps encore soumis en apparence aux autorités religieuses et civiles, cependant, accablé qu'il était par les luttes sans fin ni trêve qui s'étaient élevées entre ces deux forces, son existence morale fut atrophiée, et son esprit, perdant son originalité, s'affaiblit complètement. Point de doute que toutes ces causes réunies n'aient fatalement réduit la nation et ne l'aient entraînée peu à peu à une ruine morale qui eut les plus déplorables résultats.

Avec des armes aussi puissantes que le fanatisme, les conquérants, ne rencontrant d'abord aucun obstacle, avançaient toujours, semant partout les principes du Coran et de la théocratie; mais dans la suite les fruits qu'ils produisirent s'abâtardirent sous l'influence de ce sol étranger. Des germes nouveaux apparurent, et l'on put remarquer les racines des schismes à venir; on put voir comment l'imamet se transformait en monarchisme, comment un système parfait de diplomatie s'introduisait dans la théocratie, et enfin comment, l'Islam se morcelant en divers royaumes et diverses sectes, le fanatisme et le despotisme marchèrent côte à côte, se soutenant au besoin, et s'emparant de l'administration religieuse et civile.

En Orient, un étrange apophthegme est fort populaire, c'est que l'opium gouverne la créature qui se livre à lui, comme un tyran gouverne son royaume;

il la garantit, il est vrai, des ennemis du dehors¹, mais par ses qualités propres il conduit lui-même l'organisme à une insensible destruction. Cette heureuse comparaison peut, on ne peut mieux, s'appliquer au fanatisme.

Le fanatisme est une fièvre de l'esprit qui met en fureur l'individu ou la société qui en est infectée. Les accès de frénésie auxquels se livrent les sujets malades les épuisent autant qu'ils terrifient les spectateurs, et ces accès sont d'autant plus terribles que les malades sont plus ignorants, plus grossiers, plus barbares. Dans l'histoire des révolutions en Europe, il est plus d'un fait qui vient à l'appui de notre assertion. Chez les peuples les plus policés, le fanatisme fait vibrer, en les irritant, les cordes les plus sensibles, excite les mauvaises passions : l'intérêt, l'orgueil, l'ambition, l'injustice.

Pour entretenir le foyer qui propage l'incendie, les agitateurs font retentir les mots de convictions, de principes; ils évoquent les noms sacrés de religion, d'honneur, de patrie, un sang fraternel coule partout; le peuple se fait tuer sans raison, la nation s'affaiblit, perd sa puissance, et le spectateur désintéressé, témoin de ces scènes d'horreur, détourne la tête et s'écrie : Voilà donc où le fanatisme conduit les hommes! . . . Chez les peuples nomades et barbares, le fanatisme produit des effets plus sur-

¹ La médecine orientale affirme que l'opium, pris modérément, préserve des indispositions qui proviennent d'un refroidissement subit, donne de l'appétit, fortifie, etc.

prenants encore, comme nous le démontrent l'histoire de l'Asie et les exploits des Sarrasins. Ce n'est pas tant la doctrine de Mahomet que sa politique et celle de ses successeurs qui contribua à entretenir l'ignorance des Arabes et celle des peuples qui leur étaient soumis; ils comprenaient par instinct que le fanatisme sans l'ignorance n'aurait pu rien produire de merveilleux. En effet, chez eux, le fanatique ignorant marche toujours à la mort avec la pleine conviction qu'une fois ce passage franchi, il en sera récompensé par une félicité éternelle. Que ne pourrait un chef intelligent avec quelques milliers de tels hommes!... Tant que cette force du fanatisme pouvait être entre les mains des khalifes un sûr moyen de conquêtes et de gloire; tant que leur politique pouvait servir de contre-poids à la force opposée qui agissait en secret dans les diverses contrées de leur immense empire, l'Islam alla croissant et se fortifiant, et l'état florissait. Alors au fanatisme vint se joindre le despotisme : l'un resta l'apanage de la caste cléricale, l'autre devint le sceptre de l'absolutisme; mais entre ces deux antagonistes, entre les khalifes et les oulémas, la politique vint s'interposer et jouer le rôle de médiateur, afin de maintenir dans l'état un équilibre possible.

Cependant l'Islam commença à perdre son ancienne signification, et peu à peu apparurent et grandirent les schismes; de nouveaux royaumes s'élevèrent ainsi que de nouvelles religions. Le fanatisme et le despotisme ne s'endormaient pas non plus, car

après avoir épuisé une classe d'hommes et une dynastie, il passait à une autre, et finit par s'implanter dans le clergé de toutes les sectes, de toutes les croyances, qui s'en fit un apanage que rien ni personne ne put lui ravir. Ainsi les peuples convertis à l'Islam furent gouvernés dans l'ordre spirituel par le fanatisme, dans l'ordre temporel par le despotisme. Ce double fardeau épuisa les forces de ces peuples, atrophia leurs facultés et arrêta leur développement intellectuel, si bien que jusqu'à ce jour ils n'ont pu remonter au point d'où ils sont descendus. Tel est, à de très-petites nuances près, le côté caractéristique de la vie civile et religieuse chez tous les peuples musulmans.

D'après ce qui a été dit, les peuples du nouveau royaume de Perse sont depuis plus de mille ans sous le joug étouffant du fanatisme et du despotisme; toujours ils ont été aveuglément soumis à leur autorité spirituelle, qui, n'étant point développée, ne possédant ni un système rationnel ni une bonne organisation, ne put s'arrêter à une doctrine unique : c'est pourquoi les schismes s'y sont tant multipliés. Une si grande dissidence dans les choses de l'ordre spirituel, en présence d'un despotisme incessant qui flattait, en le détruisant peu à peu, le sentiment patriotique, a si bien fait, que le mot qui exprime ce sentiment a fini par disparaître entièrement des dictionnaires persans. Quant à ce qui concerne le despotisme, le peuple qui dut, par nécessité, supporter le joug d'une administration de tyrans,

ne sympathisait en rien avec le gouvernement. Ici, c'est à la force seule qu'incombait le rôle principal : il n'y avait ni amour de la patrie, ni lois réglant la succession au trône. Une dynastie était renversée, remplacée par une autre, et l'idée d'un État bien organisé était absolument étrangère à la Perse opprimée.

C'est ainsi que vécut ce pays, accablé par tous ces changements, jusqu'à la dernière dynastie, celle des Kadjars, qui règne depuis plus de quatre-vingts ans¹. Cette dynastie comprend mieux que toutes les autres qui l'ont précédée le besoin de se rapprocher de l'Europe, et le jeune roi actuel cherche à fonder un système régulier dans l'administration et à améliorer le sort de ses peuples. Mais il rencontre les plus grands obstacles dans le fanatisme du clergé et de la caste rétrograde des vieux courtisans conservateurs. Le clergé, grâce à une de ces habitudes qui lui ont été transmises par héritage, veut être à la tête de la direction morale du peuple musulman; les souverains et gouvernants de ce peuple doivent aussi se soumettre à sa grandeur spirituelle et montrer par là le bon exemple à leurs sujets et à leurs administrés. Les moudjtéhids ne se

¹ En comptant depuis Agha-Mohammed-Khan. Bien que son père Agha-Mohammed-Hassan-Khan soit considéré comme le fondateur de cette dynastie (en 1747), cependant son rival Kérim-Khan-Zend, l'ayant vaincu, lui ôta le pouvoir qu'il avait usurpé. Après la mort de Kérim-Khan, son eunuque Mohammed-Khan s'empara du trône (en 1779), et depuis cette époque les Kadjarides règnent sur la Perse.

considèrent nullement comme sujets des princes régnants et se disent au contraire vicaires de l'imam qui gouverne invisiblement les destinées de l'Islam. De là vient leur influence incontestable dans les affaires intérieures de l'État et même dans celles de la politique extérieure.

Nous avons encore présente à la mémoire la part que prit le moudjtéhid Seid-Mohammed de Tabataba aux affaires de la politique; nous nous souvenons comment il apparut à Téhéran l'année de la mort de l'empereur Alexandre I^{er} en 1825, obligeant le roi à faire la guerre à la Russie, et cela contre la volonté de ce prince, ce qui du reste a coûté bien cher à la Perse. Les vieux courtisans, gens beaucoup trop occupés de leur généalogie, sont attachés corps et âme aux anciennes coutumes, et par conséquent ennemis de toute innovation. Dès qu'ils croient remarquer que le roi est disposé à introduire n'importe quelle réforme, aussitôt les voilà en conférences secrètes avec des membres influents du clergé, et l'on est certain qu'il n'en résultera rien de bon.

Le clergé de tous les rites a constamment employé son influence et l'emploie encore à rendre le peuple étranger à toute sympathie pour le gouvernement, et la signification du mot *zélimé* « persécution, oppression, » est depuis longtemps usitée dans le peuple pour désigner le gouvernement temporel. Ce nom lui a été donné par un clergé dont les paroles et les actions n'étaient point soumises à la

censure de l'État. De son côté, le gouvernement est obligé de fermer les yeux et de se boucher les oreilles; en cas de besoin, il se voit dans la nécessité de recourir à la diplomatie pour séduire le haut clergé par des caresses et des flatteries hypocrites, afin de l'entraîner dans ses intérêts.

C'est par de semblables moyens que la haine secrète qui existe entre le clergé et le gouvernement se modifie, s'adoucit, par le besoin réciproque que ces deux puissances ont l'une de l'autre. La bonne intelligence est entretenue par la flatterie et l'hypocrisie, et les souverains qui réussissent à plier leur despotisme au système du fanatisme religieux, sont les seuls qui soient populaires. Une situation si anormale ne pouvait que soulever des luttes dans les instincts du peuple; malheureusement les malintentionnés en ont seuls et toujours profité, ainsi que nous l'avons vu dans le soulèvement même des Babis.

Les points principaux des réformes conçues par les chefs du babisme étaient ceux-ci : Refrénér l'arbitraire du gouvernement, détruire le luxe de la cour et des courtisans, anéantir le pouvoir sans limite ni censure des ministres, des gouverneurs de provinces, et en général de tous les fonctionnaires; changer les *touïouls* « revenus sur les villes, bourgs ou villages ¹, » en appointements fixes; forcer les

¹ Les gouverneurs, et généralement les hauts fonctionnaires, au lieu de recevoir des appointements, perçoivent les revenus des villes, bourgs et villages qu'on leur assigne. Ces espèces de fermiers com-

juges à être équitables, les oulémas à être désintéressés, et exiger l'application formelle de la loi. Ces questions étaient depuis longtemps l'objet des conversations et des commentaires parmi le peuple, et excitaient des murmures dans l'Irak et l'Aderbidjan¹. Mais le but contre lequel les traits de l'indignation publique étaient dirigés était si ferme, si solide, qu'ils en furent brisés, et les tronçons servirent d'armes à une nouvelle tyrannie. Les chefs politiques des Babis voulaient, au nom de la nouvelle doctrine, créer une nouvelle force sûre pour renverser le rocher qui faisait obstacle, persuadés qu'ils étaient que le peuple se précipiterait sur leurs pas et les suivrait dans le chemin qu'ils auraient tracé. Cependant les troubles et les discordes qui s'étaient élevés entre les chefs, qui n'avaient pas l'expérience voulue et ne savaient comment diriger une semblable entreprise, la précipitation des malveillants, l'entraînement de quelques-uns qui ne songeaient qu'à leur position et à leurs intérêts, toutes ces causes

mettent des exactions inimaginables et toujours impunies, ou bien ils vendent leurs droits à d'autres individus qui administrent ces revenus sans honte et surtout sans contrôle. Dans le cas où des plaintes sont portées, elles n'ont jamais de suites et jamais n'en ont eu, les fermiers, à l'aide des liaisons qu'ils ont partout, sachant prévenir les désagréments qui pourraient en résulter pour eux : la main lave la main.

¹ Dans les premiers temps du ministère de Mirza-Taki-Khan, le gouvernement se vit obligé de porter son attention sur quelques-unes de ces aspirations et de leur donner satisfaction : c'est grâce à cela que le premier ministre succomba sous le poids des intrigues, laissant toutefois dans le cœur de la nation un souvenir impérissable.

réunies ne permirent pas de laisser mûrir l'entreprise commencée, et elle n'eut d'autres résultats que cette épouvantable effusion de sang dont nous avons entrepris la relation.

Quoique, en apparence, les Babis n'existent plus, et que ceux qui aspirent à des réformes n'aient aucun appui, cependant les causes qui ont produit le babisme politique agitent encore le sol sur lequel marche la société éclairée en Perse.

A Téhéran et à Tauris, comme nous l'avons déjà dit, il a été fondé depuis peu des loges maçonniques. Des hommes puissants se sont intéressés à cette affaire, et le roi lui-même était disposé à couvrir cet ordre de sa haute protection; mais les vieux ennemis du progrès et des innovations, ainsi que le clergé, ont fortement intrigué contre une semblable nouveauté, et l'on ignore quel en sera le résultat. Dans les cercles de la société éclairée, on se passe de main en main des lettres, des brochures, où l'on traite des mesures de précautions que le gouvernement doit prendre contre les abus des ministres et des courtisans; des écrits contre l'arbitraire des gouverneurs et des fonctionnaires, contre le luxe de la cour et des courtisans, qui ruine le pays; contre le pouvoir sans frein des oulémas; en un mot, contre le règne de l'arbitraire, contre l'absence de la justice.

La description d'un certain rêve écrite dans un langage entraînant, et, à ce qu'on assure, présentée depuis peu au roi par un homme d'État d'une grande

influence, a produit une vive sensation à Téhéran : c'est, dit-on, un exposé allégorique de tout ce qui se passe en Perse. Le rêveur n'y dit rien contre la personne du souverain, il loue, au contraire, son énergie, ses bonnes dispositions pour tout ce qui est bien, son amour pour le peuple, et il lui demande en même temps d'apporter son attention sur cette série d'abus qui existent dans le royaume et qui font tache à son règne. Les améliorations que demande le rêveur sont en effet admirables; elles ne tendent à rien moins qu'à une réforme qui introduirait le principe d'un gouvernement plus régulier.

SECTION II.

COUP D'ŒIL SUR LA DOCTRINE DES BABIS.

Après avoir tracé un aperçu sur le développement du chiisme en Perse depuis les origines de l'islamisme jusqu'au moment où apparurent les Cheikhites, lesquels contribuèrent à la formation de la secte religioso-philosophique connue sous le nom de *Babisme*, nous ne croyons pas inutile d'expliquer, autant du moins que faire se pourra, au lecteur la doctrine de cette secte.

Les manuscrits dont nous nous sommes le plus souvent servi pour nos recherches étant en arabe et en persan, nous pensons que de profondes investigations sur la doctrine des Babis, fondées sur un examen critique de ces matériaux, nous éloigneraient

du but que nous nous sommes proposé. Ce but est d'initier le public intelligent à des événements qui se sont passés en Perse à une époque récente. Ces événements y ont amené des révolutions, dont les résultats ont été de donner au peuple persan une impulsion qui a suffi pour lui faire faire connaissance avec la liberté et les droits de l'homme.

Un ouvrage savant sur la doctrine des Babis, renfermant un examen critique des matériaux aujourd'hui accessibles, serait sans aucun doute d'un grand intérêt pour les orientalistes européens; mais tant que les matériaux où nous avons puisé ne seront pas mis au jour, tant que nous n'aurons pas entre les mains le vrai Coran des Babis, ainsi que des manuels bien précis sur leur doctrine, il serait trop difficile et trop délicat de prendre sur soi une semblable tâche; nous en laissons l'accomplissement à un temps plus opportun. Pour le moment, nous nous sommes contenté d'examiner la question au point de vue purement littéraire, et autant qu'elle nous est connue par les faits et les traditions.

§ 1. CONVICTIONS DE BAB. LES PREMIERS BABIS.

Dans notre histoire de l'Islam¹, nous avons énoncé nos convictions intimes, que toute idée réellement

¹ Voir dans la *Parole russe*, août 1860, p. 135. Des circonstances indépendantes de notre volonté ne nous ont pas permis d'achever ce travail; mais nous espérons le publier séparément d'ici à peu de temps.

religieuse, n'importe à quelle période et à quel peuple elle appartienne, offre dans sa pureté primitive de hautes pensées dignes de notre méditation, et que cette idée ne peut que se rapprocher de la vérité évangélique.

Comme nous l'avons dit, Bab apparut en Islam avec la pleine conscience des absurdités dont est remplie la religion professée dans sa patrie. Il prêchait l'austérité des mœurs, non-seulement comme l'enseigne la lettre de la loi, mais encore comme le veut le principe moral de la loi. Constamment il parlait sur l'abstinence et la prière, sur la chasteté et sur la charité; c'est là, en réalité, tout ce que nous avons appris sur les premiers temps de sa vie. Ses rêveries étranges, son amour de la solitude, les discours à double sens qu'il tenait à ceux qui voulaient lui arracher les pensées qu'il renfermait en lui-même, soit pour le surprendre et avoir le droit de l'accuser devant le Chariat, ou guidés seulement par le désir de connaître en quoi consistaient ces pensées qu'il tenait soigneusement cachées, tout cela lui attirait sans cesse une foule de curieux et servait à répandre partout les bruits les plus divers sur sa personne. Dans le peuple, on le nommait *medjzoub* « l'extatique, l'illuminé, » et ce nom contribuait beaucoup aux progrès de la secte qui se formait en son nom. Les gens superstitieux voyaient en lui un inspiré, un saint, et ils interprétaient à leur point de vue ses discours à double sens. Les indifférents le considéraient comme un homme dont

l'esprit n'était pas fort sain, comme un fou, et ses persécuteurs ne pouvaient parvenir à le trouver en défaut en quoi que ce fût. Ainsi vécut Bab, longtemps inoffensif, pendant que la communauté des Babis s'organisait secrètement, se recrutant de rêveurs, de mystiques, de superstitieux, qui par habitude attendaient la venue prochaine de l'imam, de révolutionnaires mécontents du gouvernement et du clergé, ainsi que de malintentionnés qui, sous prétexte de babisme, espéraient servir leurs propres intérêts. C'est ainsi qu'il se forma *trois* catégories parmi les Babis : les aveugles adorateurs de Bab, qui appartenaient à la basse classe du peuple, les agitateurs politiques qui s'étaient faits ses disciples, et les sectaires malintentionnés. Les individus appartenant aux deux dernières catégories mettaient tous leurs soins, toute leur ardeur à étendre dans le peuple la renommée de Bab; ils entraînaient les gens à se constituer en société secrète et les engageaient à se soulever contre le pouvoir.

Durant toute cette période, Bab apparaît comme un mythe que ses nombreux admirateurs, répandus par toute la Perse, ne connaissaient pas; ceux même qui l'approchaient ne le comprenaient pas toujours, parce qu'il parlait constamment à double sens et dans un langage peu intelligible. Il s'attachait les hommes par une vie des plus austères, et ne prêchait clairement devant ceux qui l'entouraient que sur ce sujet,

Durant les derniers temps de sa vie silencieuse et

persécutée, le peuple qui venait en foule le contempler de loin n'emportait point d'autres impressions que celles que lui avait laissées son pâle et beau visage, exprimant la souffrance et une douceur indicible, jointe à une patience à toute épreuve.

Le jour de son supplice, tous étaient animés de la plus vive, de la plus profonde compassion pour son innocence, et dans le peuple on ne parlait que de l'injustice du clergé à son égard et de l'arbitraire du gouvernement. Ainsi grandissait la renommée de Bab, et un grand nombre d'individus se livraient aveuglément et sans réflexion au premier venu qui, au nom de Bab, les appelait à embrasser la nouvelle doctrine.

La doctrine de Bab était renfermée dans ce seul axiome : Vivre non selon la lettre de la loi, mais selon l'esprit et dans la méditation de la loi. Selon lui, toutes les traditions transmises à la postérité par les propagateurs de l'islamisme étaient altérées. Dans le Coran qui lui est attribué, nous rencontrons peu de ses propres idées; aussi une seule pensée se présente-t-elle à nous là-dessus, c'est que Bab, bien qu'ayant jusqu'à un certain point travaillé à sa rédaction, se laissa entraîner à subir l'influence des égarements de ses disciples préférés. Seïd-Hassan et Seïd-Housseïn. Le travail principal et définitif de la première rédaction de ce Coran appartient, sans aucun doute, à ces deux disciples de Bab; c'est pourquoi l'étude de ce Coran ne nous dit presque rien de la doctrine de Bab lui-même¹.

¹ Dans le peuple, chacun était pleinement convaincu que Bab avait

Excepté les discours qu'il tenait à ses disciples sur la continence et les efforts qu'ils devaient faire pour vivre selon l'esprit de la loi, nous sommes fondé à lui attribuer encore quelques grandes pensées, sur Dieu, sur l'émancipation de la femme et l'abolition du divorce arbitraire; sur l'idée que tout est pur dans la nature.

1. L'idée de Bab sur Dieu est la même que celle du Coran de Mahomet; mais nous ignorons sa pensée concernant la doctrine sur la divinité, qui est entre les scoliastes musulmans une source de discussions et de disputes sans fin. A en juger par les lettres que nous avons reçues d'un philosophe remarquable (mouhakkik), qui du temps de Bab enseignait sa doctrine dans la Transcaucasie et qui fut interné dans la ville de Smolensk¹, nous voyons que Bab et

composé et écrit son Coran avec une rapidité telle que l'imagination peut à peine la concevoir (mille lignes ou versets dans l'espace d'une heure). Ses disciples faisaient passer cela pour un miracle et confirmaient ainsi son origine mystérieuse. Il est probable que ces bruits circulaient parce que les disciples de Bab, soit flatterie, soit politique, attribuaient à chacune des paroles du maître une signification multiple: chacun de ses mots, disaient-ils, renferme mille pensées, et chacune de ses lignes en vaut mille autres. C'est ainsi qu'ils flattaient Bab et faisaient accroire à la foule ignorante qu'il écrivait mille lignes par heure. Seïd-Housseïn doit en effet être regardé comme le plus habile des sténographes, puisque en un jour il écrivit un gros cahier de phrases incohérentes, pleines de redites sans fin et renfermant bien peu de choses sensées. Ceci néanmoins était communiqué au peuple comme la mystérieuse production du miraculeux Bab. L'exemplaire de son Coran qui se trouve entre mes mains appartient probablement au nombre de ces productions.

¹ Son nom est Seïd-Mir-Abdoul-Kérîm. Il y a 29 ans qu'il quitta Ordouabad; son exil a duré 11 ans, par conséquent en 1854 (voir l.)

ses proches disciples suivaient l'antique doctrine des *mou'tézélites* qui a été en dernier lieu remaniée par les Cheïkhites. Cette doctrine consiste en ce que Dieu, être suprême et créateur de toute la nature visible et invisible, est un, qu'il n'a point son semblable, et que tous ses attributs, tels que l'omniscience, la toute-puissance, la miséricorde, etc. sont éternellement unis à sa suprême existence et qu'il est impossible de les imaginer en dehors de son être comme des abstractions séparées. Les *mou'tézélites* s'attribuent la primauté de cette doctrine, et disent qu'elle est le résultat des craintes où l'on était que la croyance aux divers attributs intérieurs du Dieu unique ne jetât sur sa suprême existence une ombre de polythéisme. Il faut cependant supposer que cette doctrine leur a été tout simplement transmise de génération en génération par l'antiquité après avoir passé par les adeptes de la philosophie platonicienne. Nous ignorons dans quelle mesure Bab lui-même partageait cette opinion; seulement nous supposons que le Seïd de Smolensk, qui était fort respecté par les sectateurs de Bab, si bien que plusieurs même allèrent le voir secrètement, suivait cette doctrine il y a une douzaine d'années.

2. *Rien n'est impur dans la nature.* Cette vérité évangélique était l'objet de l'enseignement secret et avoué de la doctrine de Bab, doctrine remaniée par

seconde lettre citée plus loin), et peu de temps après l'attentat commis contre le roi, à Téhéran. Nous apprenons que ce Seïd a été mis en liberté et se trouve actuellement à Astrakhan.

celui de ses disciples qui avait pris son nom et sa place dans les événements de Zengan (chap. II, § 13). Dans la création tout est pur, disaient ses disciples¹, mais la tempérance est une vertu indispensable; c'est là la raison pour laquelle, comme nous l'avons dit, Bab ne faisait point usage d'opium, ne fumait pas, et même ne prenait pas de café.

3. *L'égalité des droits pour les hommes comme pour les femmes, l'abolition du divorce arbitraire, la liberté dont la femme doit jouir dans la société.* Ces questions sont traitées dans le Coran de Bab, et, d'après les traditions, toutes sont en rapport avec sa doctrine; tout, d'après cela, nous porte à croire que ces idées appartiennent en propre à Bab, puisque cette doctrine fut prêchée par une femme, sa contemporaine et son disciple, par *Kourret-Oul-Aïn* ou *Tahirè* dont il a été question (chap. II, § 5). Voici, d'après le témoignage de M. Mochenin et d'après celui de M. Sévruguin, le texte du passage du Coran de Bab relatif à cette doctrine : « Aimez vos filles, car elles sont bien plus élevées devant Dieu et elles lui sont

¹ Le pur et l'impur constituent, chez les musulmans comme chez les Juifs, deux principaux sujets d'interprétation. Dans leurs *fikhs* (règlements religieux de la loi), une section entière traite ce sujet. Ces raffinements indo-juifs, sur la distinction du pur et de l'impur, dus dans l'origine à des causes climatiques, furent rejetés par la doctrine du Nouveau Testament. C'est aussi ce que prêche la doctrine de Bab. Moulla-Mohammed-Ali, déjà connu de nos lecteurs, a écrit là-dessus et a prêché publiquement sur cette thèse : il disait que le pur et l'impur n'existent pas, qu'il n'existe que la tempérance et l'intempérance; il recommandait l'une et blâmait l'autre (ch. II, § 13).

bien plus agréables que vos fils. Que celui qui confesse cette croyance ne divorce jamais avec son épouse. Il ne doit point exister de voile entre vous et vos épouses, ce voile serait-il plus fin que la feuille de l'arbre, afin que rien ne soit pour la femme une cause d'affliction, ceci étant pour vous la bénédiction du Seigneur ¹. »

Tous ces principes, formulés par Bab, rapprochent beaucoup sa doctrine du christianisme; aussi regrettons-nous de ne point connaître ses idées sur le Sauveur. Cependant nous ne doutons nullement qu'il n'ait eu sur Jésus une opinion beaucoup plus élevée que la plupart des musulmans, et qu'il ne se soit inspiré à son sujet de l'esprit de la doctrine renfermée dans le Coran de Mahomet. Nous avons vu qu'il prêchait constamment dans cet esprit. Dans le Coran, il est dit que le Christ est le verbe de Dieu et qu'il procède du Saint-Esprit. (Coran, sour. III, v. 40; IV, v. 163; XIX, v. 16.) Par conséquent Bab croyait à ceci du plus haut point de vue de sa contemplation; il y croyait au moins dans le même sens que Mahomet, qui désirait modifier dans ses premiers prosélytes parmi les chrétiens

¹ Dans la copie du Coran de Bab que m'a procurée l'obligeance de M. Khanikoff, je n'ai pu trouver ce passage, ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'y trouve pas; mais cette copie, étant composée d'un grand nombre de cahiers sans pagination, sans que rien puisse faire deviner où est le commencement, où est la fin, et, de plus, d'une écriture fine et indéchiffrable, il est impossible d'y trouver ce qu'on y cherche sans être servi par le hasard et sans une grande perte de temps.

leur croyance en Jésus, fils de Marie, né du Saint-Esprit, et par là faire cesser l'antagonisme que les monothélites et les monophysites avaient transmis à la postérité. Nous nous permettrons de faire observer, en passant, que si quelques théologiens chrétiens considèrent l'islamisme comme un schisme du christianisme, ce qu'on ne peut du reste révoquer en doute, le babisme, compris ainsi que nous l'avons exposé, ne peut être considéré que comme un rameau épuré de ce schisme. Le babisme, à son origine, considéré dans ses rapports avec l'islam et d'après les principes antérieurs à sa doctrine, nous offre la même différence que celle qui existe entre le christianisme et le judaïsme. Ainsi, par exemple, les chrétiens reconnaissent le Nouveau Testament, vénèrent les prophètes et regardent les lois de Moïse comme le tabernacle des biens promis par l'Évangile; les Babis reconnaissent le Coran et les traditions (*hadis*) qu'ils considèrent comme les emblèmes des vérités futures du babisme. L'Évangile considère la loi au point de vue spirituel et contemplatif; l'apôtre Paul dit, « Nous savons que la loi est tout esprit; » Bab ordonne de vivre, non d'après la lettre, mais d'après l'esprit de la loi; en un mot, la base sur laquelle repose la doctrine babite a beaucoup de rapport avec le christianisme, et nous pensons que Bab lui-même et quelques autres personnages, tels que Moulla-Mohammed-Ali de Zengan et Seïd, notre philosophe de Smolensk, étaient plutôt chrétiens que musulmans, bien qu'ils portassent ce nom dans

le peuple. Point de doute que le babisme, à son origine, non encore altéré, et tel qu'il ressort des paroles de Bab et des autres maîtres qui ont enseigné cette doctrine, eût été un grand pas fait vers le christianisme si d'ignorants formalistes ne l'avaient défiguré et altéré dans des vues toutes personnelles. Beaucoup de personnes qui ont eu l'occasion de s'entretenir avec des Babis nous ont dit que ceux-ci, en lisant le Nouveau Testament traduit en persan, avaient été tout surpris d'y trouver leur propre doctrine, et qu'ils cherchaient l'occasion de se lier avec des chrétiens; mais comme ces derniers ignorent généralement la langue persane et sont indifférents pour tout ce qui se trouve en dehors du programme de leurs intérêts, ces causes arrêterent les tendances des Babis vers le christianisme.

(La fin au prochain cahier.)

BAB ET LES BABIS.

ou

LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE

DE 1845 À 1853,

PAR MIRZA KAZEM-BEG.(Fin.)

§ 2. DEUX LETTRES D'UN SEÏD BABI.

Nous ne croyons pas inutile d'offrir ici la traduction de deux lettres qui m'ont été adressées en décembre 1860 par le Seïd de Smolensk. Elles sont si originales par le caractère mystique qui les distingue que j'ai l'espoir qu'elles seront lues avec plaisir.

La plupart de mes remarques sur ces lettres ont rapport à quelques questions relatives à la philosophie platonicienne, laquelle, selon moi, a été transmise d'âge en âge par la bouche des scholiastes jusqu'aux moutazilites.

Première lettre.

Cette lettre m'a été adressée par le Seïd dès qu'il eut appris mon désir de le voir et de profiter de son entretien pour me renseigner sur la doctrine de

son âme immortelle), il verra que lui, parmi ces dix-huit mille formes, n'est rien qu'une éternelle poussière. Alors il se souviendra de ces paroles : « C'est là l'enfer qui nous est promis¹ ! »

« De ta part, une ardente recherche (de la vérité), et de la part de la vérité (Dieu), attraction². Paix à vous tous avec la miséricorde de Dieu et sa *grâce* ! »

Cette lettre est pleine d'un mysticisme qui n'est point inconnu à la scolastique du moyen âge et à celle de notre temps; notre Seïd y énonce ses appréciations philosophiques sur la religion. Ce n'était pas tout à fait ce que je désirais; j'aurais voulu être renseigné plus à fond sur la doctrine des Bahis, sur les formes extérieures de leur culte, leurs cérémonies religieuses, leur rite, etc. C'est pourquoi, aussitôt après avoir reçu la lettre du Seïd, je lui ai répondu, et, tout en le remerciant de l'honneur qu'il m'avait fait, je lui ai posé catégoriquement plusieurs

¹ Ce sont les paroles du Coran de Mahomet (sour. xxxvi, intitulée *Yasin*, dans la seconde dizaine de versets). Comme nous l'avons vu au commencement de la lettre, le Seïd est de l'avis que tous les prophètes dans les cieux sont un même principe et qu'il n'existe point de désaccord entre l'Ancien et le Nouveau Testament, etc... Le Seïd entend par là que l'enfer éternel de l'homme, c'est lorsqu'il est privé du divin principe et qu'il a le sentiment de cette privation, ce qui prouve que le Seïd ne comprend pas l'enfer du Coran selon la lettre, mais selon l'esprit.

² Dans l'original *djezû*. Ce mot technique signifie dans le *Tarikat* la grâce divine qui attire à elle les élus. C'est le premier pas vers la contemplation de la divinité. Celui qui fait le premier pas dans cette voie est appelé *salik*, et celui que la grâce attire et conduit dans cette voie est appelé *medjzoub*, nom qui fut donné à Bab au début de sa carrière (v. ch. 1, art. 1).

questions: 1° Quel était son jugement sur les Babis? 2° Ont-ils des signes extérieurs de la religion qu'ils professent, c'est-à-dire *des namaz*, *des jeûnes* et autres prescriptions? 3° Quelle est son opinion sur le Coran attribué à Bab?

Dans la seconde lettre, le Seïd a répondu à ces diverses questions.

Deuxième lettre.

« Au nom du Dieu propice et dispensateur de tous biens.

« Louange à Dieu qui a créé tous les couples tant de ce que produit la terre que d'eux-mêmes et des choses que l'homme ne comprend pas ¹.

« Que sa bénédiction et sa paix soient avec ses prophètes et ses saints!

« Paix aussi à vous qui recherchez la vérité, à vous la miséricorde de Dieu et sa bénédiction!

« J'ai reçu votre lettre et en ai compris le contenu. Vous vouliez être renseigné sur la foi des Babis, sur les formes extérieures de leur culte. Il est bien difficile de résoudre les questions se rapportant à la

¹ Ceci est tiré du Coran, sour. XXXVI, v. 36. Sous la dénomination de *couples*, on comprend divers genres et espèces de productions terrestres, (commentaire de Beïdhavi). D'après le sens du précédent verset 36 de ce chapitre, la terre morte, vivifiée par la force créatrice de Dieu, produit tout ce qui est terrestre. Ces productions sont unies entre elles, chacune par famille, genre et espèce, et elles en produisent de semblables à elles. Conséquemment tout ce qui est en dehors de ce procédé, Dieu l'a créé du principe inaccessible à l'intelligence de l'homme.

vie extérieure des autres, surtout à celle des Babis¹. Je ne les ai point vus dans l'exercice de leur culte et aucun d'eux ne m'a renseigné là-dessus²; quant à leur croyance spirituelle, vous en savez sans doute autant que moi³.

« Il y a vingt-cinq ans⁴ cet automate⁵ a aussi marché à l'aventure dans le désert de l'erreur et de l'inconnu où l'avaient entraîné la diversité et l'incompatibilité qui existent entre les formes extérieures de la religion (les rites) et la religion même. Je n'aurais pu me cramponner à quoi que ce soit ni sortir d'une situation désespérée, n'eût été la grâce *de celui qui guide les malheureux égarés*⁶. Par sa bonté, il a donné en partage à ma vie terrestre le calice de la mortification⁷, et il a expulsé du royaume visible

¹ Ceux qui, en Perse, s'étaient soulevés sous le nom de Babis.

² Ce qui veut dire qu'ayant quitté la Perse justement à l'époque où les *Cheikhites* (v. p. h. ch. II, art. 1) et leurs imitateurs répandaient leur philosophie et leur doctrine, il ignorait complètement ce qui s'était passé dans sa patrie durant son séjour en Russie, ou il en savait peu de chose et par ouï-dire.

³ Il est évident que le Seïd était *Babi* dans le sens même que nous avons donné aux propres convictions de Bab (ch. I.).

⁴ Juste à l'époque où la doctrine des *Cheikhites* (v. ch. II) avait du retentissement dans toute la Perse. La lettre du Seïd de Smolensk a été écrite en janvier 1861; 25 années lunaires font à peu près 24 années solaires; ce devait être par conséquent en 1837.

⁵ Il parle ici de lui-même comme de la forme dans laquelle est enchaînée son âme, cette parcelle de l'idée éternelle.

⁶ *Delil-oul-montaheyirîn*, c'est-à-dire, Dieu. Cette expression est fort souvent employée en ce sens dans le *Tarikat* et n'a point sa place ailleurs dans la littérature musulmane; le plus souvent on la rencontre dans la bouche des derviches.

⁷ C'est-à-dire, m'a jugé digne de mortifier mes passions.

de la chair l'influence de la forme extérieure, du moi¹; enfin, dans son indicible bonté, il m'a appelé dans le monde primitif². C'est ainsi qu'il a rompu les relations qui m'attachaient au monde *de la porte*³, et seulement alors il m'a attiré vers celui qui séjourne au delà de la porte dans l'intérieur du temple (la vérité), de sorte que sans la grâce de Dieu je serais le premier d'entre les damnés.

« Sache que le principe de la religion est la connaissance de Dieu. La connaissance parfaite de Dieu est renfermée dans le *Taouhid*⁴; ainsi toute la doctrine de l'*Unité* consiste à isoler Dieu de tout attribut, d'après ce témoignage que chaque attribut constitue une idée en dehors de l'objet qualifié⁵.

« Ainsi celui qui donne à Dieu n'importe quels at-

¹ Le Seïd veut dire que la forme extérieure, « le moi », a été remplacée par la forme intérieure, ou le spirituel.

² Le monde spirituel, v. lettre 1^{re}.

³ Dans l'original « avec le monde de Bab. » Dans le premier chapitre de cet ouvrage nous avons vu pourquoi le fondateur de la secte des Babis a été nommé Bab (porte). Ici l'auteur fait allusion à ce qu'il a été appelé à quitter la porte et l'avant-porte et à contempler celui qui est au delà de la porte « dans le temple. » Ce passage et la phrase qui suit, Sans la grâce de Dieu, je serais le premier d'entre les damnés, démontrent clairement l'indignation de notre Seïd au sujet des actes des Babis en Perse et nous fortifient dans notre opinion sur les premiers principes de la doctrine de Bab et les additions mensongères qu'y firent la plupart de ses disciples.

⁴ Ou doctrine de l'unité absolue de Dieu.

⁵ Voir plus haut. — Idée de Bab sur Dieu. Quand nous disons : Dieu créateur, Dieu omniscient, Dieu omnivoyant, création, omniscience, omnivoyance, forment des idées séparées, tout comme dans l'homme instruit, vertueux, méchant, etc. ces qualités représentent des idées, abstraction faite de l'homme.

tributs (hors de ce qui est *lui*), celui-là le *restreint*; celui qui le *restreint l'énumère*¹ et celui qui l'énumère parle contre son *unité* antéséculaire²; mais le Dieu saint est supérieur à tout ce que disent de lui les pécheurs! Quoique, par les mortifications, cet automate soit conduit à travers le monde des intervalles³, je souhaite néanmoins aux heureux du monde de puiser la santé à pleines coupes; le pauvre Seïd, lui, est satisfait des gouttes dont il se nourrit.

¹ Lui attribue une idée de nombre, d'énumération.

² Cette définition philosophique de la doctrine du *Taouhid* (la croyance sur l'unité absolue de Dieu) appartient au premier imam des Chiïtes, au quatrième khalife des Sunnites, à Ali. Voici ses paroles: «Le principe de la religion est la connaissance de Dieu; l'entière connaissance de Dieu constitue le principe du *Taouhid* (l'unité absolue de Dieu); le parfait principe du *Taouhid* consiste dans la pure conviction que Dieu est isolé de tout attribut extérieur, par ce fait que tout attribut présente quelque chose *autre* que l'objet qualifié, et que chaque objet qualifié est autre que la qualification qui lui est attribuée. Ainsi quiconque attribue à Dieu une qualité quelconque, crée quelque chose de semblable à lui; quiconque lui crée un semblable, le divise; quiconque le divise, le multiplie; quiconque multiplie Dieu, ne le connaît point. Quiconque le désigne, disant: regarde, il est ici ou là, celui-là le limite; celui qui le limite, lui attribue le nombre, le multiplie.» (Dieu sur la terre, sur les eaux, sur les continents, etc.).... V. recueil des discours et sentences d'Ali, sous le titre: *Khassaisi-Ali*, biblioth. orient. de l'Université de Saint-Petersbourg, manusc. n° 94.

³ *Alémi-berzakh* veut dire monde entre le monde physique actuel et le monde futur éternel. Ici-bas les âmes des pécheurs reçoivent la purification (ce qui n'est autre que le purgatoire du Dante). Mais ici l'auteur parle allégoriquement du temps qui s'est écoulé depuis sa conversion à la vraie foi et l'attente où il est du passage dans l'éternité, et fait allusion aux persécutions dont il a été l'objet durant tout ce temps.

« Aux adorateurs du Dieu unique et qui sont heureux dans le malheur, la paix du Seigneur! »

Cette lettre ne saurait nous renseigner sur ce qu'il nous importait tant de savoir de notre Seïd; nous pouvons supposer seulement qu'il avait été, au commencement, du nombre de ceux qui considéraient Bab comme un saint, un homme quelque peu surnaturel, ou, du moins, au-dessus du vulgaire, puis que, dans la suite, guidé par sa doctrine, il était parvenu au degré de la plus haute contemplation. Ainsi toute cette contemplation spirituelle se renferme évidemment dans des abstractions qui forment la philosophie scolastique chez les musulmans, philosophie qui a donné le jour à plus de vingt écoles diverses avant l'apparition des Babis.

§ 3. CE QUE FIRENT LES DISCIPLES DE BAB ET COMMENT ILS DÉNATURÈRENT LES PRINCIPES DE LA DOCTRINE DE LEUR MAÎTRE.

La religion fondée sur la philosophie, sur la contemplation spirituelle qui a toujours été l'apanage de la raison pure, nommée *loi intérieure de Dieu*, n'est autre chose que la conscience non encore souillée de l'homme. Mais lorsque, subissant l'entraînement des passions, l'homme eut perdu sa pureté primitive et qu'il eut cessé d'écouter sa conscience, alors se manifesta la *loi extérieure*. Cette loi extérieure s'établit d'abord sur les principes de la contemplation spirituelle; mais ensuite, sous l'influence des passions humaines, elle se dénatura bien vite:

alors des dissentiments éclatèrent, et elle finit par éclipser les vérités mêmes sur lesquelles elle reposait. La simple réflexion nous permet de juger facilement des effets désastreux de cette déviation des principes élémentaires de toute vraie religion, lesquels reposent sur l'idée chrétienne qui a existé de toute antiquité.

A. DIVINITÉ DE BAB.

Comme nous l'avons vu, la doctrine de Bab ainsi que celle de ses véritables disciples avait, dès son origine, beaucoup de ressemblance avec la morale évangélique; mais que devint ce principe entre les mains de ses autres disciples? Ils ont imaginé leur Coran, ils ont écrit des brochures qui n'avaient pas le sens commun; ils ont prêché la divinité de Bab et de tout *imam* ou guide dirigeant les affaires spirituelles des Babis, cherchant par tous les moyens à inspirer le fanatisme à leurs adhérents, parce qu'ils espéraient, par de semblables armes, atteindre leur but, et cela dans un intérêt tout personnel. Mais quel était ce but? . . . Il se présente à nous sous deux aspects. Le premier était purement égoïste, et chaque maître s'en servait pour combattre dans l'arène et pour étendre son importance personnelle parmi ses adhérents; c'est ainsi qu'il s'est formé diverses catégories de Babis, divergents dans leurs croyances, mais ayant toujours et partout les convictions les plus grossières. Le second était tout po-

litique, et les maîtres du Babisme mettaient plus d'ardeur encore à soulever leurs adhérents contre le clergé musulman et le gouvernement. Cependant un intérêt commun les confondait sous une seule et même dénomination, les unissait dans un seul but, une croyance commune à tous, et leur donnait un grand poids et une grande signification ; leurs succès ayant grandi, ils posèrent les bases des réformes désirées depuis longtemps et soulevèrent les révolutions locales que nous avons décrites.

Ceux des chefs fort peu nombreux qu'animait un libéralisme vrai et qui voyaient la foule de leurs adhérents animée seulement d'un fanatisme inconscient en furent réduits à flatter ce fanatisme qui leur répugnait, afin de gagner les sympathies de cette foule ignorante et de parvenir malgré elle aux réformes qu'ils rêvaient. C'est ainsi qu'ils se livrèrent à cet esprit de superstition qui régnait depuis longtemps dans le peuple. Dans tous les actes des Babis que nous avons racontés, le principal intérêt qui les guidait dans les dangers et les soutenait dans leurs luttes n'était pas de répandre leur sang pour racheter leur patrie de l'esclavage, sentiment qu'ils ne comprenaient pas ; c'était l'idée que les temps du royaume du *Sahib-ouz-Zéman* (le gouverneur du monde) étaient venus ; que les Babis allaient bientôt hériter de tous les royaumes de la terre, et qu'une céleste béatitude les attendait après leur mort : telles étaient les promesses qui, sous diverses couleurs, remplissaient ce qu'on appelle le Coran de

Bab. Rien, en effet, n'était plus capable de charmer l'imagination d'une foule inculte et grossière que la réunion des intérêts du monde présent et du monde à venir ; c'était là, à n'en point douter, le plus sûr moyen d'action pour exciter le fanatisme aveugle, but principal des propagateurs de cette doctrine mensongère. Pour mieux entretenir ce fanatisme dans le cœur d'aveugles prosélytes, les imposteurs distribuaient aux masses des prières et des talismans qui étaient censés devoir les rendre invulnérables aux balles et aux cimeterres ennemis. Ils conféraient aux plus fermes et aux plus dévoués croyants des titres pour les exciter à se distinguer et pour inspirer aux autres le désir de les imiter, de marcher sur leurs traces et de s'affermir de plus en plus dans la foi des Babis. Tout maître du Babisme, à quelque catégorie qu'il appartienne, apparaît comme un personnage possédant la puissance, et dont la volonté manifestée au nom de Bab doit être aveuglément respectée de tous ses partisans. Chacun d'eux dirige les affaires de ses adhérents, résout les questions religieuses qui lui sont soumises et enseigne la doctrine suivant ses convictions personnelles ; c'est pourquoi nous remarquons aujourd'hui parmi les Babis une certaine tendance à se fractionner en sectes, tendance qui n'a pu encore se réaliser à cause de la nécessité où ils se trouvaient de rester unis en une seule corporation politique, pour résister aux poursuites du gouvernement et du clergé.

Les propagateurs ou maîtres du premier degré¹ enseignaient au nom de Bab, mais parfois cependant ils se posaient aux yeux de leurs prosélytes comme égaux en autorité à Bab lui-même, ainsi que nous l'avons vu dans la relation de la destruction de Zenggan par rapport à Moulla-Mohammed-Ali².

Les propagateurs ou maîtres du second degré agissaient seulement au nom de Bab et enseignaient l'islamisme dans l'esprit du Babisme; c'est-à-dire qu'ils disaient : *Dieu est seul et unique; Mahomet est son prophète, Ali est son véli et Bab est le gouverneur du monde et le roi de l'Islam*. Cette croyance aurait été d'accord avec la doctrine des Chiïtes, s'ils avaient reconnu Bab pour l'imam attendu; mais elle manquait de cette acceptation générale et n'était partagée que par un groupe secret de Babis formés sous la direction de quelques fanatiques. En quoi consistait la croyance de ces fanatiques? Quelles étaient les cérémonies de leur culte?... Nous n'avons là-dessus aucune donnée positive. Les réponses du Seïd de Smolensk ne nous éclairent point à ce sujet. Si nous consultons le Coran attribué à Bab, il est impossible d'en tirer un système religieux quelconque, aucun règlement relatif à leur rite et

¹ Dans le Coran de Bab ils sont nommés « *lettres (types) de la vérité* », et le nombre en est limité à douze.

² Il en fut de même de Hadji-Mohamed-Ali du Mazandéran, de Moulla-Sadik et de Mir-Abdoul-Kérim de Smolensk dont nous avons parlé plus haut. Le Coran de Bab dit positivement que les disciples du premier degré, ou *lettres (types) de la vérité*, sont égaux en autorité au maître lui-même.

à leurs cérémonies. Ce Coran consiste en un assemblage de phrases disjointes et répétées à satiété, sans aucun ordre et même sans division par chapitre. On n'y trouve que la promesse faite aux Babis qu'ils régneraient sur toute la terre, et des insinuations sur la divinisation de Bab et de toutes *les lettres* (types) *de la vérité*, c'est-à-dire de tous les saints, de tous les prédicateurs et propagateurs de la doctrine de Bab, et autres choses semblables.

Cependant, d'après ce que nous avons pu apprendre de témoins oculaires, ainsi que de la relation de l'historien de la Perse Soupehr, nous avons pu formuler sur ce sujet les appréciations suivantes. Aussitôt que la communauté secrète des Babis se fut formée et développée, les premiers disciples de Bab firent passer le maître pour *la porte de la vérité*, pour un être ayant des rapports secrets avec l'invisible imam Sahib ouz-Zémân, roi et gouverneur des destinées de l'Islam, auquel, ainsi que les Cheikhites, ils donnaient encore l'épithète de *Bakiût-oullah*, ou partie, fraction que la divinité avait laissée de soi sur la terre¹. Par conséquent, dans l'origine,

¹ Cette phrase est mentionnée une seule fois dans le Coran de Mahomet, sour. xi, 87. Les commentateurs n'ont pas pu donner d'explication satisfaisante du sens qu'elle offre (littéralement elle signifie partie, fraction de Dieu). Les mystiques parmi les Cheikhites et les Babis s'y sont attachés dans le sens de *fraction* de la divinité; ils comprennent par là la concentration des forces divines destinées ou laissées par Dieu pour le gouvernement du monde. Ceci ne serait-il pas dû à l'influence du principe bouddhiste qui s'est manifestée dans l'islamisme imposé à la Perse par la force du sabre (v. ch. III, § 1, art. 2).

les disciples de Bab ne lui rendirent, du moins en apparence, que les mêmes hommages qu'ils accordaient aux plus élevés d'entre les moudjtéhids. Mais, dans le but d'affirmer son autorité spirituelle, ils ajoutèrent un quatrième article au symbole de la foi chiïte, dans lequel se trouve placé le nom de Bab (Ali-Mohammed) comme *serviteur* du *Bakiièt-oullah*, et ensuite il est nommé le *mystère* (ami) du *Bakiièt-oullah*. Plus tard, lorsque les Babis eurent acquis plus de force, que par le fait de son arrestation et de sa reclusion Bab fut devenu invisible aux regards des curieux, et que le bruit des miracles que lui attribuaient ses disciples se fut répandu partout; lorsque, en un mot, il fut devenu pour la multitude aveugle de ses adorateurs qui ne l'avaient jamais vu un être tout mythique, ses disciples ne le nommaient déjà plus ni le serviteur, ni l'ami de l'imam invisible, mais bien ce même imam attendu depuis longtemps; dans le symbole de la foi, les mots « serviteur ou ami du Bakiièt-oullah » devinrent Bakiièt-oullah lui-même; les mots « mystère ou ami de Bakiièt-oullah, » une fois entrés dans le symbole de la foi, furent appliqués à d'autres individus que le maître, en sorte que, peu de temps après, les Babis ajoutèrent un cinquième article à ce symbole « et un tel est le mystère du Bakiièt-oullah. »

Cet honneur était probablement accordé par toutes les communautés secrètes de Babis à leurs maîtres immédiats, qui se considéraient comme les vicaires de Bab. Pour le moment nous n'en con-

naissions qu'un dans ces conditions, auquel les Babis aient décerné cet honneur dans le symbole de la foi; c'est Hadji-Mohammed-Ali du Mazandéran (voy. sur ce personnage chap. II, § 6 et suivants). Ainsi dans ces derniers temps le symbole de la foi des Babis avait cinq articles: 1° *J'affirme qu'il n'est point d'autre Dieu qu'Allah*; 2° *j'affirme que Mahomet est son envoyé*; 3° *j'affirme qu'Ali est son véli*¹; 4° *j'affirme qu'Ali-Mohammed est Bakiièt-oullah lui-même*; 5° *j'affirme qu'un tel (maître) est (sirr) le mystère du Bakiièt-oullah*². Sous prétexte d'abréger le symbole, mais en réalité pour donner plus de signification à la valeur de Bab et de ses compagnons, les adhérents aveugles de cette doctrine se contentaient ordinairement de prononcer seulement le premier et les deux derniers articles: *Il n'est point d'autre Dieu qu'Allah; Bab est Bakiièt-oullah et un tel est son mystère*.

B. DE LA MÉTEMPSYCOSE.

Comme nous l'avons déjà vu (ch. II, § 1), les Cheikhites croyaient que les attributs du Tout-Puissant se personnifiaient dans les saints; croyance que nous retrouvons chez les Babis. Selon Soupehr, ils don-

¹ V. ch. III, § 1, art. 3.

² Sous le nom de *mystère* on sous-entend l'ami avec lequel on peut partager ses secrets. En langage mystique on appelle « le mystère de Dieu » l'élu qui connaît tous les secrets de la révélation divine. Les mystiques donnent à Ali ce nom (*sirr oullah*); par conséquent le mystère du Bakiièt-oullah signifie: l'ami de l'imam invisible. Quelques mystiques traduisent le mot *sirr*, qui se trouve dans le symbole, par « *mystère* » en rapport avec l'incarnation.

naient à leurs guides spirituels des noms pris des attributs de Dieu; de plus ils donnèrent à quelques-uns des membres de la famille de ces maîtres des noms de saints et de saintes de l'Islam, en leur attribuant les qualités et les vertus qui distinguaient ces saints et saintes de leur vivant. Par exemple, Hadji-Mohammed-Ali portait le nom de Très-Haut, Mir-Abdoul-Kérim celui du huitième *imam*; dans le premier on voyait la personnification de l'attribut de Dieu (Très-Haut), dans le second la personnification de Riza, huitième *imam* chiite des Ismaéliques. Ils étaient convaincus en outre que quarante jours après leur mort les âmes de ces saints devaient revenir sur la terre en revêtant une autre forme; ce que nous avons pu voir par la promesse que Bouchrouï (v. ch. II, § 9) avait faite d'apparaître après sa mort.

Dans le Coran des Babis que nous possédons, nous avons rencontré plusieurs phrases qui, par leur sens tout mystique, indiquent la doctrine de la métempsycose. Dans quel chapitre, dans quel cahier se trouvent ces phrases? c'est ce qu'il serait impossible de dire, l'exemplaire en question consistant en soixante et dix cahiers ou onze cent vingt pages sans commencement ni fin, sans pagination, sans subdivision par chapitre, et sans que rien puisse mettre sur la voie quant au nombre de cahiers et de feuilles dont l'ouvrage entier peut être composé. Voici la traduction littérale de ces phrases :

« Dis; la vie d'Allah ne ressemble pas à la vie de

création de l'homme; la vie d'Allah n'a ni commencement ni fin; rien n'est antérieur à elle; mais la vie de création de l'homme a eu en vérité pour antérieure à elle *la vie des lettres (types) de la vérité.* » Et plus loin : « En vérité, Dieu a commencé sa création par les lettres de la vérité; » et plus loin encore : « Dis que de la création Dieu produit les « lettres de la vie. . . . et que par l'entremise des « lettres de la vie il indique à tous le chemin qui conduit jusqu'à lui; c'est ainsi qu'il faut comprendre « ce qui a été dit : que Dieu produit les vivants des « morts et les morts des vivants. »

Dans le Coran des Babis, on sous-entend par lettres de la vérité *les saints* : ce qui signifie que Dieu a commencé la création en créant les « lettres de la vérité » et que par conséquent leur existence a précédé l'existence des autres créatures (les hommes), et que, par les lettres de la vérité, il indique à chacun la voie qui conduit à lui. Donc ces *lettres de la vérité* créées avant tout transmigrent constamment sur la terre en prenant une forme humaine pour guider les hommes et les conduire vers Dieu, ou *pour transformer les morts en vivants*. Mais comment Dieu transforme-t-il les morts en vivants? Ici même, cela est expliqué de la façon la plus mystique; Dieu guidant vers lui la création qui est morte, et la guidant par l'entremise des « lettres de la vie » qui sont quelque chose de vivant, Dieu créant les morts (les hommes) des vivants (lettres de la vie), cela signifie que Dieu crée l'homme, qui est par lui-

même *mort*, et fait entrer, incorpore en lui « la lettre de la vie, » qui est un *ex-vivant*.

Si embrouillé que soit ce passage, si difficile qu'il soit à comprendre, il démontre directement ou indirectement chez les Babis l'existence de la doctrine de la métempsycose.

C. DU MARIAGE.

D'après la doctrine de Bab lui-même, comme nous l'avons vu, les femmes ont les mêmes droits que les hommes, et le divorce arbitraire est aboli. Mais comme il y est dit que la femme est plus élevée devant Dieu et plus agréable à ses yeux que l'homme, les disciples de Bab ont accordé peu à peu à la femme les droits et prérogatives suivants.

Les premiers disciples de Bab, ayant aboli le divorce arbitraire, ont établi que si une femme mariée voulait le *téberri*, c'est-à-dire renoncer au mariage, elle en avait le droit, en d'autres termes elle pouvait obliger son mari à accepter le divorce.

Dans la suite, entraînés par leurs convictions, d'autres maîtres du Babisme donnèrent à la femme qui avait fait *téberri* avec son mari le droit de se remarier avec qui bon lui semblait.

Quelque temps après, les droits et privilèges des femmes prirent plus d'extension, et l'historien de la Perse dit que, d'après la doctrine de Bab, une femme pouvait avoir jusqu'à neuf maris à la fois.

Selon les ordonnances de la doctrine du *fatrèt*

(v. plus loin), les Babis commencèrent à considérer le mariage au point de vue de Platon, et la communauté des femmes fut établie, du moins en principe, car les vieux principes de l'Islam enracinés dans le peuple, sanctifiés par l'homme et garantis par la jalousie, ne permirent point à ces deux derniers privilèges de se développer entièrement.

L'historien de la Perse excepté, pas un seul témoin (si tant est qu'on puisse l'appeler un témoin) ne nous a dit que chez les Babis la communauté des femmes ait été réellement mise en pratique, ni qu'une femme y ait jamais eu plus d'un mari à la fois, bien que ces témoins oculaires ne nient nullement l'existence de la doctrine du *fatrèt* et du *téberri*, ni même la doctrine de la communauté des femmes.

D. DE QUELQUES-UNES DES CÉRÉMONIES DU CULTE ET DE QUELQUES USAGES.

Dès les premiers temps du Babisme, ceux qui l'avaient embrassé s'éloignèrent peu à peu des Chiïtes dans l'exercice de leurs devoirs religieux, mais graduellement et seulement autant que le *Chariat* permet aux Chiïtes de modifier leurs croyances.

Nous avons fait remarquer déjà que cet usage a une force d'habitude telle, qu'un Chiïte peut changer, modifier ses croyances et ses convictions religieuses même plusieurs fois. Cependant ces changements constants, bien qu'ils se fissent peu à peu et d'une manière insensible, finirent par séparer entière-

ment les Babis des Chiïtes, et il ne fut point alors difficile aux chefs du Babisme d'inspirer à leurs prosélytes tout ce qu'ils voulurent.

Les premières questions relatives à la religion et aux rites soulevées par ces changements durent être de peu d'importance; nous n'en connaissons pas bien tous les détails, qui d'ailleurs ne mériteraient point d'être mentionnés. Plus tard, quand le Babisme acquit plus de force, les Babis commencèrent à se séparer catégoriquement des Chiïtes, et cette séparation a soulevé les questions suivantes :

1° Le jeûne du ramazan fut réduit à dix-neuf jours au lieu de trente. La raison de ce changement est trop curieuse pour être passée sous silence. Dans la philosophie scolastique des Cheïkhites l'existence d'un Dieu unique (*Vahdeti roudjoud*) joue un très-grand rôle. Nous ne toucherons point à ce sujet, qui nous mènerait trop loin, mais nous dirons seulement que le mot *roudjoud*, ou existence du Dieu suprême, désigne dans leur scolastique quelque chose de si saint que les mouvèhites (on désigne ainsi ceux qui suivent la doctrine de l'unité absolue de Dieu) doivent trembler en le prononçant, tout autant que les Juifs en prononçant le mot « Jéhovah, » qui veut dire : « Celui qui est¹. »

Le mot *roudjoud* est formé en arabe de quatre lettres qui, d'après le mode de supputation cabalis-

¹ Les Juifs ne prononcent jamais ce mot, qu'ils regardent comme trop saint pour être sur les lèvres des pécheurs; ils le remplacent par le mot *Adonai* (seigneur).

tique, ont la valeur de 19¹; de là vient que le nombre 19 est regardé comme sacré par les Cheïkhites superstitieux. Les maîtres de la doctrine des Babis, disciples de l'école des Cheïkhites, afin de relever la sainteté de ce nombre, divisaient tout en 19 et faisaient tout 19 fois. Entre autres ils avaient divisé l'année en 19 mois, les mois en 19 jours, de sorte que l'année des Babis avait 361 jours²; sous ce rapport elle se rapprochait un peu de l'année des chrétiens, dont elle ne différait que de 4 jours, tandis que l'année lunaire des musulmans a une différence en moins de 11 jours.

2° D'après le Coran de Mahomet il revient à l'imam, pour être distribué aux pauvres, un cinquième du butin (sour. viii, v. 42). Les Babis lui en abandonnent le tiers.

Il faut dire ici en passant que le *beït out-mâl*, ou trésorerie de la société théocratique dans le premier âge de l'Islam, consistait en biens de toute sorte, ainsi qu'en argent. C'était le produit : 1° du pillage et des trophées enlevés par les vainqueurs dans leurs guerres contre les infidèles : les richesses conquises ainsi étaient, suivant la loi de Mahomet, divisées en cinq parties; quatre parts étaient distri-

¹ L'emploi de lettres au lieu de chiffres est usité et l'a toujours été en Islam, même dans le calendrier. Cet usage scolastique a été adopté dans la langue slavo-ecclésiastique.

² Nous regrettons de n'avoir pu nous faire renseigner sur les noms que les Babis donnaient aux mois de l'année divisée ainsi; je suis porté à croire qu'ils n'ont pas eu le temps de mettre cela en ordre, mais qu'ils ont conservé leur ramazan de dix-neuf jours.

buées en parties égales entre les guerriers, et la cinquième revenait au *beït oul-mâl* pour l'entretien des indigents; 2° du produit de l'impôt du *djézié* établi par le Coran même et par lequel les infidèles acquéraient le droit de vivre dans les États musulmans; 3° du *kharadj* ou impôt prélevé sur les terres des vaincus qui payaient le *djézié* : le *kharadj* était donc payé par les vaincus, qui par là acquéraient le droit de posséder leurs terres, car ces terres, d'après la loi de Mahomet, appartenaient aux vainqueurs; 4° du produit du *zékat*, impôt purificateur prélevé sur tous les produits en général; les musulmans eux-mêmes n'en étaient pas exempts, on le prélevait sur leurs revenus ou toute espèce de profit matériel qu'ils pouvaient faire. Le *beït oul-mâl* était à la disposition de l'imam ou du chef des vrais croyants¹. Ainsi, grâce à cette augmentation du cinquième en tiers, qui pouvait mettre de grandes sommes à leurs dispositions, les chefs politiques des Babis voulaient arriver à la réalisation de leurs projets.

3° Les Babis ajoutèrent à l'*Azan*², ou appel à la

¹ Le *beït oul-mâl* était administré par les khalifes ou imams, et dans la suite par les rois de l'Islam qui s'emparèrent du pouvoir des khalifes. En Perse, ce sont les moudjtéhides qui disposent du cinquième et du *zékat*, et ils ne s'oublient jamais eux-mêmes. Nous connaissons tels moudjtéhids qui sont peut-être plus riches que le roi lui-même.

² Les prières se font cinq fois par jour et commencent par l'*azan*, qui consiste dans le symbole de la foi auquel on ajoute encore plusieurs expressions ou invocations comme : « Dieu est grand ! » « levez-vous pour la prière, etc. » Chacune de ces formules est répétée deux

prière, le quatrième article du symbole de la foi dont il a été question plus haut.

4° Les prosternations (*soudjoud*) pendant la prière s'effectuent assis sur les talons. Dans cette position on se prosterne et l'on frappe de son front la terre en récitant les prières de circonstance ; mais pour que le front puisse toucher en effet la terre, les musulmans chiites emploient le *moukr*, disque en terre de la grandeur d'une médaille et pétri de la terre prise des « tombeaux sacrés » de leurs imams. Ce *moukr* fait partie des *namaz* chez les Chiites, et dans le cas où ils n'en possèdent pas de réel, ils le remplacent par quoi que ce soit en terre ou en bois, pourvu seulement que ce soit propre et uni. Celui qui prie doit en s'inclinant toucher ce *moukr* du front et réciter en même temps la prière voulue.

Les Babis décidèrent qu'il fallait employer trois *moukr* au lieu d'un ; un plus mince pour le front, et deux plus épais pour les joues ; sans cela ils considéraient les prosternations comme non effectives : dans cette position, disent-ils, le fidèle doit avoir tout le visage prosterné dans la poussière devant le Seigneur.

On assure que les Babis avaient beaucoup de ces variétés dans leurs pratiques religieuses ; mais ce que nous en avons dit peut suffire pour satisfaire la curiosité.

5° D'après un usage imposé par leur religion, les

fois, et les musulmans qui entendent l'*azan* doivent se hâter pour faire la prière.

musulmans, lorsqu'ils s'abordent, se saluent mutuellement en se souhaitant la paix; le premier doit dire : *sélamoun-aléïkoûm* ou *assélamou-aléïkoûm*; c'est-à-dire « la paix avec vous; » le second est obligé de répondre : *ra aléïkoûm-oassalam*, ce qui veut dire : « et avec vous la paix. »

Les Babis ont changé cette formule de politesse religieuse en la formule suivante. Le premier qui prend la parole dit : *Allahou-akber* « Dieu est grand. » Le second répond : *Allahou Aazem* « Dieu est tout-puissant. » Le plus souvent la salutation se formulait par les mots *marhaban bik*, c'est-à-dire : « le bien-être soit avec toi. » De même que selon la loi les musulmans ne peuvent employer leurs formules de salutation envers les infidèles, les Babis n'emploient pas les leurs envers ceux qui n'appartiennent pas à leur secte.

6° D'après une ancienne superstition, les musulmans regardent comme chose agréable à Dieu et qui porte bonheur de porter une bague ornée d'une turquoise ou d'une cornaline; aussi rencontre-t-on rarement un musulman quelque peu dévot sans un anneau semblable. La pierre porte ordinairement le nom d'Allah ou d'Ali gravé au milieu, ou bien quelques mots ou phrases tirés du Coran. Les Babis ont donné la préférence à la cornaline blanche; au milieu sont gravés quelques mots ou phrases du Coran, mais tout autour, et en chiffres connus d'eux seuls, le nom de l'un de leurs maîtres ou saints. Dans le Mazandéran, c'est plutôt le nom de *Hadji-*

Mohammed-Ali que l'on fait graver sous le titre de *Sirrou-Bahîtt-Oallah*, qui signifie « mystère du gouverneur du monde. »

7° Ces variétés et changements introduits dans les formes de la vie religieuse et mentionnés ci-dessus étaient conservés et maintenus en attendant l'apparition de la loi qui devait affranchir entièrement et à jamais les Babis du joug du *Chariat*; mais les préjugés et superstitions ont pris chez eux une telle extension qu'ils surpassent de beaucoup en cela les plus superstitieux d'entre les musulmans eux-mêmes.

J'ai entre les mains deux talismans et une brochure manuscrite que m'a procurés M. Melnikoff. Il avait fait l'acquisition de ces objets pendant son séjour à Téhéran. Ce sont de précieux témoignages de la plus aveugle superstition, de la plus absurde crédulité. Ces talismans consistent en une petite feuille de papier de figure pentagone sur laquelle est écrite tout autour la même phrase soixante et quatorze fois; ils sont du nombre de ceux que les maîtres distribuaient aux Babis pour les garantir des malheurs et préserver leur vie. La brochure consiste en vingt-sept pages de la grandeur d'une feuille pliée en quatre, écrites en arabe et renfermant des instructions sur le cérémonial à observer par chaque Babi qui doit se présenter à l'un des maîtres de sa doctrine, soit pendant le chemin, soit au seuil de sa demeure et lorsqu'il apparaît devant lui. Toutes ces instructions et tous ces règlements dé-

montrent jusqu'à l'évidence les qualités surnaturelles que les Babis attribuent à leurs maîtres. L'auteur de ces règlements et de ces instructions envoyait auprès de ces maîtres les sectateurs de Bab en leur inspirant à leur sujet une vénération toute divine, une sainte frayeur beaucoup plus grande que celle que les moudjtéhids chiïtes inspirent à leurs *moukalids* lorsqu'ils les envoient en pèlerinage à la Mecque ou aux tombeaux de leurs imams. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette brochure, c'est la longue prière que doit réciter à haute voix le visiteur en s'approchant de « l'ami de Dieu, » comme il est dit dans cette brochure. Cette prière est remarquable par la redondance de la phrase imaginée pour glorifier « l'ami de Dieu, » et par une réunion de mots poétiquement cadencés et parfois rimés; mais le plus souvent ces mots sont unis entre eux sans règle comme sans raison, car ils ne présentent à l'esprit aucun sens; c'est ce qui me porte à croire que cette prière a été écrite par quelqu'un de peu versé dans la langue arabe, peut-être bien par ce même Seïd-Houssein qui, selon nous, a écrit le Coran de Bab et les talismans qui étaient distribués aux Babis soulevés.

Pour montrer jusqu'où est poussée l'absurdité dans cette prière, nous donnerons la traduction littérale de quelques passages.

A. EXEMPLES DE REDONDANCE, DE FORME EMPHATIQUE
DE LA PHRASE.

« La première essence qui a reçu la beauté de la
« forme s'est levée, a brillé et a communiqué au
« monde la lumière émanant de la sphère du séjour
« de l'Éternel, et cette essence *était la vôtre*; » — tel
est le début de la prière adressée à « l'ami de Dieu. »
Il est fait ici allusion à l'idée énoncée dans la pre-
mière lettre du philosophe de Smolensk, que dans
les cieux spirituels les prophètes et les saints émanent
d'un seul et même principe et que la seule différence
visible pour les mortels provient de l'apparition du
monde extérieur. — Les paroles du texte « *était la
vôtre* » (employées au pluriel) expriment que la prière
était adressée dans la personne de « l'ami de Dieu »
à tous « les saints. »

Un peu plus loin on lit : « N'eût été *vous*, rien
« (personne) n'aurait connu Allah; n'eût été *vous*,
« rien n'aurait honoré Allah; n'eût été *vous*, rien n'au-
« rait glorifié Allah! »

Encore plus loin on lit : « Allah *vous* a consolidé
« sur son trône; il *vous* a donné son verbe ¹; il *vous*
« a désigné pour distribuer à chacun le lot (sort)
« qui lui est destiné; il *vous* a élu pour transmettre
« leur destin à tous ceux qui sont soumis à la Provi-
« dence, etc. ² »

¹ Le mot *mitk* désigne la capacité de parler correctement; de là *mentik* (logique). Littéralement il est dit : « Allah vous a rendu ca-
pable de parler pour lui. »

² Ce qui signifie : être le dispensateur des destinées de chacun ;

B. EXEMPLES DE RÉUNION DES MOTS ET DE NON-SENS
DES PHRASES.

Je ne puis prendre pour exemples que des phrases de cette catégorie, voulant éviter d'entrer dans des considérations sur l'irrégularité de la langue dont on s'est servi dans ces prières; d'ailleurs cela nous entraînerait trop loin dans une critique linguistique qui m'écarterait de mon sujet : que le lecteur savant et curieux s'amuse s'il le veut de l'amalgamé de mots qu'il verra dans les deux échantillons que nous lui offrons. Comme nous avouons ne pas les comprendre, nous laissons à d'autres, qui peut-être seront plus heureux que nous, le soin de les expliquer.

« Puis-je définir, dit le suppliant à l'ami de Dieu,
« l'essence des essences de votre isolement, la lumière
« de la lumière de votre sainteté, la forme des formes
« de vos désirs; comment puis-je définir le secret
« du secret de votre volonté, la prière des prières de
« votre gloire, l'obligation des obligations de l'asser-
« vissement à vous, la feuille des feuilles de l'arbre
« de votre direction (du monde), quand Allah m'a
« montré la barrière de la route qui me sépare de
« votre sainteté? car toutes les créations, avec toute
« l'essence de camphre (pure, transparente) de leur

envoyer dans la vie, envoyer dans la mort. — Ce texte peut se traduire encore ainsi, « Celui qui est pour transmettre son arrêt, sa sentence à chacun de ceux qui sont soumis au jugement, » c'est-à-dire ses devoirs, ses obligations. Le sens est le même, mais la première traduction est plus dans l'esprit du mysticisme.

« existence, sont sans valeur devant la valeur de la
« protection de votre sainte apparition. . . »

Et ailleurs : « Si je dis que vous c'est vous, alors
« la terre a déjà publié que vos imams ne peuvent
« être qualifiés par eux-mêmes (?), que tous les
« êtres visibles et invisibles sont la relation des re-
« lations, la narration des narrations isolées dans la
« spécialité de son apparition. . . »

Tel est, en substance, le contenu de cette prière,
tels en sont le style et le langage.

Les soixante et dix cahiers sous la dénomination
de Coran des Babis qui sont en notre possession sont
empreints de quelque chose de l'esprit qui règne
dans cette prière, bien qu'écrits dans un langage
beaucoup plus simple et plus clair.

8° Comme il a déjà été dit, les Babis appartenaient dans l'origine à la communion musulmane imamido-chiite. Bab ne voulait d'abord que purifier l'Islam des altérations qu'avaient subies peu à peu les antiques vérités qu'il renferme. Mais dans la suite, lorsque des associations secrètes se furent organisées dans le Fars, l'Irak, le Khorasan, le Tébéristan et l'Aderbidjan, bien que les associés portassent encore le nom de Chiites, ils se virent contraints de se séparer peu à peu de leurs anciens coreligionnaires, et durent bon gré mal gré suivre l'entraînement de leurs guides qui prêchaient l'islamisme, non comme le comprenaient les orthodoxes, mais comme *il fallait* le comprendre selon la nouvelle doctrine, basée, d'après eux, sur les dogmes fondamentaux de l'Is-

lam. Suivant ces dogmes, les Chiïtes attendent la seconde venue inmanquable de l'imam gouverneur de l'univers. Il est apparu, disent les Babis, par conséquent ceux qui croient en lui doivent croire à sa doctrine, et s'en rapporter à son jugement dans les questions religieuses qui rentrent dans la sphère de l'islamisme. Cette doctrine a été enseignée par les plus proches disciples de Bab.

Nous l'avons dit et nous l'avons vu, Bab n'a pas personnellement fondé une nouvelle religion ni de nouveaux rites; il prêchait partout l'observance de la doctrine chiïte dans son acception la plus rigoureuse, et en donnait lui-même l'exemple. Il faisait les prières, observait les jeûnes, alla en pèlerinage à la Mecque et à Kerbela; il prêchait une vie d'abstinence. Cependant ses disciples fondèrent secrètement et à son insu un schisme qui devait les aider à atteindre leur but, et répandaient dans le peuple le bruit que les temps étaient venus où allaient apparaître la réforme et une loi nouvelle. Forts des succès qu'ils obtenaient, ils assuraient que Bab les avait désignés en attendant pour être les pasteurs des élus de Dieu, ouvrir la glorieuse carrière du Babisme, et les guider jusqu'au jour où les Babis, triomphant de tous les obstacles, conquerront le monde entier sous les étendards de l'Imam et gagneront la béatitude éternelle. Ainsi chaque communauté de Babis se soumettait en attendant à l'enseignement doctrinal de son maître immédiat. Voilà pourquoi, au temps où la doctrine des Babis commença à se

répandre, apparurent divers rites et usages locaux, diverses croyances particulières, qui dans la suite donnèrent naissance aux symboles de la foi. Il avait été impossible, en attendant, de déshabituer des gens grossiers et ignorants des pratiques religieuses journalières, d'autant plus que tout musulman ne saurait se passer de prières, d'ablutions, ni de suivre rigoureusement les jeûnes du ramazan. Il fut alors décidé que ces pratiques religieuses seraient observées selon la nouvelle doctrine; ce qui eut lieu partout, bien qu'avec certaines variétés dans les formes. Ainsi allèrent les choses jusqu'à l'époque où les Babis se fortifièrent dans Cheik-Tabersi, en 1848. Alors ils croyaient que le temps était venu de se séparer tout à fait des Chiïtes et de devenir entièrement étrangers à l'islamisme. En effet, l'inimitié, la haine qui existait entre les Chiïtes et les Babis, et qui s'était enracinée dans le cœur des uns et des autres, avait disposé les derniers à effectuer cette séparation. La promesse faite aux Babis de leur puissance future, qui devait s'étendre sur toute la surface de la terre, eut pour résultat de leur inspirer un souverain mépris pour tous ceux qui ne portaient pas le nom de Babis. Tout cela éteignit peu à peu dans leurs cœurs le respect, l'amour des anciennes coutumes. C'est alors que les principaux promoteurs du Babisme politique nurent à profit cette disposition des esprits pour prêcher à leurs adhérents la doctrine du *fatrèt*¹ ou de l'*affranchis-*

¹ *Fatrèt* signifie, entre autres, l'espace compris entre deux doigts.

sement du joug de la loi. Voici en quoi consistait cette doctrine : « Tant que le Babisme ne sera pas répandu et consolidé sur toute la surface de la terre, tant que le règne de Bab ne sera point affermi et qu'un nouveau code émanant de lui ne sera point promulgué, tous les Babis sont affranchis des devoirs religieux. » D'après ce principe, les Babis se refusaient à remplir aucun des devoirs religieux imposés par le Coran; ainsi ils ne faisaient point les prières prescrites, et ne suivaient aucun jeûne; ils ne considéraient point les Chiïtes, et en général les musulmans, comme leurs coreligionnaires; ils buvaient du vin, n'admettaient rien de *nedjès* (impur), rien de *haram*, ou défendu par la loi; en un mot, ils rejetèrent tout, excepté ce qui est si cher à l'ignorance, les préjugés et les superstitions.

Les faits que nous avons mentionnés prouvent clairement à quel point la doctrine de Bab avait été

de là les temps intermédiaires. Dans le Coran de Mahomet, ce mot n'est employé qu'une seule fois (sour. v, 22) dans le sens du temps écoulé entre la venue de deux prophètes. Ici les Babis sous-entendent le temps compris entre deux codes religieux : le Chariat et le code religieux qui devra paraître au nom de Bab.

Si l'on en croit des témoins oculaires, ce code de la loi nouvelle est tout prêt à paraître. Il avait été confié à la garde d'un des propagateurs du Babisme nommé Moulla-Abdoul-Kerim, lequel fut tué plus tard lors des événements qui se passèrent à Téhéran (v. ch. 11, à la fin). On dit que lors des poursuites dirigées contre les Babis de Kazvin (lui-même était de cette ville), faits que nous avons relatés dans l'article sur Kourret-oul-Aïn, cet individu avait caché ce code dans la muraille d'une maison inconnue, et qu'après sa mort toutes les recherches qu'on fit pour le découvrir furent vaines.

défigurée dès son apparition, combien elle avait été grossièrement altérée, et quelles eussent pu en être les suites.

Jamais l'homme ne se désenchante autant, et sans retour, que lorsqu'il passe du monde des belles et grandes idées dans le monde des formes grossières et rudes, lesquelles non-seulement ne coïncident en rien avec le principe qui les appelle, mais qui de plus lui sont entièrement opposées.

Sans aller bien loin, revenons à cette vérité qui forme le point d'intersection des idées religieuses, dans le monde chrétien. Ouvrons l'Évangile, lisons-le d'un bout à l'autre; examinons la vie toute sainte des Pères de l'Église, méditons leurs écrits, et puis considérons les formes extérieures du culte parmi les sectes chrétiennes. Ne serons-nous point frappés, stupéfiés lorsque nous passerons du monde des grandes idées religieuses dans ce monde des formes les plus grossières?

Si dans le christianisme même nous sommes, j'oserai dire journellement, frappés des succès qu'y obtiennent de mauvaises passions, si opposées aux divines vérités; si dans l'histoire de l'administration ecclésiastique nous reconnaissons les traces de cet obscurantisme qui conduit indubitablement à l'ignorance, qui met les armes à la main des disciples de la charité chrétienne, et au nom de « l'Église, » de la religion, fait appel à la vengeance et à l'anathème, dans un but d'intérêts tout mondains, dans un but d'égoïsme; en un mot, si nous voyons tous les jours

dans la chrétienté le triomphe du mensonge et de l'erreur, comment pourrions-nous jeter le blâme sur les mêmes fautes dans lesquelles tombent des adhérents d'autres religions ?

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1866.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu ; la rédaction en est adoptée.

Sont proposés comme membres :

MM. Ferdinand Lévê, rue du Cirque, n° 2, présenté par
MM. Pauthier et Garrez ;

John R. ROBINSON, à Dewsbury (Angleterre), par
MM. Garcin de Tassy et Mohl.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Behrnauer, à Dresde, qui annonce l'envoi du prospectus de l'édition du *Tawarikhi Ali Seldjouk*, et prie que ce prospectus soit inséré dans le Journal asiatique. Il est décidé que le paquet sera envoyé à l'Imprimerie pour être broché dans le prochain cahier du Journal.

M. Garrez donne, en l'absence du bibliothécaire, lecture